BIOGRAPHIES

ÉVANGÉLIQUES

PAR

Mgr GAUME

Saint-Pierre en Judée.
L'Église d'Antioche. — Les Disciples de Saint-Paul.
Saint-Paul à Jérusalem.
L'Église Romaine. — Les Successeurs de Saint-Pierre.
Les Apôtres des Gaules.

II

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1893

Droits de traduction et de reproduction réservés

3614-93. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

BIOGRAPHIES ÉVANGÉLIQUES

II

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Le second volume des *Biographies évangéliques*, que des difficultés imprévues ont longtemps retardé, comprend les Saints Personnages nommés dans les Actes et les Épîtres des Apôtres, c'est-à-dire ceux qui furent leurs disciples, leurs compagnons, ainsi que les Saintes Femmes qui les aidèrent dans leur Apostolat, ou chez qui ils établirent des Églises domestiques.

Quoique généralement moins connus que ceux de l'Évangile, ces Saints ne méritent pas moins notre reconnaissance et notre admiration.

Ils ont victorieusement combattu le paganisme qui nous fait encore la guerre; c'est pourquoi Mgr Gaume consacra ses dernières années à nous les faire mieux connaître, admirer et imiter.

C'est la pensée dominante de ce volume. Dès que l'occasion s'en présente, elle lui inspire des mots pleins de foi et de vérité, des exhortations touchantes.

Toutefois cette seconde partie, qui sera utile, nous l'espérons, au Clergé et aux fidèles amis de la Sainte Écriture, traite des sujets trop élevés pour des enfants, qui ne connaissent que de nom les Actes et les Épîtres des Apôtres.

Nous avons donc cru devoir renoncer, suivant le conseil

qui nous en a été donné par des Ecclésiastiques d'une haute compétence, à éditer dans le petit format in-18 des deux premières séries, la troisième série des *Biographies évangéliques*. Nous la publions aujourd'hui en entier dans le format in-8°, format de bibliothèque mieux approprié à la catégorie de lecteurs auxquels elle est destinée.

SAINT ÉTIENNE

I

« En ces jours-là, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre VI, versets 1 à 6, le nombre des disciples croissant, il s'éleva un murmure des Grecs contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans la distribution de tous les jours. C'est pourquoi les douze Apôtres, convoquant la multitude des disciples, dirent : « Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service des tables. Choisissez donc, frères, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse, auxquels nous confierons ce ministère. Et nous nous appliquerons à la prière et à la prédication de la parole. »

« Et ce discours plut à toute l'assemblée : et ils élurent Étienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint, et Philippe, et Prochore, et Nicanor, et Timon, et Parménas, et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Ils les conduisirent devant les Apôtres, qui leur imposèrent les mains en priant. »

II

C'était surtout parmi les pauvres que l'Église de Jérusalem, en ces premiers jours, s'était recrutée. Mais les fidèles qui avaient embrassé le christianisme se trouvaient par là

même privés des aumônes qu'ils recevaient des synagogues. Les rivalités qui existaient entre les juifs Grecs d'origine et les Hébreux, dans le sein du mosaïsme, continuèrent même après leur conversion à l'Évangile. Afin de prévenir toutes les réclamations auxquelles donnait lieu la distribution quotidienne des aumônes, les Apôtres choisirent sept diacres, tirés pour la plupart, sans doute, des soixante-douze disciples du Sauveur, et les chargèrent de cette fonction.

III

Pourquoi sept diacres, et non pas six ou huit? Le nombre sept est un nombre mystérieux qui revient souvent dans l'Écriture. Comme il y a dans le ciel sept Anges, d'un ordre supérieur, qui assistent au trône de Dieu dont ils sont les principaux ministres, le nombre sept fut choisi par les Apôtres, afin que l'Église militante devînt en cela, comme en tout le reste, l'image de l'Église triomphante.

IV

En effet, les sept diacres dont la dignité approcha de celle des Apôtres furent leurs premiers ministres. De là vient que, dans l'origine, Rome, fidèle gardienne des symboles chrétiens et des traditions apostoliques, eut sept diacres appelés *Régionnaires*, chargés entre autres fonctions d'accompagner l'évêque lorsqu'il prêchait, comme témoins de l'orthodoxie de sa doctrine. Avec le temps, le nombre des fidèles ayant augmenté, il fallut aussi augmenter le nombre des diacres.

V

Saint Étienne, le chef des sept diacres apostoliques, et le premier des martyrs, était un magnifique jeune homme,

plein d'ardeur et fort instruit dans les Écritures; il avait puisé cette précieuse science à l'école du vénérable docteur Gamaliel, où il avait eu pour condisciple Saul, son cousin germain, depuis l'apôtre saint Paul; saint Barnabé et plusieurs autres. Docile à la grâce, Étienne s'était converti au christianisme, dont il prêchait les salutaires doctrines avec la double éloquence de la parole et des miracles. Il en résulta qu'un grand nombre de prêtres se convertirent, et que le nombre des fidèles augmentait de jour en jour.

VI

Les succès du jeune prédicateur et la popularité dont il jouissait donnèrent lieu à une violente persécution. Elle fut suscitée par quelques membres de la Synagogue, appelés des *Affranchis*, des *Cyrénéens*, des *Alexandrins*, des *Ciliciens* et des *Asiatiques*. Ces hommes voulurent entrer en dispute avec Étienne, mais ils ne purent résister à la sagesse et à l'Esprit qui parlait par sa bouche.

Il faut savoir qu'il y avait à Jérusalem environ quatre cent quatre-vingts synagogues ou chapelles, où se réunissaient les juifs des différentes parties de la terre venus dans la ville sainte pour les grandes solennités. C'était à peu près comme aujourd'hui encore à Rome. A côté du Vatican, la métropole de la chrétienté, chaque nation a son église ou sa chapelle particulière.

VII

Les affranchis étaient des juifs romains, dont les ancêtres, emmenés comme esclaves en Italie sous Pompée, avaient été ensuite affranchis par leurs maîtres, et s'étaient établis en grande partie à Rome, où ils obtinrent droit de cité des

empereurs Auguste et Tibère. Le juif est une race faite pour dominer. Dans l'antiquité, Joseph, Mardochée, Daniel en sont la preuve; aujourd'hui même, tout le monde connaît la puissance de l'enfant d'Israël.

A Rome leur nombre s'était tellement accru que plus de huit mille d'entre eux purent se joindre aux députés qui étaient venus de Judée, après la mort d'Hérode, pour demander que son fils Archélaüs fût exclu du trône. Cicéron même atteste la haute influence qu'ils exerçaient dans les assemblées du peuple romain, et il n'ose parler contre eux qu'à voix basse de peur de se compromettre.

VIII

Les Cyrénéens étaient les descendants des juifs qui avaient été transportés en Égypte et en Lybie par le premier des Ptolémées. Les Alexandrins étaient une partie de ces mêmes juifs qui s'étaient établis à Alexandrie. Ils avaient su gagner la faveur d'Alexandre, et obtenir des rois d'Égypte de grands avantages. Quant aux juifs des provinces de Cilicie et d'Asie, aujourd'hui la Turquie, ils étaient dans une position semblable.

La présence des juifs dans le monde entier, avant l'avènement de Notre-Seigneur, avait une raison providentielle. L'ancien peuple de Dieu devait être le préparateur du nouveau, en faisant connaître aux gentils et le culte figuratif du vrai Dieu et les Saintes Écritures. Malheureusement pour les juifs, la plupart ne comprirent rien à ce conseil de miséricorde et devinrent de sérieux obstacles à l'établissement de l'Évangile. Saint Paul les rencontra dans presque toutes les villes d'Asie, suscitant contre lui des émeutes et le faisant chasser et lapider. Les *Actes des Apôtres* en donnent de nombreuses preuves.

IX

Une des premières fut l'opposition opiniâtre qu'ils firent à saint Étienne. Pour le perdre ils ne reculèrent devant aucun moyen. Les uns eurent recours aux faux témoignages, et Saul lui-même oublia les liens du sang. Un jour donc que le jeune diacre prêchait avec son ardeur et ses succès ordinaires, ils se précipitèrent sur lui, l'entraînèrent et l'amenèrent au Sanhédrin, l'accusant d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse. Étienne se défendit victorieusement. Après s'être justifié, il attaqua ses ennemis et leur reprocha, ainsi qu'aux juifs en général, leur endurcissement et leur opposition à la vérité, manifestée par tant de miracles.

X

« Vous avez reçu, ajouta-t-il en terminant son écrasant plaidoyer, vous avez reçu la loi par le ministère des anges, et vous ne l'avez point gardée. » A ces mots, ils furent transportés de rage, et ils grinçaient des dents contre lui. Or, lui, plein du Saint-Esprit et portant ses regards vers le ciel, vit la gloire de Dieu, et Jésus à la droite de Dieu. Alors, élevant la voix et criant, et se bouchant les oreilles, ils se jetèrent sur lui tous ensemble.

« Et l'entraînant hors de la ville ils le lapidèrent, et les témoins mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul. Et ils lapidaient Étienne, qui priait et disait : « Seigneur Jésus, recevez mon âme. » Et s'étant mis à genoux, il cria d'une voix forte : « Seigneur, ne leur imputez point ce « péché. » Après cette parole il s'endormit dans le Seigneur. Or, Saul avait consenti à la mort d'Étienne. »

XI

L'illustre diacre fut martyrisé hors de Jérusalem, de peur que la ville ne fût souillée par la mort d'un blasphémateur. La place où on lapidait les criminels était à peu près à deux mille coudées du temple, dans la vallée de Josaphat, intermédiaire entre le mont des Olives et Jérusalem, et au fond de laquelle coule le torrent de Cédron.

Jusqu'à notre époque la place consacrée par le sang de saint Étienne est demeurée en grande vénération, et la porte de Jérusalem, qui ouvre sur cette vallée, est appelée la porte de Saint-Étienne. Pendant l'exécution la sainte Vierge et saint Jean demeurèrent en prières, sur un fragment de rocher, objet de la vénération particulière des anciens pèlerins. Au lieu même où mourut le jeune martyr, l'impératrice Eudoxie fit construire une splendide basilique. C'est ainsi que le divin Maître procure à ses amis mêmes une gloire temporelle qui brave le cours des siècles.

XII

Lorsque le jugement était régulier, et non, comme en cette circonstance, tumultueux et désordonné, les juges restaient assemblés dans le tribunal, pendant qu'on emmenait le condamné au supplice. Un homme se tenait sur le seuil de la salle, ayant à la main un mouchoir. Un cavalier stationnait à quelque distance de lui, de sorte néanmoins qu'il pût en être vu. S'il se présentait un homme qui eut quelque chose à dire pour la défense de l'accusé, celui qui était à la porte du tribunal donnait un signal au cavalier, et l'on ramenait le condamné devant les juges. Celui-ci pouvait également, même pendant qu'on le conduisait au sup-

plice, demander un nouvel interrogatoire. Mais s'il ne se présentait plus de témoins en sa faveur, il s'en allait pour la dernière fois.

XIII

Cependant, pour satisfaire jusqu'au bout au droit de la justice, un crieur public précédait la marche, en criant : « Voici son nom et son crime ; que celui qui veut le défendre se présente. » A dix pas du lieu de l'exécution, on recevait la confession du pauvre pécheur, afin d'assurer le salut de son âme ; car, d'après le Talmud, celui qui avant de mourir confesse ses péchés avec repentance participe à la vie éternelle.

XIV

Lorsqu'il était arrivé à quatre pas du lieu du supplice, on lui ôtait ses vêtements jusqu'à la ceinture, et on lui donnait à boire le breuvage des suppliciés. Puis, après lui avoir lié les pieds et les mains avec des cordes, on le lapidait. Les exécuteurs de la sentence étaient les témoins à charge.

Voilà pourquoi nous lisons dans les *Actes des Apôtres* : « Les *témoins* déposèrent leurs habits aux pieds d'un jeune homme appelé Saul, et ils lapidèrent Étienne : et Saul consentit à son exécution. » Or, Saul était cousin germain de saint Étienne, et son condisciple à l'école de Gamaliel ! Ainsi l'amitié de l'enfance, les liens même du sang disparurent devant le fanatisme du jeune pharisien ! Voilà pourquoi Saul, devenu saint Paul, s'accuse d'avoir été le plus grand des pécheurs.

XV

Les paroles du texte sacré : *Saul consentit à son exécu-*

tion, signifient que Saul avait voté la mort de saint Étienne, et qu'il assista à son supplice, comme commissaire du Sanhédrin. Telle est la raison pour laquelle les témoins déposèrent leurs vêtements à ses pieds. C'était une manière d'exprimer que c'était de lui, comme représentant du grand conseil, qu'ils tenaient le droit de le lapider. Saul n'était donc pas là en simple spectateur ou pour garder les habits des témoins, ainsi qu'on pourrait le croire. Pourquoi d'ailleurs les aurait-il gardés? Était-ce pour empêcher qu'on ne les dérobât? Mais l'exécution se faisait en public, et personne d'ailleurs ne pouvait être bien tenté de voler les habits d'un bourreau.

XVI

Il est vrai que Saul est appelé *adolescent*. Si ce mot avait eu chez les juifs la même signification qu'il a chez nous, on ne concevrait guère comment Saul aurait pu siéger parmi les juges de saint Étienne. Mais chez les anciens on était considéré comme adolescent ou jeune homme jusqu'à trente et quelques années. Au reste, ce qui prouve qu'il avait vraiment à cette époque l'âge que la tradition lui donne, c'est que trente-cinq ans plus tard, dans sa lettre à Philémon, il s'appelle vieux; et qu'au témoignage de saint Chrysostome il fut décapité à l'âge de soixante-huit ans, la treizième année du règne de Néron.

XVII

La mort du premier martyr dut certainement laisser d'assez profonds souvenirs dans le pays, pour qu'on ne l'oubliât pas. Elle eut donc lieu, d'après la tradition constante de l'Église, le 26 décembre de l'an 33, et la conver-

sion de Paul, le 25 janvier de l'an 34 après Notre-Seigneur. Comme on voit, la prière du saint martyr ne tarda pas à produire son effet, et son sang eut bientôt suscité l'homme qui devait le remplacer.

XVIII

Deux autres traditions relatives à la mort de saint Étienne sont rapportées, l'une par le vénérable Père Melchior de Helmont, franciscain, et l'autre par saint Augustin. Le premier, qui vivait au commencement du XVIIe siècle, et qui avait longtemps habité Jérusalem, dit qu'on voyait encore de son temps la pierre sur laquelle saint Étienne était, en expirant, tombé à la renverse, et que cette pierre portait la trace de la tête et des épaules du saint martyr : il affirme l'avoir vue. Pourquoi le bon Maître n'aurait-il pas fait, pour glorifier son premier témoin, un miracle semblable à celui qu'il fit lui-même, en laissant imprimée, au sommet du mont des Olives, la trace de ses pieds sur la pierre de laquelle il s'éleva au ciel?

XIX

Saint Augustin dit dans un de ses sermons que la pierre qui frappa le coude du martyr fut recueillie par un pieux chrétien et apportée à Ancône, en Italie, où elle a opéré beaucoup de miracles. Le fait est que de temps immémorial la ville célèbre la fête de cette vénérable pierre, le 3 du mois d'août, jour auquel tomba plus tard la fête de l'invention de saint Étienne : de là vient que les deux solennités se font le même jour.

XX

Ici encore rien d'étonnant. D'une part, il faudrait déchirer toutes les pages de l'histoire pour nier les miracles opérés par les objets qui ont appartenu aux saints, et même qui ont touché à leurs reliques.

D'autre part, tout le monde sait que depuis le martyre du Sauveur sur le Calvaire, jusqu'au martyre de ses enfants, à Rome, en Orient, en Occident et même aujourd'hui, au Tonkin, en Cochinchine et en Chine, de courageux chrétiens recueillent avec un soin religieux et le sang des martyrs et les instruments de leurs supplices.

XXI

Ce sang répandu pour Jésus-Christ a une vertu divine qu'il communique aux objets qui l'ont fait couler. La lance qui perça le côté sacré du Sauveur est appelée la sainte Lance et vénérée par l'Église presque à l'égal de la Croix.

Ce culte dû aux reliques des martyrs remonte aux premiers jours du christianisme. Dieu le récompense par les miracles; souvent même il le provoque par des révélations comme il fit pour saint Étienne et beaucoup d'autres martyrs, ainsi qu'on le verra dans la biographie suivante.

Voir : Baron., an. 34, n. 303 et suiv.; id., *Annotat. ad Martyrol. Rom.*, 3 aug.; S. Aug., *Serm.* 31 *de Sanctis* et 32 *de diversis*; Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, t. II, c. VI et VII; Numer. XXIV, 14; S. Chrys., *Homil. de princip. app.*; Drach, *Harmonie de l'Égl.*, etc.; Cor. a Lap. in *Act. Ap.* c. VI *integrum*, etc., etc.

GAMALIEL

I

« En ce temps-là, disent les *Actes des Apôtres*, une grande persécution s'éleva contre l'Église qui était à Jérusalem ; et tous excepté les Apôtres furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie.

« Cependant des hommes craignant Dieu prirent soin d'Étienne et firent sur lui un grand deuil (1). »

La tradition nous apprend que le chef de ces hommes Dieu était un pharisien, disciple secret de Notre-Seigneur, un membre du Sanhédrin, un docteur de la loi qui avait été le maître de saint Étienne et de saint Paul ; il s'appelait Gamaliel ; et avant de rapporter ce qu'il fit pour saint Étienne il convient de rappeler comment il avait sauvé la vie aux Apôtres.

II

C'était donc quelques jours à peine après la Pentecôte ; et le grand conseil des juifs avait fait arrêter les Apôtres et les avait traduits à sa barre pour leur défendre, sous les peines

(1) *Act.* VIII, 1, 2.

les plus graves, de prêcher au nom de Jésus. Comme toujours, saint Pierre prit la parole, et au nom de ses collègues dont il était le chef, répondit, ainsi que nous le lisons au chapitre v, verset 29, des *Actes des Apôtres* : « Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes. Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en l'attachant à une croix. C'est lui que Dieu a élevé par sa main, comme prince et sauveur, pour apporter le repentir à Israël, et la rémission des péchés. Et nous sommes témoins de ce que nous disons, nous et l'Esprit-Saint, que Dieu a donné à tous ceux qui lui obéissent (1). »

III

« A ces paroles, ils étaient transportés de rage, et délibéraient de les mettre à mort. Or, un des juges, un pharisien, nommé Gamaliel, docteur de la loi, honoré de tout le peuple, se levant dans le conseil, ordonna qu'on fît sortir les Apôtres un moment. Ensuite il dit : « Hommes d'Israël, prenez bien garde à ce que vous ferez à l'égard de ces hommes, car il y a peu de temps que Théodas parut, se disant un personnage, et environ quatre cents hommes s'unirent à lui ; et il a été tué, et tous ceux qui avaient cru en lui ont été dissipés et détruits.

IV

« Après lui se leva Judas, Galiléen, aux jours du dénombrement, et il attira une grande multitude après lui ; et celui-là aussi a péri, et tous ceux qui avaient cru en lui

(1) Les miracles opérés par les Apôtres et par les premiers fidèles, sous les yeux mêmes des juifs, confirmaient de la manière la plus authentique les paroles de saint Pierre.

ont été dispersés. Et maintenant donc je vous dis : Ne vous mêlez point de ces hommes et laissez-les en liberté : car si cette entreprise ou cette œuvre est des hommes, elle sera détruite ; mais si elle est de Dieu, vous ne pourrez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même. »

« Ils acquiescèrent à son avis, et, rappelant les Apôtres, ils leur défendirent, après les avoir fait battre de verges, de parler aucunement au nom de Jésus, et ils les renvoyèrent. »

Les *Actes* ajoutent que les Apôtres s'en allèrent contents d'avoir souffert. Sur quoi saint Grégoire de Nazianze émet cette belle pensée : « Semblable au fer incandescent qui se durcit sous l'eau froide, l'âme du chrétien devient plus généreuse par les souffrances et s'endurcit aux périls (1). »

V

Le discours de Gamaliel sauva les Apôtres. La peine de mort à laquelle le Sanhédrin voulait les condamner fut changée en celle de la flagellation. Si même les membres du grand conseil avaient été moins aveuglés par la haine, cette dernière peine leur eût été épargnée; car le raisonnement de Gamaliel était sans réplique. Pour arriver à sa conclusion, et sans avoir l'air de prendre la défense des Apôtres, le vénérable docteur commence par citer des faits récents et connus de tout le monde.

Théodas, dont il rappelle l'exemple, était un imposteur qui se donnait pour un personnage extraordinaire et probablement pour le Messie, libérateur des juifs. A cette époque rien n'était plus facile que de tromper les juifs en leur par-

(1) « Philosophi animus ex eo quod passus est generosior redditur, atque ut candens ferrum frigida aspersione, ita ipse periculis obdurescit. » Orat. XX, *in laud. Heronis.*

lant du Messie. D'une part, ils savaient que le temps de sa venue, prédit par les prophètes, était accompli ; d'autre part, ils voyaient de leurs yeux le sceptre sorti de Juda, ce qui était, d'après la célèbre prophétie de Jacob, le signe certain que le Messie était venu ou qu'il allait venir. Enfin, ils supportaient en frémissant le joug des étrangers.

VI

De là, le grand nombre de faux Messies qui parurent en ce temps, et qui finirent par entraîner les juifs dans leur guerre désastreuse contre les Romains. Voici ce que l'historien Josèphe nous apprend de ce Théodas : « En Judée parut un imposteur (un charlatan, *prestigiator*) qui persuada à une grande multitude de peuple d'emporter avec eux tout ce qu'ils possédaient et de le suivre jusqu'au Jourdain (1). Se donnant pour un prophète, il leur promettait de séparer d'un seul mot les eaux du Jourdain et ouvrir un facile passage au travers du fleuve. Cette promesse en séduisit un grand nombre. Mais le gouverneur romain Fadus envoya un corps de cavalerie qui tomba à l'improviste sur cette multitude, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers, entre autres Théodas, dont la tête fut apportée à Jérusalem. »

VII

A cet exemple, Gamaliel ajoute celui de Judas le Galiléen, qui parut à l'époque de la *Profession*, c'est-à-dire du dénombrement. Afin de se rendre compte des richesses, des forces et du nombre des habitants de l'empire, l'empereur Auguste

(1) C'était dans le but de les soustraire à la domination romaine.

avait ordonné un dénombrement général. Il avait pour but d'asseoir l'impôt par tête ou la capitation, que nous appelons aujourd'hui l'*imposition personnelle*. En venant s'inscrire, chaque individu faisait profession d'être sujet de César. En signe de sujétion il payait l'impôt et donnait à César le moyen de connaître ses revenus.

VIII

Or, les juifs ne supportaient pas cette mesure. Judas leur disait qu'il était indigne que les enfants d'Abraham, les serviteurs du vrai Dieu, libres jusqu'alors, fussent soumis à un prince païen, dont il n'était pas permis, ajoutait-il, de reconnaître l'autorité, en lui payant le tribut. De là naquit une insurrection redoutable, mais qui ne tarda pas à disparaître, anéantie autant par des divisions intestines que par les armes romaines.

IX

Le prudent Gamaliel conclut en disant que le Conseil doit laisser les Apôtres tranquilles. De deux choses l'une : ou leur entreprise est l'œuvre des hommes, et elle avortera comme les autres ; ou elle est l'œuvre de Dieu. Dans ce cas vous ne pouvez avoir la prétention de la détruire. Le vénérable conseiller savait bien que l'entreprise des Apôtres venait de Dieu; mais il ne le dit pas ouvertement. S'il l'avait dit, il aurait irrité des juges passionnément hostiles aux Apôtres, et, en manifestant sa foi, perdu sa cause. On voit que le Saint-Esprit dirigea sa langue.

X

Lorsque Gamaliel prononça son discours, était-il déjà

chrétien ? La tradition répond affirmativement. Elle ajoute que les Apôtres lui avaient dit de ne pas se déclarer afin d'être plus utile aux fidèles, en demeurant membre du Sanhédrin, où sa science et sa vertu lui donnaient une grande autorité. Mais le moment ne tarda pas à venir, de montrer ce qu'il était. Maître en Israël, il avait eu pour élèves saint Étienne, saint Barnabé, et saint Paul, qui se félicite d'avoir été à son école. Or, le premier de ces trois illustres disciples, saint Étienne, fut lapidé par les juifs. Sa mort eut un grand éclat dans Jérusalem et devint le signal d'une terrible persécution.

XI

Comme la mort de Notre-Seigneur avait inspiré un courage héroïque à Nicodème et à Joseph d'Arimathie, la mort de saint Étienne produisit le même effet sur Gamaliel. Sans craindre les conséquences de sa conduite, lui-même se mit à la tête de la sépulture solennelle qui fut donnée à saint Étienne, l'enterra dans son propre tombeau ; et, en récompense de sa courageuse charité, mérita l'honneur de révéler au monde les reliques de l'illustre martyr. Confirmée par les plus éclatants miracles, cette révélation est un des faits les plus intéressants de l'histoire. Comme elle est peu connue, nous allons la rapporter dans tous ses détails.

XII

Au commencement du ve siècle, l'an 415, sous les empereurs Honorius et Théodose, vivait dans une campagne appelée Caphargamala, au territoire de Jérusalem, un saint prêtre nommé Lucien. C'est là que Gamaliel avait son tombeau. Voici de quelle manière il le fit connaître

au serviteur de Dieu. Écoutons Lucien lui-même nous le dire avec la candide simplicité d'un saint.

XIII

« Lucien, qui a besoin de la miséricorde de Dieu et qui est le dernier des hommes, prêtre de l'Église de Dieu, qui est dans la villa de Caphargamala, non loin de Jérusalem, à la sainte Église et à tous les saints qui sont en Jésus-Christ dans l'univers entier : salut dans le Seigneur.

« Voici la vision que Dieu a envoyée trois fois à ma petitesse, touchant les reliques du bienheureux et glorieux protomartyr Étienne, le premier diacre de Jésus-Christ ; de Nicodème dont parle l'Évangile et de Gamaliel, qui est nommé dans les *Actes des Apôtres*. Aux instantes prières et même par l'ordre du vénérable serviteur de Dieu, mon père, le prêtre Avitus, je me vois obligé, comme un fils obéissant, de dire toute la vérité sans m'excuser, avec une entière bonne foi et en toute simplicité.

XIV

« Donc un vendredi, troisième jour avant les nones de décembre (1), sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième de Théodose, empereurs augustes, la nuit étant venue, je me couchai dans mon lit, près du saint baptistère où j'avais coutume de dormir, afin de garder les choses qui servent au saint ministère. A la troisième heure de la nuit, qui est la première des veilles, je me trouvai comme en extase à demi éveillé, et je vis un vieillard de haute taille, prêtre vénérable, à cheveux blancs, avec une longue

(1) 12 décembre.

barbe, vêtu d'une aube blanche, ornée de perles dorées, et gravées du signe de la croix, et le vieillard vénérable tenait une verge d'or à la main.

XV

« Il s'approcha et, debout à ma droite, il me toucha de sa baguette, m'appela trois fois par mon nom : « Lucien, Lucien, Lucien ; » et me dit en grec : « Allez dans la ville qu'on appelle Elia (1) et qui est Jérusalem, et vous direz à Jean, qui en est évêque : Combien de temps resterons-nous enfermés, sans que vous nous ouvriez, d'autant que c'est aux jours de votre sacerdoce que nous devons être révélés ? Hâtez-vous de nous faire ouvrir le tombeau où la négligence laisse nos reliques, afin que par nous le Père, le Fils et le Saint-Esprit ouvrent sur le monde la porte de la clémence. Car le monde est menacé de grands maux, à cause de ce qui s'y passe tous les jours. Je ne parle pas tant pour moi que pour les saints qui sont avec moi et qui sont dignes de grands honneurs. »

XVI

« Et je lui répondis : « Qui êtes-vous, seigneur, et quels sont ceux qui sont avec vous? » Et il me répondit : « Je suis Gamaliel, qui ai élevé et instruit dans la loi Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, à Jérusalem. Celui qui est avec moi, dans la partie orientale du monument, c'est Étienne qui fut lapidé par les juifs et par les princes des prêtres à Jérusalem, pour la foi du Christ, hors de la porte Septentrionale, appelée la porte *Ad Cedar*. Il resta là exposé un jour et une

(1) C'est le nom que l'empereur Adrien avait donné à Jérusalem.

nuit avec défense de lui donner la sépulture, afin que, suivant l'intention des prêtres impies, son corps fût dévoré par les bêtes. Par la volonté du Seigneur, aucune ne le toucha, ni animal carnassier, ni oiseau, ni chien. Moi Gamaliel, compatissant au ministre du Christ, je m'empressai d'avoir la récompense promise par le Seigneur et une part aux mérites du saint homme de foi.

XVII

« Pendant la nuit, j'envoyai prévenir tout ce que je pus de religieux chrétiens, fermes dans la foi du Sauveur Jésus, habitant Jérusalem parmi les juifs. Je les encourageai, je leur fournis les choses nécessaires, et leur persuadai d'aller secrètement enlever le corps, de le placer dans ma voiture et de le porter dans ma maison des champs : c'est-à-dire à Caphargamala, ce qui signifie : villa de Gamaliel, distante de vingt milles de Jérusalem. Là je lui fis faire des funérailles qui durèrent soixante-dix jours, et le déposai dans mon sépulcre neuf, dans la tombe orientale. Je donnai ordre à mes gens de fournir à mes dépens tout ce qui serait nécessaire pour les funérailles.

XVIII

« Dans une autre tombe est placé le seigneur Nicodème, qui vint auprès du Sauveur Jésus pendant la nuit ; qui entendit de sa bouche ces paroles : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume des cieux ; » et qui fut baptisé par les disciples du Christ. Ce que les juifs ayant connu, ils le destituèrent de sa charge, l'excommunièrent et l'obligèrent à quitter la ville. Comme il avait souffert persécution pour Jésus-Christ, moi, Gama-

liel, je le reçus dans ma villa, je le nourris, je le vêtis jusqu'à la fin de sa vie et l'enterrai auprès du seigneur Étienne.

XIX

« J'en fis de même pour mon très cher fils Abibon, qui fut baptisé avec moi par les Apôtres et qui mourut à l'âge de vingt ans : il repose dans la troisième tombe la plus élevée, dans laquelle moi-même j'ai été placé. Quant à ma femme Anna, et à mon fils aîné, Ledemias, n'ayant pas voulu embrasser la foi de Jésus-Christ, ils furent enterrés dans une autre villa appartenant à ma femme et qui porte le nom de Capharsemelia (1). »

« Moi Lucien, humble prêtre, je l'interrogeai, en disant : Où faudra-t-il vous chercher? » Il me dit : « Au milieu du champ qui est tout près de la villa et qui est appelé Delagabri, ce qui veut dire *champ des hommes de Dieu.* »

XX

« Et je m'éveillai et je priai le Seigneur, disant : « Seigneur Jésus-Christ, si cette visite vient de vous, et n'est pas une illusion, faites qu'elle m'apparaisse une seconde et une troisième fois, quand vous voudrez et comme vous voudrez. « Je commençai à jeûner d'un jeûne rigoureux, jusqu'au vendredi de la semaine suivante. Le seigneur Gamaliel m'apparut une seconde fois dans la même forme et avec les mêmes vêtements que dans la dernière vision, en me disant :

(1) Afin de comprendre ce que dit Gamaliel, il suffit de savoir que les tombeaux des Hébreux étaient des chambres creusées dans le flanc des montagnes, et percées, à droite et à gauche, d'ouvertures suffisantes pour recevoir un corps. Le même système se voit encore à Rome, dans les Catacombes.

« Pourquoi avez-vous négligé d'aller trouver le saint évêque Jean et de lui dire ce qui vous est arrivé ? » Je lui répondis : « Je me suis gardé, seigneur, d'aller et de parler aussitôt après la première vision, dans la crainte d'être pris pour un imposteur, mais j'ai demandé au Seigneur, si vous venez de sa part, que vous m'apparaissiez une seconde et une troisième fois. »

XXI

« Il me dit : « Soyez en paix, soyez en paix. » Et il ajouta : « Puisque vous vous êtes informé des reliques de chacun, afin de savoir comment et où elles sont placées, écoutez-moi et faites bien attention à ce que je vais vous montrer. » Et je lui répondis : « Oui, seigneur. » Et il me présenta quatre vases : trois d'or et un d'argent. Trois étaient pleins de roses, deux de roses blanches et le troisième de roses rouges couleur de sang. Le quatrième vase, qui était d'argent, était plein de safran odoriférant : il les plaça devant moi. Et je lui dis : « Seigneur, quelles sont ces choses ? » Et il me répondit : « Ce sont nos reliques.

XXII

« Celui qui a les roses rouges ; c'est le seigneur Étienne ; il est placé à droite du côté de l'Orient, en entrant dans le sépulcre. Le second vase, c'est le seigneur Nicodème : il est placé en face de la porte. Le troisième, c'est moi-même. Le quatrième, qui est d'argent, c'est mon fils Abibon, qui est sorti de ce monde sans avoir souillé la robe de son innocence. C'est pour cela qu'il vous est montré sous la forme d'un vase d'argent. Ne vous apercevez-vous pas que le safran qu'il contient répand un excellent parfum ? Sa tombe,

placée dans la partie supérieure du sépulcre, est jointe à la mienne, comme étant inséparables. » A ces mots, il disparut de nouveau. »

XXIII

On voit que le saint prêtre ne croit pas facilement. Suivant la recommandation du divin Maître, à la simplicité de la colombe il joint la prudence du serpent : c'est un beau type.

Il continue : « Lorsque je fus éveillé, je rendis grâce au Dieu tout-puissant, et je me remis à jeûner jusqu'à la troisième révélation. Or, dans la troisième semaine, au même jour et à la même heure, parut le même personnage, mais avec un air menaçant et courroucé, et il me dit : « Pourquoi n'avez-vous pas obéi et n'êtes-vous pas allé rapporter à l'évêque Jean ce qui vous a été dit et montré? Quelle excuse aurez-vous devant Dieu, et quel pardon de ce mépris pourrez-vous espérer au jour du jugement ? Est-ce que vous ne voyez pas quelle grande sécheresse et quelles calamités désolent le monde entier ? et vous négligez d'agir ! Ne savez-vous pas qu'il y a dans le désert beaucoup de personnages meilleurs que vous? Et nous les avons laissés de côté, parce que nous voulons être révélés par vous ? Levez-vous donc et allez, et dites à l'évêque de nous ouvrir, de faire ici un lieu de prières, afin que par notre intercession le Seigneur ait pitié de son peuple. »

XXIV

« Je l'écoutai sans ouvrir la bouche, et, quand il eut fini de parler, je lui dis : « Je n'ai pas été négligent, mon seigneur, mais j'attendais votre troisième visite; maintenant dès

demain j'irai et je dirai tout ce que vous m'avez confié. » Lorsque je fus éveillé, je bénis le Seigneur et m'acheminai vers la ville pour aller trouver le saint évêque Jean, à qui je fit part de tout ce qui m'était arrivé. Mon récit le fit pleurer de joie, et il s'écria : « Béni soit le Seigneur Jésus, fils du Dieu vivant. Si, comme vous le dites, mon très cher, les choses sont telles que vous les rapportez et si c'est une révélation divine, il me faut faire transporter ici le bienheureux Étienne, protomartyr et archidiacre du Christ, qui le premier combattit contre les juifs les combats du Seigneur ; qui, encore sur la terre, vit Dieu dans sa majesté, et le Fils de l'homme à sa droite, et lui-même apparut comme un ange au milieu du Sanhédrin.

XXV

« Allez, ajouta le saint évêque, creusez dans le monticule qui est au milieu du champ, et si vous trouvez, avertissez-moi. « Je lui dis : « J'ai parcouru le champ et j'ai vu, au milieu, un monceau de pierres, où j'ai supposé qu'ils étaient. — Je vous l'ai déjà dit, continua l'évêque, allez et creusez ; et si vous trouvez, restez à la garde du lieu, faites-moi prévenir par un diacre, afin que j'aille moi-même (1). »

XXVI

« De retour à la villa, j'envoyai prévenir tous les habitants de se lever de bonne heure et de venir creuser le monticule. Or, pendant la même nuit, le seigneur Gamaliel apparut,

(1) Il faut remarquer que ce n'est point par suite d'une révélation divine que l'évêque parle ainsi du monticule que Lucien suppose être le tombeau des saints ; mais suivant la coutume des Hébreux, qui marquaient par un tas de pierres les tombes des morts.

dans la même forme qu'à moi, à un saint religieux nommé Nygétius et lui dit : « Allez dire au prêtre Lucien : C'est en vain que vous creusez le monticule. Ce n'est pas là que nous sommes maintenant. Nous y fûmes déposés au moment des funérailles, suivant la coutume des anciens ; c'est en témoignage de ce fait que le monticule a été formé, mais cherchez-nous dans un autre endroit appelé en syriaque *Dabatalia*, ce qui veut dire le lieu des hommes forts. »

XXVII

« De grand matin m'étant levé pour le chant des hymnes, je trouvai le religieux prêchant à tous les frères. Le chant fini, je me mis à dire : « Allons creuser le monticule. » Quelques-uns me répondirent : « Écoutez d'abord ce que dit Nygétius. » L'ayant appelé, je lui demandai ce qu'il avait vu, il me répondit qu'il avait vu le seigneur Galamiel, tel que je l'avais vu moi-même, et qu'il avait aperçu du côté du levant un champ, où se trouvait un monument négligé à moitié ruiné, dans lequel il avait vu trois lits d'or, dont l'un plus haut que les autres contenait deux personnes, un vieillard et un jeune homme, les deux autres n'en contenaient qu'une.

« Celui qui était dans le grand lit le plus élevé me dit : Allez dire au prêtre Lucien : Ce champ nous a appartenu. Si donc vous voulez trouver le Grand et le Juste (saint Étienne), il est placé à l'Orient. » Et moi Lucien, entendant ces choses de la bouche du religieux, je louai Dieu, parce qu'il s'était trouvé un autre témoin de la révélation.

XXVIII

« Nous allâmes donc au petit monticule, que nous creusâmes sans rien trouver : nous nous rendîmes au monument

désigné à Nygétius pendant la nuit. L'ayant creusé, nous y trouvâmes trois tombes, ainsi qu'elles m'avaient été représentées sous la forme de trois vases. A une certaine profondeur, nous découvrîmes une pierre, sur laquelle était gravée en très grands caractères l'inscription suivante : CELIEL, ce qui veut dire serviteur de Dieu, et APAAN, DARDAN, ce qui signifie Nicodème et Gamaliel. Telle est l'explication qui en fut donnée en ma présence par le saint évêque Jean.

XXIX

« Sur-le-champ j'envoyai informer de notre découverte l'évêque qui était au synode de Lydda. Il prit avec lui deux autres évêques, Éleuthère de Sébaste et Éleuthère de Jéricho, qui se rendirent sur les lieux. A peine eurent-ils ouvert la tombe de saint Étienne, que la terre trembla, et qu'il s'exhala une odeur si suave, que nul d'entre les hommes ne se souvient d'en avoir jamais senti une pareille : c'est au point que nous nous croyions au milieu des délices du paradis. Une grande multitude était avec nous, entre autres beaucoup de malades atteints de différentes infirmités. Sur-le-champ, par l'odeur de ce céleste parfum, soixante-treize personnes furent guéries : les unes de la goutte, les autres de l'épilepsie, les autres de fièvres opiniâtres; des possédés furent délivrés; et il y eut beaucoup d'autres guérisons qu'il serait trop long de raconter.

XXX

« Après avoir baisé les saintes reliques, les évêques les renfermèrent, et au chant des hymnes et des cantiques portèrent les reliques du bienheureux Étienne à la sainte église de Sion, dont il fut archidiacre. Ils nous laissèrent

quelques parcelles de ses ossements ; mais nous conservâmes, comme d'immenses reliques, la terre et la poussière où sa chair avait été consumée.

« Les reliques du saint martyr furent transférées le 7 des calendes de janvier (25 décembre 415), au moment où régnait une sécheresse désastreuse. Mais à l'heure même il tomba une grande pluie dont la terre fut abondamment abreuvée. Et tous les habitants glorifièrent le Seigneur dans son illustre martyr, et aussi en reconnaissance de la bonté avec laquelle il avait ouvert, en faveur du monde en péril, le trésor de sa paternelle miséricorde, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui avec le Père et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.* »

XXXI

Le cardinal Baronius fait suivre cette belle lettre des réflexions suivantes : « Voyez par combien de témoins fut attestée l'invention des reliques du premier martyr : à la mort de Notre-Seigneur, toutes les créatures s'unirent pour attester sa divinité, avec la même unanimité elles rendirent un semblable témoignage à son premier témoin. Toutes proclament la sainteté et l'identité de ses reliques.

« Gamaliel l'affirme en apparaissant à deux témoins, Lucien et Nygétius, ce qui, suivant la parole de l'Évangile, suffit pour donner la certitude d'un fait. La terre l'affirme en tremblant jusque dans ses profondeurs. Le ciel l'affirme en donnant tout à coup une pluie inespérée et vainement demandée depuis longtemps. Les hommes l'affirment, dans la personne de soixante-treize malades de tout genre subitement guéris. Les démons l'affirment, forcés de quitter en hurlant les corps qu'ils possèdent. »

XXXII

Cependant, si nombreux et si éclatants qu'ils soient, tous ces miracles sont peu et même rien, comparés à ceux qu'ont opérés en Occident les reliques du bienheureux protomartyr (1). Ils eurent lieu par un de ces profonds conseils de la Providence qui fait chaque chose en son temps. C'était l'époque où la foi de plusieurs s'affaiblissait, attaquée par les blasphèmes des païens. « Votre religion, disaient-ils, ne peut être bonne, puisque c'est sous son règne que le monde est accablé de calamités et que Rome elle-même a été prise par les Barbares; tandis qu'au temps où elle adorait les dieux, elle vivait tranquille et commandait aux Barbares.

XXXIII

Tout à coup, un peu de poussière, quelques ossements d'un seul chrétien, mort depuis près de quatre cents ans, opèrent tant de miracles qu'ils suffiraient à eux seuls, à défaut de toute autre preuve, pour affermir la foi des chrétiens chancelants et pour convertir au christianisme tous les païens non obstinés. Ce nouveau genre de combat, Jésus-Christ l'a toujours employé pour confondre ses ennemis.

Gloire donc et amour au divin Rédempteur du monde, qui, pour la conservation de la foi, a voulu que dans tous les siècles on suivît l'Église catholique, son incorruptible épouse, à la trace de son sang et à l'éclat des miracles.

Voir : *Actes des Apôtres*, c. v, 29 et suiv. : Cor. a Lap., *ibid.* ; et *in Math.* XXVII, 59; Joseph, *Antiquit.*, lib. XX, c. II; S. Greg. Nazianz. *Orat.* XXV; Petrus Equilin. *Catalog. SS.*, lib. IV, c. III; Metaphrast. *die 2 aug.*; Lipom., t. VI; Surius, *Vit. SS.*, t. IV; Bar., an. 34, n. 277, 280, 324; et an. 145, n. 318; an. 416, n. 16, 30, etc., etc.

(1) L'histoire en est pleine. Saint Augustin en rapporte un grand nombre dont il fut témoin.

ANANIE

I

C'était l'an 35 de Notre-Seigneur, peu de temps après le martyre de saint Étienne. Le sang de l'illustre diacre n'avait pu éteindre la haine qui brûlait au cœur de Saul, son cousin, contre le christianisme naissant. Voici, en effet, ce qui est écrit, et ce que tous les siècles lisent au chapitre huitième, verset premier, des *Actes des Apôtres* :

« Saul, respirant encore la menace et le meurtre contre les disciples du Seigneur, vint trouver le grand prêtre et lui demanda des lettres pour des synagogues de Damas, afin que s'il trouvait quelques hommes ou quelques femmes de cette religion, il les amenât prisonniers à Jérusalem. Et comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, soudain une lumière du ciel l'environna, et, tombant à terre, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? » Il répondit : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur dit : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Tremblant et effrayé, il dit : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Et le Seigneur dit : « Lève-toi, et entre dans la ville ; on te dira là ce qu'il faut que tu fasses. »

II

« Et Saul se leva de terre, et, ouvrant les yeux, il ne voyait point. Ses compagnons le prirent par la main et le conduisirent à Damas. Et il y fut trois jours sans voir, sans boire et sans manger. Or, il y avait à Damas un disciple nommé Ananie, à qui le Seigneur dit dans une vision : « Ananie! » Et il répondit : « Me voici, Seigneur. »

Le Seigneur lui dit : « Levez-vous, et allez dans la rue appelée la *rue Droite*, et cherchez dans la maison de Jude un nommé Saul de Tarse ; car il prie... » Et Ananie s'en alla, et entra dans la maison, et lui imposant les mains, dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui s'est fait voir à vous dans le chemin par où vous veniez, m'a envoyé afin de vous rendre la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. »

« Et aussitôt il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue; et, se levant, il fut baptisé. Et lorsqu'il eut pris de la nourriture, il fut fortifié, et il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Et aussitôt il prêcha dans les synagogues que Jésus était le Fils de Dieu. »

III

Le loup changé en agneau; de persécuteur acharné de l'Église, Saul devenu en un clin d'œil l'apôtre intrépide de cette même Église qu'il combattait à outrance : tel est le miracle qui brille parmi les miracles comme le soleil parmi les astres du firmament. Cet événement à jamais mémorable s'accomplit sur la route de Jérusalem à Damas. La chute de saint Paul eut lieu sur le chemin même qu'il parcourait à cheval.

IV

Ce lieu est à dix minutes environ de la ville du côté de la porte actuelle du Midi. Il est maintenant occupé par le cimetière des chrétiens. Autrefois on y avait construit une église, il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes, tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est à côté de la route, est un peu élevé. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement, le jour de la conversion de saint Paul. De là, Saul entra dans la ville et alla dans la rue appelée alors la *rue Droite*, et aujourd'hui *Saltanat*, ou *rue Impériale*.

V

Maintenant que nous connaissons le lieu où fut terrassé le grand persécuteur du Sauveur Jésus, il reste à donner une idée de la ville où, devenu l'apôtre des nations, Paul fut baptisé. Damas est une des plus anciennes villes du monde, puisqu'elle est déjà nommée dans la Genèse. Cent fois il en est fait mention, aussi bien dans l'histoire sainte que dans l'histoire profane. Elle appartint successivement aux rois de Perse, à ceux de Syrie, aux Romains, aux Arabes et aux croisés.

Longtemps elle fut célèbre par ses fabriques d'armes blanches et d'acier, appelées *damas*. Bâtie sur le fleuve Barady, Damas est appelée par les Turcs *Demecho*. Avec ses vieilles murailles, ses tours, son château fort, et surtout grâce au paysage au milieu duquel elle est assise, Damas offre un coup d'œil ravissant au voyageur.

VI

Damas est la seconde ville sainte des mahométans. Chaque année, les caravanes pour la Mecque s'y réunissent au nombre de cinquante mille pèlerins. Jusqu'à ces derniers temps, un chrétien ne pouvait entrer à cheval dans la ville. « Il ne convient pas, disaient les musulmans, qu'un giaour soit plus haut que nous. — Eh bien, répondit Ibrahim pacha, montez sur des chameaux. »

VII

Paul s'était donc rendu chez Ananie, de qui il reçut le baptême; il avait alors trente-quatre ans, et c'était la seconde année après la mort de Notre-Seigneur. En sorte qu'il avait persécuté l'Église environ dix-huit mois. En expiation, Ananie lui prédit tout ce qu'il aurait à souffrir pendant son apostolat qui fut d'environ trente-quatre ans. Quant à Ananie, le saint prêtre, il ne fut pas lui-même exempt de persécutions.

VIII

Voici ce qu'on lit dans le *Martyrologe romain*, au 25 janvier : « A Damas, naissance de saint Ananie, qui baptisa saint Paul. Après avoir prêché l'Évangile à Damas, à Éleuthéropolis et ailleurs, il fut, sous le juge Lucilius, meurtri et déchiré à coups de nerfs de bœuf; et enfin, accablé de pierres, il consomma son martyre. »

IX

Quelle belle expression : *il consomma son martyre! Martyre*

veut dire témoignage. Ainsi consommer son martyre, c'est consommer son témoignage, le rendre parfait, authentique et irrévocable, en apposant au bas une signature de sang.

X

La tradition de l'Église orientale nous a conservé d'intéressants détails sur le martyre de saint Ananie. Un monument primitif nous apprend que cet homme vénérable, comme parle saint Augustin, d'une grande vertu, d'une vie irréprochable, et à qui tous les juifs eux-mêmes rendaient un excellent témoignage, allait prêcher l'Évangile en divers lieux de la Palestine et de la Syrie. Il jetait le filet de la parole divine, et amenait un grand nombre de personnes à la connaissance du vrai Dieu et de son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). Pendant qu'il s'occupait ainsi de l'œuvre du Seigneur, il fut saisi par les agents du gouverneur de la Judée, Licinius, ou plutôt Lucilius Bassus.

XI

Ce Lucilius était l'ennemi mortel non seulement des juifs, dont il fit massacrer trois mille dans le bois de Jardès, où ils s'étaient réfugiés, mais encore des chrétiens qu'il confondait avec les juifs. Contre nos pères, il décrétait, dans toutes les parties de son gouvernement, des édits, afin de contraindre les fidèles à sacrifier aux démons, ou de les livrer aux plus cruels supplices, aux bûchers, aux bêtes, à la mer et à divers autres genres de tourments. Lucilius présidait aux spectacles du cirque, lorsque ses satellites lui amenèrent leur vénérable prisonnier. A la vue d'Ananie, il fut pris d'un sentiment

(1) « Ananias, vir secundum legem, testimonium habens ab omnibus cohabitantibus Judæis. » *Quaest.*, t. II, c. XL.

d'admiration. Silencieux, il considérait cette figure resplendissante d'un éclat surhumain, ce maintien grave et naturel, reflet de mœurs pures et saintes, cette bouche d'où coulaient des flots de grâce et d'éloquence.

XII

Maîtrisé par cette impression avantageuse, il prend le masque de la bienveillance, et sous des dehors de mansuétude il cache sa férocité naturelle. « Croyez-moi, dit-il à Ananie. Croyez celui qui désire votre bien : embrassez le culte de nos dieux, et renoncez au Crucifié que vous prêchez. Ne faites pas que cette belle et noble physionomie que vous avez soit défigurée par les supplices.

« — J'adore le vrai Dieu, répondit Ananie; lui seul est l'objet de mon culte ; rien au monde ne m'est aussi cher que lui. J'ai été son ministre en rendant la vue à Paul, afin qu'il vît dans quel abîme d'ignorance il était plongé, et comment, par la foi de Jésus de Nazareth, il parvenait à la connaissance de la vérité. »

XIII

Lucilius reprit : « Confiant dans votre force, vous semblez vouloir braver les supplices. Votre sagesse s'est changée en folie. » Le docteur de la vérité leva alors les yeux et les mains au ciel et dit : « Seigneur Jésus, Dieu tout-puissant, que mon ennemi ne me prenne pas dans ses filets. Mais qu'il me soit donné de souffrir pour vous, que je puisse obtenir la grâce qui a été accordée à Paul. »

Telles étaient les paroles qu'Ananie adressait au Seigneur. Mais sa prière fut accueillie par des coups rudement appliqués sur ses épaules nues. « Obéissez aux ordres du gouverneur !

criaient les satellites. Sacrifiez à nos dieux puissants. » Ananie remuait alors les lèvres sans exprimer hautement ses prières.

XIV

Le saint se montrant supérieur aux tourments, on les suspendit ; et le renard, je veux dire le juge, eut de nouveau recours aux caresses : « Maintenant du moins, dit-il au martyr de Jésus-Christ, rentrez en vous-même, épargnez votre vie ; car de plus grands supplices vous attendent. J'en jure par les dieux ! »

Mais Ananie méprisa hautement les menaces du gouverneur et lui dit : « Jamais je ne sacrifierai aux démons ; au contraire, je donnerai tous mes soins pour convertir le plus grand nombre possible de personnes à la foi de Jésus-Christ. Ne rougissez-vous pas, malheureux ! de recourir tantôt à la force brutale, tantôt à la perfidie des caresses afin de me séduire, comme on ferait à l'égard d'un enfant craintif et délicat ? »

XV

A ce langage, Lucilius, outré de colère, ordonne qu'on dépouille le saint prêtre de ses vêtements ; qu'on le déchire avec des ongles de fer, et qu'on le brûle avec des torches ardentes. Mais le martyr ne faisait pas plus attention à ces supplices, que si c'eût été un autre qui les eût éprouvés. Cette tranquillité ne faisait qu'augmenter la fureur du tyran. « Jusques à quand, s'écria-t-il, refuserez-vous d'obéir aux décrets des empereurs, et refuserez-vous d'honorer les dieux qu'ils adorent ? »

XVI

« — Pourquoi, répliqua le martyr, m'obligez-vous de redire les mêmes choses à chaque instant, comme font ceux qui répètent un refrain dans les concerts de musique ? Sachez donc, et sachez-le bien : rien au monde ne m'ébranlera, ni vos supplices, ni vos présents, ni quoi que ce soit. Je déplore souverainement votre sort ; non seulement vous vous perdez, vous êtes encore un sujet de ruine pour plusieurs, soit en les invitant, soit en les contraignant à adorer les idoles. Comment ne savez-vous pas que vos dieux ne sont que de l'airain, du bois, de la pierre façonnée par la main de l'homme ? N'est-il pas absurde que l'ouvrier adore l'ouvrage de ses mains, lui offre des prières et lui demande des faveurs ? »

XVII

A ces mots, Lucilius entre dans une sorte de rage satanique, et se voyant incapable de lutter avec l'athlète du Christ, il ordonne qu'il soit lapidé hors de la ville. En allant au supplice, le martyr du Sauveur Jésus prononça ces paroles contre les faux dieux : « Que les dieux qui n'ont point créé le ciel et la terre périssent ! » Lorsqu'il fut arrivé au lieu de l'exécution, et que déjà il recevait une grêle de pierres, le vénérable prêtre éleva les mains au ciel et dit : « O Roi des Rois et Seigneur des Seigneurs, recevez le sacrifice que je vous fais de ma vie ; c'est pour vous rendre témoignage que je suis maintenant lapidé. »

XVIII

En même temps, il alla près de Jésus-Christ, dans le royaume éternel, recevoir la couronne qui lui était préparée.

C'était le premier jour du mois d'octobre, vers l'an 70 de Jésus-Christ. C'est le 1er octobre que l'Église orientale célèbre la fête de saint Ananie, tandis que l'Église latine l'a fixée au 25 janvier. Après le départ des licteurs, des disciples allèrent enlever le corps du bienheureux Ananie, lui rendirent de grands honneurs, et l'ensevelirent dans un héritage paternel, situé au pays de Damas, rendant gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, à cette unique et indivisible Trinité, à qui soient l'honneur et l'empire, la majesté et la magnificence, maintenant et dans tous les siècles ! *Amen.*

Et nous aussi, dans les épreuves inséparables de la vie, disons comme le saint martyr : Seigneur, c'est pour vous rendre témoignage que je souffre avec douceur les peines que vous m'envoyez.

Voir : Bolland. *Act. SS.*, 25 janv.; L. Dexter. *Chron.*, an. 70; Baron., an. 35, n. 5; id., an. 36, n. 1-6; Cor. a Lap. *in Act. Ap.*, c. IX, 1-20; Joseph. *De bell. judaic.*, *l.* XXVI et XXIX; Petr. Equilin., *Catal. SS.*, etc., etc.

SAINT PHILIPPE
SAINT PROCHORE, SAINT NICANOR
SAINT TIMON, SAINT PARMÉNAS

I

Le murmure des Grecs, c'est-à-dire des juifs nés hors de la Palestine, contre les Hébreux, c'est-à-dire les juifs nés dans la Terre-Sainte, donna lieu à l'institution des sept diacres : nous l'avons vu dans la biographie de saint Étienne. Ce qu'il importe de remarquer ici et qui prouve la charité des premiers chrétiens, ce sont les noms des sept élus. Tous ces noms sont grecs, même celui de saint Étienne, qui en grec signifie *couronne*. Afin de faire cesser tout mécontentement, les bons fidèles, qui ne formaient qu'un cœur et qu'une âme, choisirent tous les diacres parmi les Grecs, c'est-à-dire, comme il vient d'être indiqué, parmi les juifs étrangers à la Palestine.

II

Le premier nommé après saint Étienne est saint Philippe. Voici ce que nous lisons de ce nouveau diacre dans les *Actes*

des Apôtres, chapitre VIII, versets 1 et suivants : « Après le martyre de saint Étienne, une grande persécution s'éleva dans l'Église, qui était à Jérusalem; et tous, excepté les Apôtres, furent dispersés dans les régions de la Judée et de la Samarie.

« Or Philippe, descendant dans la ville de Samarie, prêchait Jésus-Christ. Et ce peuple était attentif aux paroles de Philippe, l'écoutait avec une même ardeur, voyant les miracles qu'il opérait. Car les esprits impurs sortaient du corps de plusieurs possédés, jetant de grands cris, et un grand nombre de paralytiques et de boiteux furent guéris; et une vive joie se répandit dans cette ville... Quand les habitants eurent cru à la parole du royaume de Dieu, que Philippe leur annonçait, ils furent baptisés, hommes et femmes, au nom de Jésus-Christ.

III

« Cependant un ange du Seigneur parla à Philippe, et lui dit : « Pars, et va du côté du midi sur la route qui conduit de Jérusalem à Gaza, celle qui est déserte. » Il sortit aussitôt et y alla. Dans le même temps un Éthiopien eunuque, l'un des premiers de la cour de Candace, reine d'Éthiopie, et gardien de tous ses trésors était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu, puis retournait assis sur son char, et lisait le prophète Isaïe.

« Or, l'Esprit dit à Philippe : « Avance et approche-toi de ce char. » Philippe accourant entendit l'eunuque qui lisait le prophète Isaïe, et lui dit : « Croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? » L'eunuque répondit : « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me l'explique ? » Et il pria Philippe de monter et de s'asseoir près de lui. »

IV

Philippe lui expliqua le passage du prophète et lui annonça le Sauveur Jésus, désigné par Isaïe. « Et après qu'ils eurent marché quelque temps, ils vinrent en un lieu où il y avait de l'eau ; et l'eunuque dit : « Voilà de l'eau : qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? » Philippe dit : « Cela se peut, si vous croyez de tout votre cœur. » Et il répondit : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. »

« Et il ordonna qu'on arrêtât son char; et tous deux descendirent dans l'eau, et Philippe baptisa l'eunuque. Dès qu'ils furent remontés hors de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus ; mais il allait dans son chemin plein de joie. Et Philippe se trouva dans Azot, et il annonçait en passant l'Évangile à toutes les villes, jusqu'à ce qu'il vînt à Césarée. »

V

Notre-Seigneur avait dit : « Je suis venu apporter sur la terre, non la paix, mais le glaive. » Contre lui le premier glaive fut tiré, et depuis il n'est jamais rentré dans le fourreau. Pourquoi cette guerre éternelle ? Satan s'était emparé du monde, le royaume de Dieu, son ouvrage, sa propriété. Le Sauveur est venu pour chasser le voleur, reprendre son bien et délivrer ses sujets. Le démon n'a pas voulu lâcher prise ni se laisser vaincre sans combats. Secondé par les passions humaines, il a tenu et il tient encore tête à tous les envoyés du légitime propriétaire. Contre eux il arme ses soldats et par tous les moyens il les persécute.

VI

Ce qu'il fait de nos jours, il le fit contre l'Église à son berceau. Mais ses persécutions ressemblent aux tempêtes qui portent au loin les objets déplacés par l'impétuosité de l'orage ; de même les ouragans suscités contre l'Église portent au loin les sermons de la bonne doctrine, et l'Église gagne d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. Ainsi il en a toujours été, ainsi il en sera toujours, et ce n'est pas le moins éclatant des miracles.

VII

Obligé de quitter Jérusalem, le diacre Philippe descendit dans la Samarie. Le texte sacré est d'une parfaite exactitude géographique : Jérusalem est beaucoup plus élevée que Samarie, dont elle est éloignée d'environ seize lieues. Capitale de la province Samaritaine et métropole du royaume d'Israël, Samarie, sous le règne d'Hérode l'Infanticide, perdit son nom. Pour faire sa cour à l'empereur Auguste, le royal bourreau changea le nom de cette ville en celui de *Sébaste* ou *Augusta*. Par les cirques, les théâtres, les palais qu'il y construisit, il en fit une ville païenne, comme aujourd'hui les révolutionnaires italiens travaillent stupidement à faire de Rome une ville moderne.

VIII

Les *Actes des Apôtres* nous apprennent que saint Philippe opéra à Samarie un grand nombre de miracles, suivis de nombreuses conversions. Les miracles étaient les lettres de créance des Apôtres. Rien n'est moins étonnant qu'ils les

aient produites, toujours et partout. Le plus étonnant des miracles serait la conversion du monde sans miracles.

IX

Cependant le diacre thaumaturge fut appelé à une nouvelle conquête. Le Saint-Esprit lui ordonna de se rendre immédiatement, du côté du midi, sur la route qui venait de Jérusalem à Gaza. Cette dernière ville, éloignée de Samarie d'une dizaine de lieues, est appelée *déserte*. En effet, après qu'Alexandre le Grand se fut emparé de Tyr, il mit le siège devant Gaza. Ce siège dura deux mois, et le vainqueur irrité fit de la ville un tombeau éternel.

X

Or, celui que saint Philippe était appelé à convertir était un grand seigneur d'Éthiopie, trésorier général de la reine Candace. Comme beaucoup de Gentils, il était venu à Jérusalem pour adorer le vrai Dieu, et tel était son désir de s'instruire de la religion, qu'il lisait, assis sur son char, le prophète Isaïe : mais il ne le comprenait pas. Ce qui arrive à tous ceux qui veulent lire l'Écriture sans guide et sans commentaire.

Saint Philippe lui explique le passage du prophète, et l'explique si bien qu'il démontre clairement la divinité de Notre-Seigneur, annoncée par Isaïe. Subitement éclairé, le prince éthiopien demande aussitôt le baptême. Pendant l'entretien le char arrive près d'une fontaine, et le baptême est conféré.

XI

Depuis cet événement la fontaine prit le nom de *fon-*

taine de l'Éthiopien. Elle se trouve à mi-chemin entre Jérusalem et Gaza, près de Bethsura. Elle sort du pied d'une montagne et ne tarde pas à disparaître sous terre. La conversion de l'Éthiopien a cela de remarquable, qu'elle est l'accomplissement littéral d'une prophétie faite par David, mille ans plus tôt. « L'Éthiopie, dit-il, viendra la première vers Dieu : *Æthiopia præveniet manus ejus Deo* (1). » En effet, le prince éthiopien est le premier Gentil converti par les Apôtres.

XII

Aussi les Éthiopiens se glorifient, encore aujourd'hui, d'avoir été la première nation entrée dans le bercail du divin pasteur : *Nos ferme prius cæteris christianis omnibus, baptismum ab eunucho Candacis reginæ Ethiopiæ, accepimus* (2).

Leur tradition constante porte que le grand trésorier convertit la reine, et celle-ci tout son royaume. Elle ajoute que le zélé néophyte reçut, dans la ville de Nadaber, l'apôtre saint Mathieu lorsqu'il vint prêcher en Éthiopie, et que lui-même, devenu apôtre, évangélisa l'Arabie Heureuse, les contrées voisines, et couronna sa prédication par le martyre.

XIII

Quant à saint Philippe, il eut à peine administré le baptême que le Seigneur le transporta en un clin d'œil dans la petite ville d'Azot, distante de la fontaine d'environ quatorze lieues. Ce miracle, semblable à celui qui transporta le prophète Habacuc à Babylone, pour porter la nourriture à

(1) Ps. 67, 32.
(2) Damien-Goes, *De mor. æthiop.*, c. XVI.

Daniel dans la fosse aux lions, eut pour but de montrer au trésorier que celui de qui il avait reçu le baptême était un homme divin. Tout cela eut lieu la seconde année après l'ascension du Sauveur.

XIV

D'Azot le saint diacre se rendit à Césarée de Palestine, située entre Dora et Joppé ; il y possédait une maison, dans laquelle il habita avec ses quatre filles, glorieuses prémices des vierges chrétiennes, et toutes douées du don de prophétie. Saint Paul, se rendant à Jérusalem, descendit chez le diacre Philippe et y séjourna. L'habitation qui eut le bonheur de donner l'hospitalité au grand apôtre existait encore au temps de saint Jérôme et fut visitée par l'illustre sainte Paule, lors de son voyage en Palestine.

XV

Le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi au sujet de saint Philippe : « Le 6 juin, à Césarée en Palestine, naissance de saint Philippe, qui fut un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Éthiopiens, et mourut enfin à Césarée. On inhuma près de lui trois vierges prophétesses, ses filles. Sa quatrième fille mourut à Éphèse, remplie du Saint-Esprit. »

XVI

Le troisième des sept diacres fut saint Prochore. Nous avons vu, et nous verrons encore que le ministère des sept diacres ne se bornait pas aux soins matériels des veuves et

des pauvres. Comme les Apôtres, remplis du Saint-Esprit, ils répandaient au dehors le feu divin dont ils étaient animés. A l'exemple de saint Philippe, saint Prochore se rendit célèbre par sa foi et par ses miracles. Il était neveu de saint Étienne, et s'attacha à saint Jean l'Évangéliste. Il le suivit dans sa prédication en Asie et demeura longtemps avec lui dans la ville d'Éphèse. L'histoire nous a conservé une particularité qui montre l'intimité qui régnait entre lui et l'apôtre de la dilection.

XVII

Lorsqu'en vertu des ordres de l'empereur Domitien, saint Jean fut obligé d'aller en exil dans l'île de Pathmos, il prit avec lui saint Prochore, pour lui servir de secrétaire. Comme Moïse, debout au sommet d'une montagne, les mains élevées au ciel, l'Apôtre est ravi en extase. Au moment où il reçoit ses sublimes révélations, que se passe-t-il?

Des foudres, des tonnerres, des éclairs, des bruits formidables annoncent que la montagne est un nouveau Sinaï, où le Seigneur va rendre des oracles, bien supérieurs à ceux dont Moïse fut le dépositaire. Prochore, effrayé et la face contre terre, était à demi mort, ne pouvant soutenir un pareil spectacle. Au dernier coup de tonnerre, retentit clairement cette immortelle parole : *In principio erat Verbum*, au commencement était le Verbe.

Prochore voyait la lumière qui descendait du ciel, mais il n'entendait aucune voix humaine, jusqu'à ce que, remis de sa frayeur, il écrit d'une main tremblante ce qui lui était dicté par l'apôtre.

XVIII

Après être revenu à Éphèse avec saint Jean, dans l'inti-

mité duquel il vécut longtemps, il fut établi par saint Pierre évêque de Nicomédie, cette ville à jamais célèbre dans les annales sanglantes de la primitive Église; il y convertit un grand nombre de personnes. On sait que c'est à Nicomédie que les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule signèrent les édits de la dernière persécution générale qui, pendant dix années, ensanglanta l'Orient et l'Occident de sang chrétien.

De Nicomédie, Prochore fut envoyé à Antioche pour y exercer le ministère de la prédication. C'est là qu'il termina sa vie par le martyre, et c'est dans cette ville que furent déposées ses saintes reliques. La ville de Bologne en possède quelques-unes. Ainsi parle de lui le *Martyrologe romain* : « A Antioche, au 9 avril, saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu célèbre par sa foi et par ses miracles, reçut la couronne du martyre. »

XIX

Sur le pays d'origine du quatrième diacre apostolique, saint Nicanor, sur son âge et sa profession, l'histoire est muette. Ce que nous pouvons affirmer en toute assurance, c'est que les éminentes qualités qui brillaient en Nicanor, surtout sa foi vive et courageuse, lui méritèrent les suffrages de toute l'Église de Jérusalem.

XX

Le très ancien historien des soixante-douze disciples, saint Dorothée, rapporte que le glorieux diacre Nicanor fut martyrisé le même jour que saint Étienne, et avec eux deux cents chrétiens. Une autre tradition veut qu'il ait été martyrisé dans l'île de Chypre, la septième année du règne

de Vespasien et la soixante-seizième de Jésus-Christ. Ces deux récits se concilient facilement si l'on admet, ce qui est très probable, que le saint diacre souffrit le martyre de saint Étienne, mais sans mourir; et qu'il consomma enfin son sacrifice quarante ans plus tard dans l'île de Chypre.

XXI

Quant à ce que dit saint Dorothée des nombreux chrétiens mis à mort par les juifs avec saint Étienne, rien n'est plus croyable. D'une part, les *Actes des Apôtres* nous apprennent qu'il s'éleva alors une violente persécution contre l'Église de Jérusalem. Or, il est impossible d'admettre qu'une violente persécution n'ait pas fait un certain nombre de martyrs.

D'autre part, saint Paul lui-même, qui à cette époque ravageait l'Église, ne fait pas difficulté de le reconnaître. Dans son plaidoyer en présence de Festus et d'Agrippa, il avoue avoir jeté dans les prisons un grand nombre de fidèles, et les avoir recherchés avec ardeur, et fait exécuter.

« J'ai fait jeter en prison un grand nombre de chrétiens, et, lorsqu'ils étaient condamnés à mort, c'est moi qui signifiais la sentence (1). »

XXII

Deux choses étonnent dans le récit de cette grande persécution : la première, qu'on ne trouve parmi les victimes aucun des Apôtres; la seconde, qu'ils restèrent tous à Jérusalem, pendant que les diacres et les disciples, sans exception, furent dispersés au loin. Quel est ce mystère ?

(1) « Multos sanctorum ego in carceribus inclusi, a principibus sacerdotum potestate accepta, et cum occiderentur detuli sententiam. » Act., XXVI, 10.

On peut répondre que la mission des Apôtres n'était pas finie. Appelés à porter le flambeau de la foi dans toutes les parties de l'univers et jusqu'aux extrémités du monde, suivant l'expression de Notre-Seigneur lui-même, ils ne pouvaient pas, ils ne devaient pas mourir aussitôt après la descente du Saint-Esprit.

XXIII

On peut ajouter que leur séjour à Jérusalem, au foyer même de l'incendie, et la tranquillité relative des principaux bergers au milieu des loups, pendant la dispersion de tout le bercail, est un acte miraculeux d'obéissance à leur divin Maître. De plus, le théologien Apollonius, cité par Eusèbe, rapporte que Notre-Seigneur avait donné ordre aux Apôtres de ne pas quitter Jérusalem avant douze ans (1) : cet ordre emportait comme conséquence la certitude d'une protection qui les mettrait à l'abri du danger. Tout est admirable dans l'histoire de l'Église.

XXIV

Saint Nicanor évangélisa l'île de Chypre, et comme ses compagnons dans l'apostolat, il eut la gloire de sceller de son sang les vérités qu'il annonçait. Voici en quels termes parle de lui le *Martyrologe romain* : « Le 10 janvier, en Chypre, fête de saint Nicanor, l'un des sept premiers diacres qui, s'étant rendu admirable par l'éminence de sa foi et de sa vertu, mérita une couronne immortelle de gloire. »

Cette effusion de sang, qui termine presque toutes nos biographies, rappelle ce qui a été dit de l'Église, notre mère,

(1) Salvatorem mandatum dedisse apostolis, ne usque ad duodecim annos Hierosolymis discederent. Apud Euseb. Hist., lib. V, c. XVII.

l'épouse du Dieu du Calvaire : « L'Église a été fondée dans le sang, elle a crû dans le sang, elle se répandra par le sang, elle finira par le sang :

Sanguine fundata est Ecclesia, sanguine crevit,
Sanguine succrescit, sanguis finis erit.

XXV

Tous les anciens *Martyrologes* parlent de la même manière de saint Timon, le cinquième des diacres apostoliques. Le *Martyrologe romain* tient le même langage et s'exprime ainsi : « Au dix-neuf avril, fête de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fut d'abord docteur à Bérée, et ensuite, continuant à reprendre la parole de Dieu, vint à Corinthe, où, selon la tradition, il fut, par les juifs et les Grecs, jeté dans le feu ; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut attaché à une croix, sur laquelle il accomplit son martyre. »

XXVI

Ce récit abrégé est complété par d'autres monuments de notre vénérable antiquité. Ils nous apprennent qu'après avoir été pendant quelque temps évêque de Bérée, le saint diacre porta l'Évangile dans l'île de Chypre. Quand saint Barnabé arriva dans cette île, il y trouva Timon et Tristion, deux ministres du Seigneur. Or, Timon était en proie aux ardeurs d'une fièvre violente. Barnabé lui imposa les mains, lut sur lui l'Évangile de saint Mathieu ; et la fièvre cessa à l'instant par l'invocation du Christ Notre-Seigneur et Sauveur. Timon se trouva si parfaitement guéri, que, rempli de joie, il se mit immédiatement à la suite de l'apôtre Barnabé.

XXVII

Après le martyre de saint Barnabé, Timon alla porter l'Évangile dans l'Asie et jusque dans l'Arabie. Les idolâtres de ce pays l'ayant persécuté et jeté dans les flammes, parce qu'il confessait glorieusement le nom du Seigneur Jésus; il sortit du feu sain et sauf, et se rendit en Grèce, puis à Corinthe, où il obtint la palme du martyre.

Les juifs et les païens qui habitaient cette grande ville, ne pouvant souffrir que l'intrépide prédicateur achevât de détruire dans cette cité les restes du judaïsme et du paganisme, après avoir circonvenu la puissance proconsulaire, obtinrent la permission de le faire mourir. Ils le saisirent et le jetèrent au milieu des flammes d'un bûcher. Le feu, par un effet de la protection divine, l'ayant respecté, ils le crucifièrent comme son maître, et lui procurèrent ainsi la gloire de confirmer par sa mort la vérité qu'il avait annoncée durant sa vie.

XXVIII

Suivons le saint diacre dans quelques-unes de ses courses apostoliques. Obligé, comme tous les autres, de fuir de Jérusalem, après la mort de saint Étienne, nous le trouvons à Bérée, qu'il évangélise en qualité d'évêque. Cette ville encore existante aujourd'hui, sous le nom d'Alep, appartient aux Turcs qui s'en emparèrent en 1517. Son nom primitif était Chalibon, à cause de l'acier qu'on y fabriquait et qui était une branche considérable du commerce.

XXIX

D'Alep, Timon porte le flambeau de la foi dans l'Arabie,

peuplée de bonne heure par les descendants d'Ismaël. Ce vaste pays, situé au levant de la mer Rouge, se divise généralement en trois parties : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse. Laquelle fut évangélisée par notre diacre? l'histoire ne le dit pas. Nous voyons seulement que ni les chaleurs brûlantes des immenses plaines de sable, ni la multitude des animaux féroces ou venimeux, ni la barbarie des habitants, n'arrêtèrent les premiers ouvriers de l'Évangile. Tous disaient, comme saint Paul : « Je n'aime pas ma vie plus que mon âme, m'arrivera ce qu'il pourra, pourvu que s'accomplisse ma course et le ministère de la parole qui m'a été confié! »

XXX

Si les peuples auxquels ils portaient la lumière de la vérité étaient assez malheureux pour refuser cet inappréciable bienfait, ils secouaient sur eux la poussière de leur chaussure, et allaient à la recherche d'autres pays plus disposés à les entendre. Obligé de quitter l'Arabie, saint Timon passa dans la Grèce et se rendit à Corinthe. Sous tous les rapports, cette ville fameuse était digne de son zèle. Bâtie sur deux golfes, le golfe de Lépante et le golfe d'Athènes, elle avait deux ports, où abordaient de nombreux navires, chargés de marchandises et de richesses.

XXXI

Les mœurs de ses habitants étaient d'une dissolution proverbiale. Ils en étaient redevables à leur richesse même, mère du luxe et de la mollesse, ainsi qu'à l'adoration de la plus impudique des divinités. Frappée, comme toutes les anciennes capitales de la cité du démon, des châtiments

mérités par ses crimes, Corinthe est morte de mort violente. Elle est réduite aujourd'hui à une bourgade, et porte le nom de *Kordos*; on y compte à peine quelques milliers d'habitants.

XXXII

Comme elle était, aux premiers jours du christianisme, une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure, elle fut l'objet d'un zèle exceptionnel de la part de l'Apôtre des nations. Saint Paul y résida dix-huit mois, y forma une Église fervente, à laquelle il adressa ses deux immortelles épitres. Cette bonne semence, tombant dans une terre fécondée par le sang des martyrs, et de saint Timon en particulier, produisit longtemps les plus belles moissons de foi et de sainteté.

XXXIII

Le sixième diacre apostolique fut saint PARMÉNAS.

Raban Maur, savant archevêque de Mayence, au VIIIe siècle, rapporte dans sa *Vie de sainte Madeleine*, qu'au temps de la persécution des chrétiens à Jérusalem, le diacre Parménas fut embarqué sur la Méditerranée, avec sainte Madeleine, sainte Marthe, Lazare, Marcelle leur servante et saint Maximin, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Pendant que cette glorieuse colonie d'Apôtres évangélisait les côtes de Provence, Marseille, Vienne, Aix, Arles, Avignon, Parménas travailla dans les contrées méridionales des Gaules, avec d'autres ouvriers évangéliques, à la propagation du règne de Jésus-Christ.

XXXIV

Comme tous ceux qui avaient eu l'insigne faveur de voir le divin Maître, d'avoir eu des rapports divers avec lui, et surtout d'avoir vécu à son école, Parménas était possédé de la noble passion de le faire connaître. Après avoir, pendant un temps plus ou moins long, évangélisé l'Occident, il retourna en Orient et s'arrêta dans la ville de Philippes, en Macédoine.

Dans l'histoire profane, Philippes est fameuse par la bataille que perdirent, aux environs, Brutus et Cassius contre Octave, et qui mit fin à la république romaine. Dans l'histoire chrétienne cette ville n'est pas moins célèbre par sa foi, sa piété et son attachement filial pour le grand apôtre. Elle fut une des premières villes de l'Asie Mineure qui embrassèrent le christianisme. La ferveur de ses habitants leur valut une des belles épîtres de saint Paul.

XXXV

Selon toute apparence, l'Apôtre fut suivi, plus tard, dans cette chrétienté bénie, par le diacre Parménas, puisqu'il l'arrosa de son sang. Il la soutint, la développa, la sanctifia de plus en plus, jusqu'à ce que par sa mort il rendît témoignage à la foi qu'il lui avait enseignée. Son martyre eut lieu sous Trajan, vers le commencement du IIe siècle. Voici en quels termes le rapporte le *Martyrologe romain*, au 23 janvier :

« A Philippes, en Macédoine, saint Parménas, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant abandonné à la conduite de la grâce divine, s'appliqua avec une entière fidélité au ministère de la prédication, que les Apôtres lui avaient confiée, et parvint sous Trajan à la gloire du martyre. »

XXXVI

Puisque l'occasion s'en présente, disons un mot de cet empereur romain, beaucoup trop vanté, et dont le nom revient assez souvent dans l'histoire de nos pères. Comme tous les Césars, Trajan était un prince horriblement débauché. A ce titre il devait être l'implacable ennemi d'une religion qui commandait la pureté des mœurs. Aussi fut-il l'auteur de la troisième persécution. Sans doute, il ne signa pas de nouveaux édits, mais il persécuta et laissa persécuter en vertu des précédents édits de Néron et de Domitien. Sa lettre à Pline le Jeune autorisa le massacre des chrétiens en Bithynie. Sous le règne de cet empereur libertin, et par ses ordres directs, eut lieu le martyre du grand saint Ignace d'Antioche, la plus belle figure de martyr, parmi toutes celles qui brillent dans les annales sanglantes de la primitive Église.

Il est bien glorieux pour le christianisme de n'avoir jamais eu pour ennemis que des hommes aux âmes corrompues.

XXXVII

Nous ne dirons rien du septième diacre, Nicolas d'Antioche, sur lequel a plané un soupçon injurieux. Plusieurs Pères de l'Église l'ont justifié, et Baronius admet leur justification. Néanmoins, pour cette seule raison, on ne l'a jamais compté au nombre des saints, et l'on n'a rendu aucun honneur à sa mémoire, ni dans l'Église grecque ni dans l'Église latine.

Voir pour S. Philippe : Baron., an. 35, n. 7, 8, 12 ; an. 58, n. 113 ; Cor. a Lap. *in Act. Ap.*, c. VI et 21 passim ; S. Jérôme, *in Epitaph. Paulæ* ;

dom Calmet, *Dict. de la Bible*; S. Doroth., *De 72 discipulis.* — Pour S. Prochore : L. Dexter, *Chron*,, an. 94, n. 3; Petr. de Natal., *Catalog. SS.*, L. XVIII, c. XXIX; id., lib. II, c. 7, Beda, Usuard., Ado, *Martyrolog.*; Baron., an. 44, n. 11; Cor. a Lap. *in Act. Apost.* VI, 5, — Pour S. Nicanor : Baron., an. 84, n. 324; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 135; Corn. a Lap. *in Act. Apost.* VI, 5; S. Doroth., *in Synopsi de 72 discip.*; Chronic. Alex. in biblioth. Patrum, t. XV, p. 3. — Pour S. Timon : Corn. a Lap. *Præf. in* I *Epist. ad Corinth.*; id. *in Act. Apost.*, VI, 5; Boll., *Act.* SS. 11 junii; dom Calmet, *Dict. de la Bible*; S. Doroth., *in Catal. discipul.* — Pour S. Parménas : *Martyrolog. Rom.*, 23 Jan.; Bar., an. 109, n. 35; *Menolog.* a Casinio édit.; M. Faillon, *Monuments inédits sur l'apostolat*, etc., édit. Migne; Petr. de Natal, lib. III, c. XIV; *Annot. ad Martyrolog. rom.* 23 jan.; Bar., an. 68, n. 9 et suiv., etc.

TABITHA

I

La miraculeuse conversion de saint Paul, suivie de ses courageuses prédications, multipliait rapidement le nombre des fidèles dans la Judée, dans la Galilée et dans la Samarie. En qualité de chef suprême de l'Église, saint Pierre visitait les chrétientés naissantes. Toutes rivalisaient de ferveur, de sainteté et de charité. Dans un de ses voyages, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre IX, verset 32 (1), il vint à Lydda, où il guérit un paralytique, nommé Énée. Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabitha, en grec Δορκάς. Sa vie était remplie de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Or, il arriva qu'étant tombée malade, elle mourut ; et après qu'on l'eût lavée, on la mit dans le *cenaculum*.

II

« Comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre se levant, vint avec eux, et quand il fut arrivé on le conduisit dans le cenaculum ; et là toutes les veuves s'assem-

blèrent autour de lui, pleurant et lui montrant les tuniques et les robes que Dorcas leur faisait.

III

« Pierre ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; et, se tournant vers le corps, il dit : « Tabitha, levez-vous, » et elle ouvrit les yeux; ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant. Alors Pierre, lui donnant la main, l'aida à se lever; et ayant appelé les saints et les veuves, il la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu dans toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur. Et Pierre séjourna assez longtemps à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon. »

IV

Lydda, où saint Pierre opéra le premier des deux miracles que nous venons de rapporter, était une ville de Palestine, située au bord de la mer, entre Jérusalem et Joppé. Quand les gentils, grecs ou romains, se furent introduits dans la Terre-Sainte, ils profanèrent le nom de cette ville, et la nommèrent *Diospolis*, ville de Jupiter.

Elle est célèbre dans l'histoire chrétienne comme étant la patrie du glorieux martyr saint Georges, en l'honneur duquel l'empereur Justinien fit bâtir une magnifique église. Aujourd'hui, comme la plupart des villes de ces contrées, Lydda n'est plus qu'une ombre d'elle-même. On en voit les ruines à une lieue de Ramla, station bien connue des pèlerins de Terre-Sainte.

V

Il est dit qu'on lava le corps de Tabitha, et qu'on le mit

dans le cenaculum. Rappelons d'abord que le nom de Tabitha, en grec Dorcas, signifie *Biche*. Les commentateurs de l'Écriture disent qu'elle portait ce nom à cause de sa beauté, de son amabilité, de sa charité, de sa fuite du monde et de son zèle, pour sa perfection : qualités qui trouvent leur analogie dans le gracieux animal que nous connaissons.

Chez les vrais chrétiens, il a toujours été d'usage de laver le corps des défunts par un respect pour notre corps qui a été le temple vivant du Saint-Esprit et qui doit ressusciter glorieux et immortel. Le cenaculum était la pièce la plus élevée de la maison. Elle servait de lieu ordinaire de réunion, souvent de salle à manger et de salon. Il savait qu'on pouvait y monter sans passer par les appartements.

VI

Bien plus connue que Lydda est la ville de Joppé. Bâtie en amphithéâtre par Japhet, fils de Noé, elle s'élève sur un promontoire, couronné par une citadelle, aujourd'hui ruinée. Joppé rappelle une foule de souvenirs chrétiens et profanes : c'était le port de Jérusalem et de toute la Judée. C'est là qu'étaient amenés sur des radeaux les cèdres du Liban destinés à la construction du temple de Salomon. C'est là que le prophète Jonas, désobéissant au Seigneur, s'embarqua pour Tharsis.

Judas Macchabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères, que les habitants de Joppé avaient fait mourir par trahison, vint mettre le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive les meurtriers qui avaient échappé au feu.

VII

Aujourd'hui Joppé porte le nom de Jaffa et compte environ six mille habitants, turcs, catholiques, grecs et arméniens. Comme Lydda, bâtie en amphithéâtre, et située à 19 lieues de Jérusalem, Jaffa est le rendez-vous des pèlerins qui vont dans la ville sainte. C'est là qu'on quitte les navires et qu'on prend les montures pour achever le pèlerinage. Des jardins délicieux remplis d'arbres fruitiers donnent aux environs de Jaffa un aspect charmant.

Aux nombreux souvenirs que rappelle l'antique cité, il s'en ajoute un d'une date récente et qui nous touche particulièrement. En 1799, les Français, commandés par Bonaparte, s'emparèrent de la ville après un long siège et une résistance acharnée; mais la peste obligea les vainqueurs à s'éloigner en abandonnant leur conquête.

VIII

A peine arrivé à Joppé, saint Pierre se vit entouré d'une foule de pauvres veuves, pleurant leur bienfaitrice et montrant les vêtements que sa charité leur avait procurés, ou que ses mains avaient confectionnés. Vivement touché de ce spectacle, saint Pierre se fit conduire au lieu où était déposé le corps de la charitable défunte, et, priant avec confiance le Maître de la vie et de la mort, il la rendit pleine de vie à ses intéressantes protégées.

IX

Pour se rendre à l'habitation de Tabitha, l'Apôtre dut parcourir une partie de la ville, car il était descendu et il

logeait chez un corroyeur, nommé Simon, dont la demeure, de très peu d'apparence, était bâtie au pied d'un rocher, sur le bord de la mer, et assez éloignée des autres habitations; chose qui se fait encore aujourd'hui. A cause des odeurs désagréables qu'elles répandent, les tanneries ne sont jamais placées au centre des villes, mais dans les faubourgs plus ou moins fréquentés.

X

Les Pères de l'Église admirent l'humilité et la modestie de saint Pierre qui, vicaire du Fils de Dieu et chef de l'Église universelle, choisit pour loger non la maison des riches et des grands, mais l'humble habitation d'un pauvre ouvrier. Cependant Dieu élève toujours celui qui s'humilie. Dans la suite, en mémoire de son Apôtre, Notre-Seigneur voulut que la maison de Simon fut changée en une église dédiée à saint Pierre.

XI

L'histoire de la charitable Tabitha nous offre à nous-mêmes et à tous les siècles un autre sujet d'admiration. Réhabilitée par le christianisme, la femme nous apparaît, sur tous les points du globe, avec deux brillants caractères, complètement inconnus, non seulement des peuples païens de l'ancien et du nouveau monde, mais encore de toutes les nations qui ont cessé d'être catholiques. Ces deux caractères sont le courage et la charité.

XII

Le courage : Quand on étudie l'histoire de la Passion, on

voit que le seul beau rôle appartient à la femme. C'est elle qui avertit Pilate de ne pas verser le sang du Juste ; elle qui accompagne dans la voie des douleurs le Divin Condamné ; elle qui essuie son adorable visage souillé de sang; elle qui, malgré les juges et les bourreaux, se tient debout au pied de la croix ; elle qui reçoit le corps de l'adorable victime ; elle qui achète à grand prix les aromates pour l'embaumer, et qui, malgré les fatigantes émotions de la veille, arrive au lever de l'aurore pour lui rendre ce devoir de piété filiale.

XIII

Au Calvaire, dans la personne de Marie, de Madeleine et de leurs compagnes, commence la glorieuse lignée de ces femmes héroïques qui a traversé les siècles, et dont les arrière-petites-filles ont fait, pendant nos persécutions d'Europe et continuent de faire en Chine, au Japon, au Tonkin et partout, pour les Confesseurs et les Martyrs, ce que leurs aïeules firent au Golgotha pour le Roi des Martyrs. Sans craindre ni les railleries, ni les coups, ni les persécutions, ni la mort, on les a vues, on les voit encore, s'approcher intrépides des échafauds et recueillir soit dans des vases précieux, soit dans des linges, le sang des Martyrs, emporter leurs corps et leur donner une honorable sépulture.

XIV

La charité : Où la femme n'est pas, dit le Saint-Esprit, le pauvre est malheureux : *Ubi non est mulier, ingemiscit egens* (1). Qui pourrait compter les millions de Tabitha, qui,

(1) Eccl. XXXVI, 27.

à l'exemple de la sainte femme de Joppé, ont consacré et consacrent encore leur argent, leur temps, leurs talents à confectionner des vêtements pour les pauvres ; hommes, femmes, enfants et vieillards ?

Aujourd'hui même leur zèle ne se renferme plus dans les limites des villes qu'elles habitent, ni même dans les frontières de l'Europe. Catholique comme leur foi, leur charité traverse les mers et va répandre ses bienfaits sur tous les points du globe.

XV

J'ai nommé ces admirables dames françaises, membres de l'*Œuvre apostolique*. Cette grande œuvre, complément nécessaire de la *Propagation de la foi* et de la *Sainte-Enfance*, poursuit un triple but : *fournir* aux missions du monde entier les objets nécessaires au culte divin ; *favoriser* les vocations indigènes ; *racheter* les esclaves. Dans la personne des missionnaires, elles poursuivent, en quelque sorte, Notre-Seigneur, en Chine, au Japon, en Afrique, en Amérique et partout, afin de le vêtir et de lui donner les linges sur lesquels doit reposer son corps adorable, les vases qui doivent recevoir son sang, et tous les objets capables de lui concilier le respect et l'affection des nouveaux chrétiens.

XVI

Depuis Tabitha jusqu'à nous, cette glorieuse tradition de charité n'a jamais été interrompue : magnifique chaîne d'or, dans laquelle nous voyons briller comme des rubis les plus illustres exemples. Qui ne connaît les noms immortels de sainte Marguerite, reine d'Écosse, de sainte Élisabeth de

Hongrie, de sainte Élisabeth de Portugal, de tant de princesses et de nobles dames dont, à l'exemple de la femme forte, les mains délicates prirent le fuseau et filèrent la laine et le lin pour vêtir les membres souffrants de Celui qui fut deux fois leur Rédempteur ?

XVII

Terminons par un mot sur la résurrection de Tabitha. Ni les saints ni les damnés ne ressuscitent : *Nec de numero damnatorum, nec de Beatis quemquam suscitari.* Tabitha était donc en purgatoire ; ou, si elle n'avait rien à expier, sa béatitude était suspendue, parce que Dieu avait l'intention de la renvoyer sur la terre, à la prière de l'Apôtre. L'histoire des saints offre plusieurs exemples de pareilles résurrections.

XVIII

Saint Salvius, qui fut évêque d'Albi, étant mort, arriva soudain à la porte du ciel. Mais il entendit la voix de Dieu qui disait : « Qu'il retourne sur la terre ; car il est nécessaire à l'Église. » Le saint s'écria en gémissant : « Malheur à moi, malheur à moi ! Pourquoi, Seigneur, m'avez-vous montré vos biens, puisque je ne dois pas en jouir ? Vous me rejetez de votre face, vous voulez que je retourne dans le monde plein de périls et que je ne revienne plus ici. De grâce, Seigneur, n'éloignez pas de moi votre miséricorde ; mais permettez-moi, je vous supplie, de demeurer ici, de peur que si j'en quitte je ne me perde. » Et la voix qui parlait, lui dit : « Allez en paix ; je vous garderai jusqu'à ce que vous reveniez en ce lieu. »

(1) Cor. a. Lapid. *in Act. Apost.*, c. IX, 41.

Des portes du Ciel le saint évêque redescendit dans la vallée des larmes, où il continua d'enrichir sa couronne en gagnant des âmes au bon Maître.

XIX

Nous lisons la même chose dans la *Vie de l'admirable sainte Christine* : Après sa mort, Dieu lui fit voir les peines horribles que souffrent les âmes du purgatoire et lui dit : « Je vous laisse le choix, ou de demeurer éternellement avec moi dans la gloire, ou de retourner sur la terre afin, d'une part, d'adoucir les peines de ces âmes et de les en délivrer ; d'autre part, afin de contribuer efficacement, par vos pénitences et vos exemples, à la conversion des pécheurs ; après quoi vous reviendrez ici comblée de mérites. »

La sainte n'hésita pas à répondre qu'elle retournait sur la terre : elle y souffrit d'incroyables douleurs, accompagnées de rudes pénitences, puis retourna glorieuse dans le ciel.

Tel est l'héroïsme de la charité chrétienne. Quelle est la nôtre ?

Voir : Mgr. Mislin, *les Lieux Saints*, t. I, c. 17 ; Grég. de Tours, *Hist. Franc.*, lib. VII, c. I ; Surius, 10 et 23 juin, c. III ; Cor. à Lap. *in Act. Ap.* c. IX, 32-43, etc., etc.

LE CENTURION DE CÉSARÉE

I

Nous lisons au chapitre x des *Actes des Apôtres* : « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte de la légion appelée *Italique*, religieux et craignant Dieu ainsi que toute sa famille, faisant de grandes aumônes au peuple et priant Dieu sans cesse, et il vit manifestement dans une vision, environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui, disant : « Corneille ! » Et Corneille le regardant, saisi de frayeur, lui dit : « Que voulez-vous, Seigneur? »

L'ange reprit : « Vos prières et vos aumônes sont montées en présence de Dieu, et il s'est souvenu de vous. Et maintenant, envoyez quelques-uns de vos serviteurs à Joppé, et faites venir un homme appelé Simon et surnommé Pierre. Il est chez un corroyeur nommé Simon, dont la maison est près de la mer, il vous dira ce qu'il faut que vous fassiez. »

II

« Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses serviteurs et un soldat qui craignait Dieu, parmi ceux qui servaient sous lui. Et après leur avoir tout

raconté, il les envoya à Joppé... Ayant trouvé saint Pierre, ils lui dirent : « Le centurion Corneille, homme juste et craignant Dieu, a reçu d'un saint ange l'ordre de vous appeler chez lui et d'écouter vos paroles. » Saint Pierre partit avec eux, et le jour suivant il arriva à Césarée. Corneille les attendait, avec ses parents et ses amis les plus intimes... et saint Pierre les baptisa. »

III

Le vertueux centurion est le premier gentil converti par les Apôtres. Par les *Apôtres*, car le prince éthiopien l'avait été par le *diacre* Philippe. C'est lui qui ouvre la voie glorieuse dans laquelle tant d'autres le suivront. Ce n'est ni saint Jean, ni saint André, ni aucun autre Apôtre que Dieu appelle à l'introduire dans l'Église. L'honneur en est réservé à Pierre.

IV

C'est ainsi que, jusque dans les circonstances les plus petites en apparence, l'Évangile a soin de faire ressortir la suprématie de saint Pierre. Le premier, après Notre-Seigneur, il parle aux juifs ; le premier aux gentils. Pasteur de toute l'Église, sa mission était de réunir dans le même bercail les gentils et les juifs, qui tous ensemble devaient le reconnaître, le vénérer, l'écouter comme leur chef et leur père commun.

V

Le texte sacré rapporte en détail l'histoire du baptême du brave centurion; mais sur sa vie il garde un silence absolu. Est-il impossible de lever un coin du voile qui cache une

existence si glorieusement privilégiée ? Nous allons le demander à la tradition. Rappelons-nous d'abord que Dieu, quand il appelle à lui par des faveurs éclatantes, montre la grandeur de ses desseins sur ceux qui en sont l'objet. D'après ce principe, on est en droit de conclure que le centurion Corneille a dû tenir une place importante dans la primitive Église.

VI

Nous savons que Cornélius était un gentil craignant Dieu ; qu'il était un homme de guerre ; qu'il était en garnison à Césarée ; qu'il était centurion d'une cohorte romaine, et que cette cohorte s'appelait *Italique*. Ces données forment la base de son histoire.

VII

Cornélius était un gentil craignant Dieu, c'est-à-dire, suivant le langage des juifs, un *prosélyte de la porte*. Pendant le règne de la loi de Moïse, il y avait deux sortes de prosélytes : les prosélytes de la porte, *proselyti portæ*, et les prosélytes de la justice, *proselyti justitiæ*.

Les premiers étaient des gentils qui manifestaient le désir d'embrasser la religion juive, mais qui ne participaient ni à la circoncision, ni aux cérémonies, ni aux mystères de la loi. Ils s'obligeaient seulement à ne rien dire contre Moïse, et à ne rien faire contre les préceptes du Décalogue. Dans le temple de Jérusalem, un lieu particulier leur était réservé, qui s'appelait le *parvis des Gentils*.

Les seconds recevaient la circoncision, vivaient selon la loi de Moïse, et participaient aux cérémonies et aux mystères de Jérusalem. Deux choses les distinguaient des juifs d'ori-

gine, le nom de prosélytes et l'exclusion des charges publiques.

VIII

Au moment de sa conversion, Cornélius se trouvait à Césarée de Palestine. Bâtie en l'honneur d'Auguste, par Hérode Ier, sur l'emplacement de l'ancienne forteresse, appelée la tour de Straton, Césarée était une ville très importante, à une journée de chemin de Joppé, aujourd'hui Jaffa.

IX

Par sa situation sur le bord de la Méditerranée, elle était la clef de la Palestine. Aussi, les Romains en firent une place de premier ordre, dans laquelle ils entretenaient une nombreuse garnison. Convertie au christianisme, Césarée devint la métropole de la Palestine et eut le pas sur Jérusalem. Cette prééminence lui fut conservée jusqu'au milieu du VIe siècle. Au concile de Constantinople, en 553, le pape Vigile soumit l'église de Césarée à celle de Jérusalem, qu'il érigea en siège patriarcal. Aujourd'hui Césarée, tombée au pouvoir des Turcs, a perdu son importance et changé son nom en celui de *Kaisarieh*.

X

Quel était le grade de Cornélius? Sous les Césars, la légion romaine était partagée en dix cohortes de six cents fantassins et de soixante cavaliers. A son tour la cohorte se divisait en centuries ou compagnies de cent hommes.

Comme son nom l'indique, le centurion Cornélius commandait-il à cent hommes seulement, ou, comme on pour-

rait le conclure du texte évangélique, était-il le chef de toute la cohorte? C'est une question secondaire, à laquelle nous ne voulons pas nous arrêter. Dans le premier cas, le grade de Cornélius aurait répondu à celui de capitaine. Dans le second, à celui de colonel ou de chef de bataillon.

XI

Passant sur ce détail, arrivons au point capital de nos recherches : Qui était le centurion Corneille? quel était son pays et qu'est-il devenu après son baptême?

XII

Il est certain que Cornélius est un nom patronymique romain. C'est le nom de la *gens* ou race Cornélie, la plus illustre de Rome. Nous l'avons dit dans notre *Biographie du centurion du Calvaire.*

XIII

De là un rapprochement qui est loin de déplaire. L'Enfant-Dieu avait appelé à son berceau les rois de l'Orient, comme prémices de la gentilité. Saint Pierre, son lieutenant, conduit à la foi, comme prémices de son apostola parmi les gentils, un homme de l'Occident dont la race ne le cédait, ni en puissance, ni en gloire, à aucune dynastie royale.

De quel pays était l'homme privilégié de la Providence? La tradition la plus autorisée le fait naître en Espagne : Venons aux preuves. La cohorte dont faisait partie Cornélius s'appelait *Italique* : *Centurio cohortis quæ dicitur italica.* Quelle était cette cohorte et d'où venait-elle? Il était d'usage

que les cohortes, comme les légions, prissent le nom du pays où elles avaient été levées (1). Quelquefois leur bravoure, leurs exploits leur méritaient un surnom particulier : *Ferrea*, *Pia*, *Fidelis*. Ainsi, nous avons la *Scythique*, la *Gauloise*, la *Germanique*, etc.

XIV

Au temps dont nous parlons, plusieurs légions romaines servaient en Syrie. Tacite nomme la IIIe légion la Gauloise ; la IVe la Scythique ; la Ve la Macédonienne ; la VIe la Ferrée ; la XIIe la Foudroyante ; la XVe l'Apollinaire (2). Les médailles syriennes de la même époque sont d'accord avec Tacite.

Or, une des cohortes de la XVe légion s'appelait la cohorte *Italique*. Nous le savons avec certitude par l'inscription suivante : « A Lucius Maesius Rufus, fils de Lucius, de la tribu Pallia, procurateur d'Auguste, tribun militaire de la XVe légion l'Apollinaire, tribun de la cohorte militaire *Italique*, volontaire, *qui est en Syrie*, préfet des artisans pour la seconde fois (3) ».

On prétend que la cohorte Italique était la première de la légion. En cette qualité, elle avait la garde de l'aigle, était plus forte que les autres cohortes et marchait à leur tête.

XV

Voici un document non moins précieux. Dion Cassius nous

(1) Nec dubium ejus nationis illos fuisse milites ex qua cohors tota erat denominata... Erantque cohortium nomina sicut et legionum, quæ etiam denominatæ sæpe reperiuntur a provinciis, ex quibus milites delecti essent. Bar. *an.* 41, n. 3 ; Dio Cass., *Hist.*, lib. V et lib. VI.

(2) *Annal.*, lib. XV, c. 6 ; *Hist.*, lib. II, c. 74 ; lib. II, c. 1 ; Akerman, dans les *Annales de phil. chrét.*, 1850, p. 96 et suiv.

(3) Gruter, *Corp. inscript.*, p. 434.

apprend que la VIe légion, la légion de fer ou la Ferrée, occupait la Judée (1). Cette légion est renommée dans l'histoire, pour sa bravoure et sa fidélité, et elle nous intéresse par le lieu où elle séjourna durant de longues années. Établie en Judée par Auguste, elle y resta jusqu'au règne de Néron, qui la fit partir pour la guerre d'Arménie. Au retour, elle reprit ses premières garnisons, elle les tint jusqu'au moment où Mutianus la conduisit en Italie contre Vitellius.

XVI

Ce n'est pas tout : Goltius rapporte une inscription qui appelle en propres termes la VIe légion, *legio Hispanica*, légion espagnole (2). Ainsi nous avons, au témoignage des auteurs profanes, une cohorte appelée *Italique* et une légion appelée *Espagnole*, l'une et l'autre séjournent en Syrie et même en Palestine, au temps des Apôtres. Nous verrons bientôt combien sont précieuses ces indications.

En attendant, ce n'est pas sans une vraie jouissance qu'on voit la concordance de l'Évangile avec l'histoire profane. Une fois de plus, on prend en pitié les petits mécréants qui voudraient faire de Notre-Seigneur un mythe et des faits évangéliques des fables, sans rapport avec les faits de l'histoire générale.

XVII

Pour connaître la patrie de Cornélius, reste à trouver la signification du mot *Italique*. Veut-il dire d'*Italie*? quelques-

(1) Sextae (Legiones) duæ, una in inferiori Britannia, Victrix ; altera in Judæa, Ferrata ; *Hist.* lib. LV, p. 494, édit. in-fol. Hambourg, 1752.

(2) *Thesaur. rer. antiq.*, p. 95.

uns le prétendent. Lucius Dexter et son très savant commentateur Bivarius, sont d'un avis contraire. Ils soutiennent que le mot *italica* veut dire d'*Italique*, ville d'Espagne. Tout porte à croire qu'ils ont raison.

XVIII

1° Le mot *italicus* veut si bien dire *de la ville d'Italique*, que le célèbre poète Silius Italicus, qui fut consul sous Domitien, s'appelait *Italicus*, du nom de la ville d'Italique d'où il était originaire.

2° Que le mot *italicus* s'emploie assez rarement dans le sens d'*Italien*, comme le prouvent de nombreux exemples ; les auteurs disent plus volontiers *Italus*.

3° Qu'il était d'usage de donner aux légions le numéro d'ordre qui correspondait à celui de la province romaine où elles avaient été levées, suivant Tive-Live; la sixième province romaine était l'Espagne ultérieure, c'est-à-dire la partie de l'Espagne située au delà du Bétis ou Guadalquivir, *Provincia sexta Hispaniæ ulterioris.*

4° Que l'Espagne ultérieure était, en Europe, la province la plus éloignée du centre de l'empire. Or, nous savons encore par Tive-Live (2), que les légions étaient d'ordinaire envoyées à une distance de Rome qui correspondait à la distance même de la province où elles avaient été recrutées. Ainsi les légions Gauloise, Espagnole, Germanique, étaient choisies de préférence pour servir aux extrémités de l'empire, c'est-à-dire en Orient. C'est encore ainsi que la XVIe cohorte, la *Séquanaise*, servait en Cappadoce.

5° Que la question est tranchée par ce fait que la VIe légion, présente en Judée, s'appelait l'*Espagnole*.

(1) *Hist.*, lib. LIII.
(2) *Ibid.*

XIX

Si les détails précédents ne nous donnent pas encore le sens précis du mot *Italique*, ils nous aident puissamment à le trouver. En effet, dans l'Espagne ultérieure, patrie de la VIe légion, se trouvait une ville célèbre, fondée par Scipion l'Africain, et nommée *Italica* (1). C'est aujourd'hui Séville la Vieille, *Sevilla Vieja*. Devenue fameuse entre toutes les villes de la péninsule Ibérique, Italica donna le jour à deux empereurs, Trajan et Adrien, et au consul Silius Italicus.

XX

La cohorte nommée *Italique*, dont Cornélius était le centurion, avait donc été levée dans cette ville, composée tout entière, *chefs et soldats*, comme c'était l'usage, d'habitants de la même ville; et, par cette raison, Cornélius avait eu la même ville pour berceau. « Ce n'est pas, dit Baronius, de la légion dont elle faisait partie, mais du pays où elle avait été recrutée, que la cohorte Italique tirait son nom (2). »

XXI

Son nom romain ne fait pas objection. D'une part, comme nous l'avons dit ailleurs, la ville d'Italica avait été fondée par Scipion, qui était lui aussi de la *gens Cornelia*. Serait-il étonnant que des membres de la même famille fussent venus s'établir dans une cité qui devait son origine

(1) Plin., *Hist.*, lib. III, c. 37 ; Ptolem. *Geograph.*, lib. II, c. 4.

(2) Non a Legione, sed a natione inditum est cohorti nomen, ut Italica diceretur. *An.* XLI, n. 3.

à un de leurs ancêtres, ou qu'ils y résidassent en qualité de fonctionnaires? Pour jouir de la considération publique, peut-être pour avancer leur fortune, pouvaient-ils être mieux placés? D'autre part, nous savons qu'il y avait des Cornélius en Espagne. Sénèque cite, comme son contemporain, un célèbre orateur espagnol du nom de Cornélius (1).

XXII

Une chose, d'ailleurs, est certaine; il y avait alors en Palestine de nombreux soldats espagnols, comme le prouve la présence de la VIe légion. A cette légion, ou à la cohorte d'Italica, appartenaient peut-être ces étrangers, qui demandèrent à l'apôtre saint Philippe de voir Notre-Seigneur : car on tient qu'ils étaient Espagnols. Ne serait-ce pas également à la sollicitation des Espagnols, présents en Judée, que l'apôtre saint Jacques partit comme un trait, et, sans s'arrêter nulle part, se rendit directement en Espagne?

XXIII

D'ailleurs il n'y avait pas alors en Judée que des Espagnols et des soldats espagnols : Hérode Ier avait pour gardes du corps une compagnie de Gaulois. Tous ces faits et d'autres encore s'expliquent sans difficulté et s'admettent de même. En ce temps-là, au rapport d'Eusèbe, la Palestine se remplissait de multitudes innombrables, venues des contrées les plus éloignées du globe, pour voir les choses prodigieuses qui s'y accomplissaient.

(1) *Onomast. rom. Litt.*, C, p. 279.

XXIV

Enfin, saint Jérôme nous semble confirmer nettement ce qui vient d'être dit sur la patrie de Cornélius. Répondant à Lucinius, originaire de l'Espagne ultérieure, et y résidant : « C'est vraiment en vous, lui dit-il, et dans le Cornélius, le centurion de la cohorte Italique, que se sont vérifiées ces paroles du Seigneur : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et reposeront dans le sein d'Abraham. » Le centurion Cornélius préfigurait la foi de mon cher Lucinius (1). »

Mais en quoi la préfigurait-il ? était-ce seulement par sa fidélité à la Grâce ? Le texte de saint Jérôme dit bien plus que cela. C'était surtout parce que, originaire du même pays que Lucinius, il était venu à l'Évangile des extrémités de l'Occident. Si on adoptait un autre sens, les paroles de saint Jérôme manqueraient d'exactitude, puisqu'au moment de sa conversion, le centurion Corneille n'était ni aux extrémités de l'Orient, ni aux extrémités de l'Occident, mais à Césarée, non loin de Jérusalem.

Le but des recherches auxquelles nous venons de nous livrer, n'est pas seulement de faire connaître le centurion, de Césarée, mais encore d'autoriser la tradition concernant les deux autres centurions nommés dans l'Évangile.

(1) Vere nunc in te (o Lucini Boetice). Sermo Dominicus completus est : Multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent in sinu Abrahae. Cornelius Centurio cohortis Italicae, jam tunc Lucinii mei prœfigurabat fidem. Apostolus Paulus scribens ad Romanos : Cum, inquit, in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod praeteriens videam vos, et a vobis deducar illuc. Tantis fluctibus approbavit, quid de illa provincia quaereret. T. I, *Epist. ad Lucin. Boet.*

XXV

Lucius Dexter fixe à l'an 40 de Notre-Seigneur le baptême de Cornélius, Baronius à l'année suivante. La raison qu'il en donne est que pendant l'année 40, saint Pierre fut occupé à Lydda (1) où il guérit Énée le paralytique; puis, à Joppé (2), où il ressuscita la bonne Tabitha, et où il demeura de longs jours avant de revenir à Césarée. Aux yeux mêmes de Baronius, cette raison n'est pas décisive (3).

XXVI

Quoi qu'il en soit, après son baptême, Cornélius quitta l'état militaire et devint le disciple bien-aimé du prince des Apôtres, qui l'ordonna évêque de Césarée. Soit pour donner un éclat nouveau à la conversion de l'illustre néophyte, soit pour montrer par un fait public la substitution de la gentilité à la synagogue, saint Pierre créa Césarée métropole de la Palestine, avec prééminence sur Jérusalem.

XXVII

Cependant, aux jours de l'Église naissante, les évêques étaient, comme les Apôtres, des missionnaires. On les voit assez souvent passer d'une province à une autre, pour courir à de nouvelles conquêtes; il serait étonnant que le digne évêque de Césarée, Romain et soldat, n'eût pas donné un semblable exemple. Aussi la tradition nous le montre tour à tour en Phénicie, en Chypre, à Antioche. Éphèse même le reçut.

(1) Aujourd'hui *Loddo*.
(2) Aujourd'hui *Jaffa*.
(3) An. 40, n. 18.

Là, ayant rencontré Timothée, il apprit que la ville de Scepsis, dans la Mysie (1) était plus que toute autre adonnée au culte de Jupiter et d'Apollon, Cornélius se décida à aller attaquer le démon dans sa forteresse. Sans perdre un instant il part pour Scepsis. Le gouverneur de cette ville était Démétrius, espèce de philosophe rationaliste qui ne croyait à rien, sinon à l'obligation de haïr la vérité.

XXVIII

Apprenant l'arrivée de Cornélius, il le fait aussitôt appeler et lui demande qui il est, d'où il vient et pourquoi il vient ? Avec une franchise toute militaire, Cornélius lui répond : « Je suis le serviteur du Dieu vivant, et je viens pour vous tirer des profondes ténèbres dans lesquelles vous êtes enseveli, et faire luire à vos yeux la lumière de la vérité. »

Ne comprenant rien à ce langage, Démétrius lui dit : « Je te demande une chose et tu m'en réponds une autre ! Par tous les dieux, si tu ne me dis pas en détail quels sont tes desseins et qui t'envoie, tu le payeras de ta tête ! »

XXIX

« Je suis centurion, lui répond Cornélius ; et après lui avoir raconté son histoire il ajoute : Ayant appris que vous étiez, vous, votre femme et tous vos administrés dans les ténèbres de l'idolâtrie, je suis venu pour vous faire connaître le vrai Dieu.

— Tu radotes, lui dit Démétrius, et j'aurai pitié de toi. Trêve de tes billevesées, et commence par sacrifier aux dieux.

(1) Contrée de l'Asie Mineure, appelée aujourd'hui *Kavassi*, comptait parmi ses villes Scepsis, qui existe encore, et où furent, dit-on, retrouvés les ouvrages d'Aristote longtemps perdus.

— A quels dieux? demanda Cornélius.

— A quels autres, dit Démétrius, si ce n'est Jupiter et Apollon. Si tu refuses, tu seras traité comme un sacrilège ; et nous verrons s'il y a un autre Dieu qui puisse te délivrer de mes mains.

— Oui, il y en a un qui non seulement peut me délivrer de vos mains, mais réduire vos dieux en poussière et faire évanouir la confiance que vous mettez en eux.

— Je t'ai déjà juré, si tu ne sacrifies pas aux dieux, de te livrer aux supplices, et tu ne me crois pas!

— Démétrius, écoutez-moi ; je ne sacrifie pas à des dieux sourds et muets; car il est écrit : Tu adoreras un seul Dieu et tu le serviras lui seul ; au reste, montrez-moi vos dieux. »

XXX

Démétrius prend cette demande pour une disposition à sacrifier. « Qu'on ouvre, dit-il, le temple de Jupiter et d'Apollon, et qu'on y conduise cet étranger. » Le bruit de ce qui va passer se répand dans la ville et le peuple en foule accourt au temple, précédé de Démétrius, de sa femme Eventia et de son fils Démétrius.

Arrivé dans le temple, Cornélius, suivant la coutume des chrétiens, se tourne vers l'Orient et fait cette prière :

« O Dieu qui faites trembler la terre ; qui bouleversez les profondeurs de la mer; qui, au temps de David, avez détruit le temple de Bel, tué le dragon et enchaîné les lions, renversez ce temple et brisez toutes les idoles, afin que ce peuple connaisse la puissance de votre bras ! »

XXXI

Sa prière finie, Cornélius sort du temple, dont les colonnes

s'agitent sur leurs bases ; des craquements se font entendre : chacun s'empresse de fuir. Le temple s'écroule et les idoles sont brisées en mille pièces. Sous les ruines demeurent ensevelis la femme et le fils du gouverneur.

Plein de colère, Démétrius fait arrêter le thaumaturge. Le vieux capitaine ne s'effraye pas pour si peu. D'un pas ferme il s'avance vers le gouverneur, et lui dit en souriant : « Où sont maintenant vos grands dieux? — C'est par tes secrets magiques, que tu as détruit notre temple et brisé les statues de nos dieux ; mais tu me le payeras cher ! » Puis, se tournant vers les soldats de sa garde : « Qu'on le conduise en prison ; qu'on le suspende par les pieds et par les mains liés ensemble, et qu'on le laisse dans cette position pendant toute la nuit ! » L'ordre est exécuté sur-le-champ.

XXXII

Cependant un domestique de Démétrius, nommé Téléphon, arrive hors de lui-même, et lui dit : « Ma maîtresse et votre fils ont péri dans les ruines du temple. » Démétrius ne se connaît plus ; il accuse ses dieux d'impuissance ; leur reproche de s'être laissés vaincre par un étranger ; et, enfin ordonne de chercher au plus vite sous les décombres le corps de sa femme et de son fils.

A la nouvelle de ce malheur, les principaux habitants de la ville accourent chez le gouverneur pour le consoler. Le palais en était rempli, lorsque le prêtre des idoles, chargé de présider au déblayement, vint dire aux domestiques de Démétrius : « On entend de dessous les décombres la voix d'Eventia et de son fils, qui crient : « Grand est le Dieu des chrétiens qui nous a sauvés de ce péril, à la prière de son serviteur ! Démétrius, Démétrius, adorez-le avec nous et avec

toute notre famille ; et dites à son serviteur de venir nous délivrer. »

XXXIII

Ivre de joie, le gouverneur court à la prison. Cornélius se présente à lui, délivré de ses liens par les anges, comme saint Pierre l'avait été, se promenant et louant Dieu. Démétrius tomba à ses genoux en s'écriant : « Il est grand le Dieu de Cornélius, qui a sauvé ma femme et mon fils dans les ruines du temple ! Serviteur du plus puissant des Dieux, nous croirons au Crucifié que tu prêches, moi et tous ceux qui sont avec moi, si tu viens retirer vivants mon fils et ma femme, des décombres sous lesquelles ils sont ensevelis. »

XXXIV

La proposition est acceptée. Debout parmi les ruines du temple, Cornélius fait à haute voix, en présence de la multitude, cette belle prière : « Seigneur, Dieu des vertus, dont un regard ébranle la terre, fond les montagnes et dessèche les abîmes de la mer, exaucez les gémissements des enchaînés, et retirez de la terre Eventia et son fils, pour la gloire de votre nom. »

XXXV

Aussitôt les décombres s'entr'ouvrent et laissent sortir pleins de vie la femme et le fils du gouverneur. De leurs lèvres s'échappe aussitôt ce cri répété par tout le peuple : « Il est grand le Dieu des chrétiens, qui nous a délivrés de la mort par son serviteur Cornélius ! » Sur-le-champ deux cent sept personnes demandèrent le baptême, elles furent

imitées par le gouverneur, sa femme, son fils, et la ville entière.

XXXVI

On regrette que l'histoire n'ait pas conservé d'autres traits de la vie du brave centurion; car tout porte à croire qu'elle fut digne de sa miraculeuse vocation. Quoi qu'il en soit, après cette éclatante conversion, le vénérable évêque revint à Césarée, où il mourut le 2 du mois de février, jour auquel l'Église latine célèbre sa fête. En quelle année? nous ne le savons pas.

XXXVII

Ce que nous savons, c'est que la maison de Cornélius fut changée en église, et devint peut-être sa cathédrale. Cette vénérable église, berceau de la gentilité, existait encore à la fin du IVe siècle, ainsi que d'autres monuments du premier âge de la foi. Racontant son voyage avec saint Paul : « Le lendemain, dit saint Luc, nous vînmes à Césarée, et entrant dans la maison de Philippe, un des sept diacres, nous logeâmes chez lui. Il avait quatre filles vierges, toutes prophétesses (2). »

Sur quoi saint Jérôme, décrivant l'itinéraire de sainte Paule, de Rome à Jérusalem, nous dit que la petite-fille des Scipions, par conséquent la parente du centurion Cornélius, débarqua à Césarée et visita la maison de Cornélius devenue une église; la demeure du diacre Philippe et les chambres de ses quatre filles », et ailleurs : « les quatre filles furent les prémices des vierges parmi les gentils, afin que Césarée,

(1) *Martyrol. Rom.* et *Annotat.*
(2) Act. Ap., c. XXI, 8, 9.

berceau de la foi des nations, devint aussi le premier parterre de la virginité chrétienne (1). »

XXXVIII

La plupart des intéressants détails qu'on vient de lire se trouvent dans la *Grande Vie des Saints* de Surius, l'ami intime du pape saint Pie V, qui l'avait en affection et en estime particulière, à cause de sa science et de sa vertu. A son tour, Surius traduit souvent Métaphraste. Comme les hypercritiques se sont acharnés à dénigrer ce grand homme, qu'on peut appeler le *Bollandiste de l'Orient*, c'est pour nous un devoir d'opposer à leurs négations injustifiées l'autorité d'un savant de premier ordre, et célèbre apologiste de la Religion, le vénérable cardinal Bellarmin.

XXXIX

Né à Constantinople, au IXe siècle, d'une illustre famille, et élevé par son mérite aux plus hautes charges de l'empire, Siméon Métaphraste joignait à l'ardeur de l'étude la sainteté de la vie. A la prière de l'empereur Léon le Philosophe, il écrivit les Vies des Saints, tirées des anciens monuments : il fit en Orient ce que, par ordre de Louis XIII, Dussausay fit plus tard en Occident. Ministre de l'empereur et écrivant par ses ordres, il est indubitable que toutes les archives lui furent ouvertes et que même on dut s'empresser de lui fournir tous les documents désirables.

XL

Ces documents durent être très précieux et très nombreux.

(1) Adr. Jorin, lib. I.

Pour deux raisons : la première, à cause du grand nombre de monastères qui se trouvaient dans les différentes provinces de l'empire : la seconde, parce que l'Orient est par excellence le pays de la tradition. Ainsi, d'une part, personne ne fut jamais aussi bien placé que Métaphraste pour connaître les monuments religieux de l'Église orientale; et, d'autre part, la science et la sainteté de Métaphraste répondent que ces monuments furent consciencieusement étudiés. Si, dans sa collection, il se rencontre des erreurs de détail, quel est l'ouvrage de longue haleine qui en soit exempt ?

XLI

« Métaphraste, dit Bellarmin, a écrit les Vies des Saints et les Conversions des païens, en si grand nombre qu'elles paraissent incroyables; de même beaucoup de miracles arrivés à la chute des temples et des idoles dont il n'est fait aucune mention dans les anciens historiens ; mais il a pu trouver, dans les bibliothèques qu'il a fouillées, des manuscrits fidèles, dont il s'est servi pour mettre au jour des choses auparavant inconnues. Il ne faut donc pas accuser facilement de fausseté un si grand et si saint homme (1). »

XLII

L'histoire merveilleuse du centurion Cornélius nous montre qu'il y avait parmi les païens des hommes craignant Dieu

(1) Metaphrastes scripsit Vitas Sanctorum et conversiones paganorum cum tanto numero ut incredibiles videantur; denique miracula plurima in eversione templorum et idolorum, quorum mentio nulla est apud veteres historicos. Sed habere potuit ex Bibliothecis quas perscrutatus est, manuscripta fidelia rerum antea occultarum, quibus usus fuerit : unde non facile tantus et tam sanctus vir falstiatis insimulari debet. *De Scriptor. Eccles.* lib. I.

et qui remplissaient leurs devoirs envers lui aussi bien que le permettait la mesure de grâces et de lumières dont ils étaient favorisés. Ainsi, le salut n'a jamais été impossible à personne et nul ne sera damné que par sa faute. Nous croyons même que, en général, les peuples païens valaient mieux que les prétendus grands hommes qu'on nous fait admirer. Ce n'est pas contre le pauvre peuple, mais contre les savants païens, les philosophes païens, que saint Paul lance les terribles accusations qu'on lit au chapitre Ier de l'Épître aux Romains.

Voir : Mamachi, *Origin. et Antiquit. christ.*, t. I, lib. I, c. I, p. 78, in-4°, Rome, 1749; *Onomast. Rom. litt.* C. p. 253; Cor. a Lap. *in Act. Ap.* c. x, 1; Bar., an. 41, n. 3; Dio Cass. *Hist.* lib. 5 et 55; Tacit. *Annal.* lib. XV, c. 6; *hist.* lib. 2. c. 74; et lib. 8. c. 1; Akerman, dans les *Annales de phil. chrét.*, 1850, p. 96 et suiv.; Onuphr. Panvin., *Rei public. Rom. Commentar. imper. Rom.*, p. 170 et 179; Galtius, *Thesaur. Rer. antiq.*, p. 95; *Litt. Cohort*, 6; Titus Liv. *Hist.* lib. 35 et 53; Plin., *Hist.* lib. III, c. 4; Ptolem., *Geograph.*, lib. II, c. 4; Bivarius, *in Chroni. L. Dexter.*, an. 34, 40, etc. S. Hierony., t. I., *Epist. ad Lucinium*; Surius, *Vit. SS.*, 13 septemb.; *Martyrol. Rom.*, 2 februar., cum *adnotat.*; Petrus de Natalib. episc. Equil., *Catalog. SS.*, lib. 3, p. 43; S. Hierony., *Adv. Jovin.*, lib. I; Bellarm. *De Scriptor. Eccl.* lib. I, etc., etc.

ARÉTAS

I

Lorsque saint Paul écrivit sa première lettre aux Corinthiens, l'an 53 de Notre-Seigneur, la treizième année de saint Pierre à Rome et la première du règne de Néron, il était au moment de quitter Éphèse, où il avait fait un assez long séjour.

II

A la fin de cette lettre, comme de toutes les autres, son cœur se dilate et il fait les plus tendres recommandations à ses enfants bien-aimés. « Vous connaissez, mes frères, la maison de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque ; vous savez qu'ils ont été les prémices de l'Achaïe et qu'ils se sont consacrés au service des Saints ; je vous conjure d'avoir beaucoup de déférence pour de tels hommes, et pour tous ceux qui coopèrent et travaillent à l'œuvre de Dieu.

« Je me réjouis de l'arrivée de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïque, parce qu'ils ont suppléé à ce que vous ne pouviez pas faire vous-mêmes ; car ils ont consolé mon esprit aussi bien que le vôtre. Honorez donc de tels hommes. »

III

Pour nous aussi, il serait consolant de pouvoir les honorer, en lisant l'histoire de leurs travaux pour l'établissement de l'Évangile, auquel nous devons tout ce que nous avons, et tout ce que nous sommes de plus que les infidèles. Malheureusement un profond silence règne sur leur vie. En attendant qu'elle nous soit révélée dans le ciel, adorons les conseils de Dieu qui a voulu qu'elle fût cachée en lui.

IV

Dans sa seconde lettre aux Corinthiens, écrite de Nicopolis, en Macédoine, un an après la première, saint Paul nomme un personnage, à qui, en le nommant, il a donné un brevet d'immortalité : c'est Arétas.

Roi de l'Arabie Pétrée, dont Damas faisait alors partie, Arétas était représenté dans cette ville par un pacha ou gouverneur qui voulut saisir saint Paul, immédiatement après sa conversion.

On demande d'où venait cette hostilité, car Arétas n'a jamais passé pour un persécuteur? L'histoire profane vient ici en aide à l'histoire sacrée.

V

Hérode, tétrarque ou suzerain de Galilée, fils d'Hérode Ier, avait épousé la fille d'Arétas, avec laquelle il avait vécu longtemps. En faisant un voyage à Rome, il passa chez son frère Philippe, prince de la Trachonitide. Pendant son séjour, il conçut une violente passion pour Hérodiade, femme de son frère. Cette malheureuse répondit à ses avances

et ils convinrent qu'au retour de Rome, Hérode renverrait sa femme, et la remplacerait par Hérodiade.

VI

La fille d'Arétas apprit ce qui s'était passé. Son mari étant revenu, elle dissimula et lui demanda la permission d'aller faire une promenade au château de Machéron.

Ce château, qui appartenait alors à Arétas, était situé sur la frontière même de l'Arabie. Hérode y consentit, croyant qu'elle ne savait rien du complot. Celle-ci de son côté avait prévenu son père qui disposa tout pour l'heureux succès de son voyage.

Le gouverneur du château la reçut avec honneur. Un corps de soldats arabes l'accompagnèrent jusqu'au palais de son père, où elle arriva en peu de jours.

VII

Elle l'informa de l'outrage que lui faisait Hérode. Pour venger l'honneur de sa fille et le sien, Arétas déclara la guerre à Hérode, dont l'armée fut taillée en pièces. Telle ne fut pas la seule punition de ce prince adultère. Nous avons vu, dans sa *Biographie*, qu'il fut détrôné, privé de tous ses biens et qu'il vint mourir à Lyon dans la misère.

VIII

Sa conduite à l'égard de sa femme était d'autant plus coupable que Philippe, son frère, était sans contredit le plus honnête homme de sa famille. « C'était, dit l'historien Josèphe, un prince d'un caractère doux et modeste. Il résidait toujours dans ses États. S'il se mettait en voyage, il se faisait accom-

pagner d'un petit nombre de personnages choisis. Sa litière suivait le cortège, et de là il rendait la justice.

« Quand, pour une affaire pressante, on venait invoquer son autorité, il descendait aussitôt de sa litière, prenait connaissance de la cause, et sur-le-champ punissait le coupable ou absolvait l'innocent (1). »

VIII

Hérode cependant voulut se relever de sa défaite. On ne sait sous quel prétexte il dénonça Arétas à Tibère. Celui-ci envoya ordre à Vitellius, gouverneur de Syrie, de prendre Arétas ou de le faire mettre à mort.

Les juifs, ennemis de saint Paul, saisirent cette occasion de dénoncer l'apôtre au gouverneur de Damas. Ils lui dirent que, sous prétexte de prêcher une nouvelle doctrine, il agitait la multitude, et, en l'éloignant de la religion des gentils, il la détachait d'Arétas.

« Il se pourrait bien, ajoutaient-ils, que ce Paul, livrât Damas à Hérode et à Vitellius. » Le timide et crédule gouverneur donna dans le piège et voulut faire arrêter saint Paul; mais Dieu veilla sur l'apôtre qui, lui-même, écrit aux Corintiens de quelle manière il fut délivré par les chrétiens.

IX

Il dit : « Dieu, qui est le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui est béni dans tous les siècles, sait que je ne mens point. A Damas, celui qui était gouverneur de la province au nom du roi Arétas faisait garder les portes de la ville pour me saisir; mais on me descendit dans une cor-

(1) *Ant. jud.*, lib. XVIII, c. 6.

beille, par une fenêtre, le long de la muraille, et j'échappai ainsi de ses mains. »

X

Dans cette biographie d'Arétas, nous voyons deux choses importantes. La première c'est la confirmation des faits évangéliques par l'histoire profane. Au commencement du christianisme, la société païenne et la société chrétienne sont comme soudées ensemble. Les faits de l'une rendent témoignage aux faits de l'autre.

De là il résulte que, pour nier le récit des auteurs chrétiens, il faut nier celui des auteurs païens. Cela veut dire qu'il faut tout nier. Or nier tout, c'est la dernière faiblesse de l'esprit, c'est une *niaiserie*, car nier vient de niais ; ou niais vient de nier : c'est à choisir.

XI

La seconde, c'est l'acharnement des juifs contre le christianisme. Pour le combattre tout leur est bon. Le mensonge, la calomnie, la violence, la haine sous toutes les formes, sont les armes qu'ils emploient partout où ils sont en face des Apôtres, et ils sont partout.

Avoir triomphé de pareils ennemis, n'est pas un moindre miracle que d'avoir triomphé des gentils. Mais ces deux miracles réunis élèvent au plus haut point d'évidence la divinité du christianisme. Ne l'oublions pas aujourd'hui, où notre foi est en butte à un déchaînement de haine inconnu dans l'histoire des peuples baptisés.

Voir : Baron., an. 31, n. 45, 46, 47, 48, 49 ; Joseph. *Antiq.* lib. XVIII, c. 7 ; lib. XVII, c. 13 ; Hegesippe, *De excidio hierosol.* lib. II, c. 4 ; Hier. *in Math.* c. XIV ; Cor. à Lap. *in* II *ad Cor.* c. XI, 33, etc., etc.

HÉRODE AGRIPPA L'ANCIEN

I

« En ce même temps, disent les *Actes des Apôtres*, le roi Hérode commença à persécuter quelques-uns de l'Église. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Et voyant qu'il plaisait aux juifs, il fit arrêter Pierre. C'étaient les jours des azymes. Quand il l'eut arrêté, il le jeta en prison, le confiant à la garde de quatre bandes de quatre soldats chacune, voulant le faire mourir publiquement après la Pâque. Pierre était donc gardé dans la prison, et les prières de l'Église s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui.

II

« Or, la nuit avant le jour où Hérode devait le faire mourir, Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes ; et des gardes placés devant la porte gardaient la prison. Et voilà qu'un ange du Seigneur parut ; et la lumière brilla dans la prison, et l'ange, frappant Pierre au côté, l'éveilla et lui dit : « Levez-vous promptement, » et les chaînes tombèrent de ses mains. Et l'ange lui dit : « Prenez votre ceinture, et mettez votre chaussure à vos pieds. » Il fit ainsi et l'ange lui dit : « Prenez votre vêtement et suivez-moi. »

III

« Et Pierre sortant le suivait, ne sachant pas que ce qui s'était fait par l'ange fût réel; car il croyait avoir une vision. Or, après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la porte de fer qui conduit à la ville, et elle s'ouvrit elle-même devant eux; et, sortant, ils s'avancèrent jusqu'à l'extrémité de la rue, et l'ange s'éloigna de lui.

« Pierre revenant à soi, dit : « Maintenant, je vois que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de tout ce qu'attendait le peuple juif. » Et réfléchissant, il vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés, et priant. » Dans la crainte d'être surpris, saint Pierre ne fit qu'y passer.

IV

« Le jour venu, un grand trouble s'éleva parmi les soldats pour savoir ce que Pierre était devenu. Hérode l'ayant fait chercher ne put le trouver, et après avoir soumis les soldats à la question, il ordonna qu'on les menât au supplice, et il descendit de Judée à Césarée, où il demeura.

V

« Hérode était irrité contre les Tyriens et les Sidoniens, mais eux d'un commun accord vinrent vers lui, et Blastus, chambellan du roi, ayant été gagné, ils demandèrent la paix, parce que leur pays tirait sa subsistance des terres du roi. Or, au jour marqué, Hérode revêtu de ses habits royaux s'assit sur son trône et les harangua. Et le peuple s'écriait :

« C'est la voix d'un dieu et non pas d'un homme ! » En ce moment, un ange du Seigneur le frappa, parce qu'il n'avait pas rendu gloire à Dieu, et il mourut dévoré par les vers (1). »

VI

Hérode Agrippa, surnommé l'Ancien, *Senior*, était fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode Ier. Sa mère était Bérénice, fille de Salomé, sœur d'Hérode Ier. Aristobule avait un frère nommé Alexandre. Accusés l'un et l'autre d'avoir conspiré contre leur père, ils furent par lui-même traduits au tribunal d'Auguste. Ce prince ne voulut pas les condamner, mais il permit à Hérode de les faire juger par d'autres.

VII

Revenu de Rome, Hérode fit saisir ses deux fils et, ayant formé à Béryte, aujourd'hui Bayrout, un tribunal où siégeaient plusieurs Romains de distinction, entre autres Saturninus et Volumnius, il se fit l'accusateur de ses enfants et demanda leur tête. Elle lui fut refusée ; mais il la voulait à tout prix.

N'écoutant que sa fureur et son ambition de régner seul et sans compétiteur, il ordonna de conduire ses deux fils à Samarie, où il les fit étrangler. Pendant la nuit, leurs corps furent portés à Alexandrion, où était le tombeau de leur famille.

VIII

Aristobule laissait un fils appelé *Hérode Aristobule*, du nom de ses pères, et *Agrippa*, en souvenir du gendre d'Auguste.

(1) Actes, XII, 1-23.

à qui les Hérodes devaient en grande partie leur élévation au trône de Judée.

Peu de temps après la mort d'Hérode, son grand-père, Aristobule, que nous nommerons désormais Hérode Agrippa, vint à Rome avec sa mère Bérénice. La mère se lia d'amitié avec Antonia, mère de Drusus, et le fils avec Drusus, fils de Tibère. L'affection dépravée dont il passe pour avoir été l'objet de la part de cet empereur, l'a fait connaître d'une manière peu favorable. Sa jeunesse fut livrée aux débauches de toute espèce.

IX

Bérénice étant morte, Hérode continua de se livrer à de folles prodigalités. Son ami Drusus étant mort aussi, Tibère ne voulut plus voir les compagnons de son fils, dont la présence renouvelait sa douleur. Dénué de ressources et d'appuis, Hérode se vit obligé de revenir en Judée. Son oncle, Hérode, le tétrarque de Galilée, meurtrier de saint Jean-Baptiste et moqueur de Notre-Seigneur, lui donna un emploi dans la ville de Tibériade, avec une forte somme d'argent. On sait de quelle manière il en témoigna sa reconnaissance.

X

Bientôt tout fut dissipé et Agrippa tomba dans l'indigence. Afin d'échapper à ses créanciers, il ne trouva rien de mieux que de se rendre à Rome avec de l'argent emprunté ou plutôt escroqué. Il aborde à Pouzzoles, passe à Caprée, où il est reçu par Tibère.

Dès le lendemain arrive une lettre de Herrenius Capito, procurateur romain à Samnie, qui accuse Agrippa d'avoir soustrait une somme considérable au fisc impérial. En con-

séquence, Tibère lui fait défendre de reparaître devant lui. Agrippa s'adresse à Antonia, l'amie de sa mère, qui lui prête de quoi rembourser le fisc, ce qui le fait rentrer dans les bonnes grâces de Tibère.

XI

Peu de temps après, Agrippa étant en voiture avec Caligula, manifesta l'espoir que Tibère mourrait bientôt et laisserait l'empire à Caligula. Le propos fut entendu par le cocher d'Agrippa, nommé Eutychus. Celui-ci étant plus tard impliqué dans une affaire de vol, déclara qu'il avait quelque chose d'important à dire à l'empereur.

Tibère ne voulut pas d'abord écouter cet homme, mais, à la fin, il se rendit aux instances d'Agrippa même. Le délateur entendu, Tibère ordonne d'arrêter immédiatement Agrippa. Il est saisi au milieu du cirque, en présence de cent mille spectateurs, chargé de chaînes et conduit en prison.

En vain, il rappelle à Tibère leur ancienne affection et l'amitié de Caligula. L'ordre est exécuté dans toute sa rigueur. Agrippa demeure en prison jusqu'à la mort de Tibère, arrivée six mois plus tard, l'an 38 de Notre-Seigneur.

XII

Cet événement changea complètement la position d'Agrippa : de prisonnier il devint roi, un des premiers soins de Caligula, devenu empereur, fut de délivrer son ami. Il le fait venir au palais; lui fait changer de costume, lui met le diadème sur la tête, lui donne les deux tétrarchies de Philippe et de Lysanias (1), et le proclame roi. En souvenir de sa

(1) Il y ajouta plus tard celle d'Hérode Antipas, par conséquent toute la Galilée et les pays au delà du Jourdain, avec les biens personnels d'Hérodiade.

captivité, il lui fait présent d'une chaîne d'or, du même poids que la chaîne de fer qu'il avait portée en prison.

XIII

La seconde année du règne de Caligula, c'est-à-dire l'an 40 de Notre-Seigneur, Hérode Agrippa vint prendre possession de son royaume. Mais pour les ambitieux tout n'est pas rose : Hérode ne tarda pas à en avoir une nouvelle preuve.

Son ami Caligula, prince à moitié fou, s'était mis en tête de se faire reconnaître, dans tout l'empire, pour Jupiter. Déjà les principaux temples de l'Occident et de l'Orient lui étaient dédiés. Il ne restait que le temple de Jérusalem. A tout prix il voulait qu'il renfermât sa statue et portât sur le frontispice l'inscription suivante : TEMPLUM NOVI JOVIS ILLUSTRIS CAII : Temple du nouveau Jupiter, l'illustre Caïus.

XIV

Pour empêcher une pareille profanation et les sanglants conflits qui en seraient les suites inévitables, une députation de juifs partit pour Rome, ayant à sa tête Hérode lui-même.

Caligula la reçoit à Baïes et l'écoute distrait et indifférent : mais ne dit pas un mot à Hérode. Celui-ci remarque seulement le regard courroucé de l'empereur. Il en tombe malade, et il faut lire dans Philon les transes que ce prince, si despote à l'égard de ses inférieurs, éprouve en face de son maître.

XV

La mort de Caligula, arrivée peu de temps après, leva la difficulté. Hérode, revenu en Judée, régna sept ans, qu'il

employa, en partie, à persécuter l'Église naissante. Avant d'entrer dans le détail de ses actes sanguinaires, rappelons un fait qui montre une fois de plus combien l'histoire évangélique est mêlée à l'histoire profane de ce temps.

Caligula meurt assassiné, après trois ans de règne. A cette nouvelle, Agrippa se rend à Rome, persuade à Claude d'accepter l'empire, et, de ses conseils, l'aide à s'affermir sur le trône. En récompense, il reçoit de Claude toutes les provinces qui avaient composé l'empire du premier Hérode. La donation se fait solennellement au milieu du Forum.

XVI

L'an 42 de notre ère, Hérode Agrippa reprend le chemin de la Judée, précédé des lettres de Claude qui ordonnent à tous les gouverneurs de province de recevoir le roi des Juifs, avec tous les honneurs dus à sa dignité. Ces détails font connaître l'exactitude des écrivains sacrés qui donnent invariablement le nom de roi et non pas alternativement, comme pour Hérode Antipas, celui de roi et de tétrarque.

Arrivé à Jérusalem, Agrippa suspend dans le temple la chaîne d'or que lui avait donnée Caligula; il fait et défait les grands prêtres et entreprend de fortifier Jérusalem; mais il en est empêché par Claude, sur le rapport de Marsus, gouverneur de Syrie.

XVII

Hérode régnait depuis environ trois ans, comme roi de toute la Judée, lorsque, pour se rendre populaire, il se mit à persécuter les chrétiens de Jérusalem, vers la fête de Pâques de l'an 44 de Notre-Seigneur. Il envoie saisir l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean, et lui fait trancher la tête. Ce

genre de mort était inconnu des anciens juifs. Mais, depuis la domination romaine, on le voit employé par Hérode Antipas et par Hérode Agrippa : le premier, à l'égard de saint Jean-Baptiste; le second, à l'égard de saint Jacques.

XVIII

Remarquons en passant que saint Jacques fut le premier Apôtre martyrisé et saint Jean le dernier. Ouvrant et fermant la voie douloureuse, ils sont, sous le rapport du martyre, comme l'alpha et l'oméga du collège apostolique. Il semble que leur parenté avec N.-S. le roi des Martyrs, sa prédilection pour eux et la promesse qu'il leur fit de les abreuver à son calice, méritait cette glorieuse prérogative : Noblesse oblige.

XIX

L'abîme appelle l'abîme; le sang demande du sang. Hérode, voyant que la mort de saint Jacques avait plu aux juifs, voulut leur trouver un nouveau plaisir du même genre. Quelques jours après le martyre de saint Jacques, il fait arrêter saint Pierre.

Pourquoi saint Pierre plutôt qu'un autre membre du collège apostolique? Parce que Pierre avait toujours paru le premier, qu'il était de tous les Apôtres, à cause de ses discours et de ses miracles, le plus connu dans Jérusalem, et qu'étant le chef de l'Église sa mort entraînait la ruine de l'Église elle-même.

XX

On touchait aux fêtes de Pâques. Soit afin de ne pas les souiller par l'effusion du sang, soit afin de couronner ces jours solennels par un spectacle désiré des juifs, Hérode retint

saint Pierre en prison, avec l'intention de le faire mourir aussitôt après les Azymes. Seize soldats, divisés en quatre pelotons, furent chargés de la garde du prisonnier, afin qu'il y en eût toujours quatre de faction, pendant les trois veilles de la nuit.

XXI

Cette précaution ne suffit pas à Hérode. Comme il était notoire dans la ville que Pierre faisait des miracles et qu'une fois déjà il était sorti mystérieusement de prison, il le fit attacher avec deux chaînes fixées, suivant l'usage des Romains, aux bras des gardiens. Ainsi le prisonnier ne pouvait faire le moindre mouvement qui ne fût aperçu.

XXII

De plus, au lieu d'envoyer l'Apôtre dans la prison de la ville, Hérode le fit enfermer dans les cachots de son palais. Ces cachots étaient situés sous la plate-forme qui environnait le palais et où se tenaient les gardes du prince. Plusieurs portes les séparaient d'une première porte en fer qui ouvrait sur une place de la ville. Dans l'intervalle étaient échelonnés deux corps de garde. Quatre obstacles semblaient donc rendre l'évasion impossible : la prison, les corps de garde, les chaînes, les gardiens. Ainsi le voulait la Providence, afin de faire briller, de tout son éclat, le miracle qui allait mettre l'Apôtre en liberté.

XXIII

Éveillé par l'ange, qui frappe de léthargie les gardiens et les soldats, comme autrefois de cécité les habitants de

Sodome, Pierre arrive à la porte de la maison de Marie, mère de Marc, où il savait que des fidèles veillaient et priaient (1) pour obtenir sa délivrance. Il frappe pour se faire ouvrir, et il frappe encore. Il entre, mais ne fait que passer.

XXIV

Soit par crainte d'être découvert, soit par tout autre motif, il va chercher ailleurs un asile, en recommandant d'avertir de sa miraculeuse délivrance saint Jacques, évêque de Jérusalem. Tout cela s'était passé dans la nuit qui précédait le jour où le chef de l'Église devait être mis à mort.

XXV

A leur réveil les soldats ne trouvent pas leur prisonnier. Toutes les portes sont fermées; les deux chaînes qui liaient l'Apôtre demeurent encore attachées aux bras des deux soldats de garde. On peut juger du trouble qui régnait dans la prison : plus grand encore était celui qui remplissait le palais. Apprenant la fuite de son prisonnier, Hérode entre en fureur. Il ordonne de le rechercher activement : vains efforts. Dans son désespoir, il s'en prend aux soldats; ordonne de les mettre à la question et finit par les faire étrangler.

XXVI

Dignes émules, dans leur effusion pour les Apôtres, des

(1) Ici se présente une remarque qui n'est pas sans importance. Plusieurs fois les Apôtres ont été mis en prison, et jamais on ne voit toute l'Église prier pour leur délivrance. La raison de cette conduite est dans la primauté reconnue de saint Pierre.

futurs chrétiens de Rome, les fidèles de Jérusalem trouvèrent le moyen d'obtenir les chaînes de leur bien-aimé Père. Précieusement conservées à Jérusalem, jusqu'au ve siècle, elles furent, à cette époque, données par le patriarche Juvénal à l'impératrice Eudoxie, fille de Théodore le Jeune, venue en pèlerinage à Jérusalem. La pieuse impératrice partagea cet inestimable trésor. Une des deux chaînes fut gardée à Constantinople; elle envoya l'autre à Rome, à sa fille Eudoxie, femme de l'empereur Valentinien. Digne par la piété de son auguste mère, la jeune impératrice fit bâtir, au mont Esquilin, une superbe basilique pour y déposer la vénérable chaîne du Vicaire de Jésus-Christ.

XXVII

Comme elle la montrait au Pape, celui-ci, à son tour, lui montra la chaine dont saint Pierre avait été chargé, à Rome, par ordre de Néron. A peine approchées l'une de l'autre, les deux chaînes s'unirent miraculeusement, et se soudèrent ensemble de manière à n'en faire qu'une. Chaîne plus précieuse que les colliers des rois, objet toujours nouveau de la vénération des siècles, arrosée des larmes et couverte des baisers brûlants de tant de millions de pèlerins, jamais nous n'oublierons qu'il nous a été donné, après tant d'autres, de vous prendre entre nos mains et de vous mettre à notre cou!

XXVIII

Après sa délivrance, saint Pierre quitta Jérusalem, parcourut librement tout le pays de Tyr et de Sidon, établissant des évêques, guérissant les malades et prêchant l'Évangile. Hérode en fut informé et jura de se venger des Tyriens

et des Sidoniens qui n'avaient pas arrêté son prisonnier.

Lui-même ne tarda pas à quitter Jérusalem pour se rendre à Césarée de Palestine, où il séjourna jusqu'à la septième et dernière année de son règne. Sur la proposition et en partie aux frais d'Élionée, nouveau grand prêtre de sa création, il résolut de donner des jeux publics à Césarée, pour la conservation de l'empereur.

XXIX

Disons en passant que beaucoup ont pris le change sur le caractère des spectacles publics chez les païens. Les courses du cirque, les combats de gladiateurs, les hécatombes humaines de l'amphithéâtre étaient des fêtes religieuses, des *ex-voto* offerts à des dieux buveurs de sang, soit comme supplication ou expiation, soit comme tribut de reconnaissance. Une preuve entre mille, c'est qu'on appelait les dieux à les présider. Solennellement descendues des temples, les statues étaient couchées sur la *spina* du cirque, dans des lits d'ivoire et de pourpre et y restaient pendant toute la durée des jeux.

XXX

Pour assister à ceux d'Hérode, toute la Judée était venue à Césarée. Les préparatifs surpassaient en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Le second jour, Hérode sort du palais de bonme heure, afin de recevoir en audience solennelle et haranguer les habitants de Tyr et de Sidon, qui étaient venus lui faire leur soumission. Hérode portait une toge tissue d'argent d'un travail admirable. Frappé des premiers rayons du soleil, le vêtement royal éblouissait les spectateurs, dont Hérode excitait l'enthousiasme par son discours.

XXXI

Aussitôt les milliers de flatteurs de s'écrier : « C'est un Dieu qui parle et non pas un homme : *Dei voces et non hominis*; sois-nous propice! Jusqu'ici nous l'avons respecté comme un homme, désormais nous l'honorerons comme un être surhumain (1). » C'était le temps où l'homme faisait les dieux. Au lieu de repousser cette apothéose sacrilège, Hérode s'y complaît. A l'instant même il est frappé de la main d'un ange, et se sent pris de douleurs atroces occasionnées par une fourmilière de vers qui lui sortent de tout le corps et qui le rongent tout vivant. Il n'a que le temps de s'écrier : « Voilà votre dieu qui meurt (2)! »

XXXII

Ainsi mourut, à l'âge de quarante-cinq ans, le premier roi persécuteur du premier Pape. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que se vérifie le mot rajeuni ces années dernières : *Il a mangé du Pape, il en crèvera.* On a remarqué, en particulier, que de cette maladie pédiculaire, honteuse et cruelle entres toutes, sont morts un grand nombre de blasphémateurs, d'iconoclastes, de persécuteurs de l'Église, et surtout d'orgueilleux assez osés pour ambitionner les honneurs divins : Tels furent, aux jours anciens, Hérode Agrippa et Antiochus Épiphane.

(1) Deum appelantes dicentesque; propitius nobis esto, et licet hactenus te veluti hominem reveriti sumus, in posterum vero se eum mortali sorte majorem habituros. Joseph, *Ant. Jud.*, XIX, 8.

(2) Ecce Deus ego vester cogor nunc e vita discedere. *Ibid.*

XXXIII

Au châtiment divin se joignit la vengeance des hommes. A peine les habitants de Césarée et de Samarie eurent-ils appris la mort du prétendu dieu, qu'ils se livrèrent à toutes sortes de manifestations injurieuses contre lui et contre ses enfants. Réunis à des tables servies dans les rues, ils vociféraient leurs railleries, se portaient des toasts joyeux et buvaient à la santé de Charon, qui était venu prendre Hérode sur sa barque, pour le transporter aux enfers.

XXXIV

Afin qu'on vît clairement la main de Dieu sur cette triste famille, Hérode Agrippa avait, de son vivant, subi un traitement analogue à celui que son oncle Hérode Antipas avait infligé à Notre-Seigneur, qu'il avait, pendant sa Passion, traité en roi de théâtre.

Comme il venait prendre possession de son royaume, il voulut débarquer à Alexandrie. Flaccus, gouverneur de l'Égypte, le vit avec peine étaler son faste royal dans sa province. Les juifs d'Alexandrie profitèrent de cette disposition de Flaccus pour ridiculiser Agrippa.

XXXV

Il y avait dans leur ville un idiot, appelé Carrabas, assez doux de caractère et qui était le jouet des enfants. Ils le prirent, le conduisirent au gymnase, le placèrent sur une éminence, d'où il pouvait être vu de tout le monde. Sur la tête, ils lui mettent une couronne de papier; à la main un roseau en guise de sceptre; sur les épaules un manteau de jonc.

Ainsi transformé en roi de théâtre, des jeunes gens, armés de bâtons, se rangent autour de lui en façon de gardes du corps. La foule approche; les uns mettent genou en terre et le saluent; les autres viennent le prier de leur rendre justice; ceux-là le consultent sur les affaires publiques.

La cérémonie dérisoire se termine par des acclamations unanimes. Tous les assistants s'écrient : *Marim! Marim!* mot *syriaque* qui signifie « seigneur et roi ». En l'employant ils faisaient une allusion directe à Hérode, né en *Syrie* et roi d'une partie de ce pays.

XXXVI

Flaccus était témoin de cette scène, dont il connaissait le but. Son devoir était de faire enfermer Carrabas : c'était le moyen d'empêcher les injurieuses démonstrations du peuple, adressées à un roi ami de César et honoré par le Sénat romain des insignes de préteur. Il n'en fit rien.

Ainsi Hérode Agrippa dut boire jusqu'à la lie et sans adoucissement l'amer calice que son oncle avait préparé au Fils de Dieu. Pour que rien ne manque au rapprochement, Carrabas est probablement le même nom que Barrabas : le B changé en C, comme cela se voit souvent dans les langues anciennes, et même dans plusieurs langues modernes. Voilà donc Hérode, le dernier roi des juifs, moqué par les juifs dans la personne de Carrabas, comme Notre-Seigneur, leur vrai roi, l'avait été dans la personne de Barrabas : peine du talion.

XXXVII

En lisant cette biographie, un rapprochement se présente à l'esprit. Comme saint Pierre, le Pape est en prison. Les

chrétiens de la primitive Église priaient jour et nuit, *sine intermissione* pour la délivrance de saint Pierre : et ils l'obtinrent. Imitons nos pères dans la foi. Prions, prions bien, prions beaucoup et nous serons exaucés. Le Pape rendu à la liberté c'est l'ordre social restauré, autrement attendons-nous à marcher de révolutions en révolutions et de précipices en précipices.

Voir : Cor. a Lap., *in Act.*, XII, 1-13 ; *Act. Apost.*, v. 19 : Adrichom., *Theatr. Terr. Sanctæ Jerusalem* ; Joseph, *Antiq. Jud.*, XVIII, 6, 7 ; Philo, *in Flaccum*, p. 751, *Legat. ad Caium* ; Joseph, *Ant.*, XIX, 4 et 8 ; Bar., an. 40 et seqq. ; Metaphrast., 29 junii ; *Annales de phil. chrét.* Sur les chaînes de saint Pierre, an. 1876. Nous avons suivi la tradition commune.

MARIE, MÈRE DE MARC ET RHODE

I

Ainsi que nous l'avons vu, le XIIe chapitre des *Actes des Apôtres*, versets 1er et suivants, est une des pages les plus intéressantes de ce livre divin, elle contient le nouvel emprisonnement de saint Pierre, par ordre d'Hérode Agrippa l'Ancien ; la délivrance de l'Apôtre par l'ange du Seigneur et son refuge dans la maison de Marie, mère de Marc.

II

Nous la lisons avec d'autant plus d'intérêt, que les faits accomplis il y a dix-huit cents ans se passent aujourd'hui sous nos yeux : Pierre est en prison. Les Hérodes modernes se sont ligués contre lui et le tiennent captif, désirant sa mort, ou tout au moins disposés à user d'indulgence à égard de ses assassins. L'Église du Ier siècle priait nuit et jour pour la délivrance de son père et de son chef : ainsi doit faire l'Église des derniers temps. La page dont nous allons reproduire quelques lignes n'est pas une histoire seulement : c'est une leçon.

III

« En ce temps-là, le roi Hérode commença à persécuter quelques membres de l'Église. Il fit mourir par le glaive Jacques, frère de Jean. Et voyant qu'ils plaisait ainsi aux juifs, il fit arrêter Pierre. » Nous ne rapporterons pas ici la suite du chapitre. On peut la relire dans la *Biographie* précédente.

IV

L'Hérode qui est ici nommé n'est ni le premier Hérode, surnommé l'Ascalonite, qui fit massacrer les enfants de Bethléem, ni Hérode Antipas, son fils, qui fit mourir saint Jean-Baptiste et tourna Notre-Seigneur en dérision, ni Hérode Agrippa le Jeune, mari de la fameuse Bérénice : c'est Hérode Agrippa l'Ancien, petit-fils d'Hérode Ier.

Ainsi quatre Hérodes forment la dynastie hérodienne : Hérode Ier, Hérode Antipas, Hérode Agrippa le Jeune et Hérode Agrippa l'Ancien, dont nous avons donné la biographie.

V

La nouvelle persécution contre les chrétiens de Jérusalem eut pour auteur Hérode Agrippa, digne petit-fils du bourreau des Innocents. Il avait été retenu en prison, à Rome, sous Tibère ; mais il en avait été tiré par Caligula, et avait obtenu le titre de roi. Or, saint Jacques, frère du disciple bien-aimé, s'était attiré par ses miracles la haine des scribes d'Israël, et le roi Agrippa, qui cherchait avant tout

la faveur populaire, le sacrifia à leur jalousie. Voyant qu'il s'attirait par là la considération des juifs, il alla plus loin. Il fit prendre saint Pierre pour le faire mourir de la même manière après la fête de Pâque. Le saint Apôtre fut attaché nuit et jour à deux soldats par une double chaîne, ce qui prouve que la prison militaire *custodia militaris*, à laquelle saint Paul fut soumis à Rome, était alors en usage dans tout l'empire romain.

VI

Et celui qui traitait ainsi saint Pierre était ce même Agrippa qui, sous Tibère, avait été enchaîné pendant six mois à un soldat, à cause d'une parole malveillante, et qui n'avait dû sa délivrance qu'à la mort de cet empereur, et à la bienveillance de son successeur, Caligula.

VII

Miraculeusement délivré, saint Pierre vint chez Marie, sœur de Barnabé, mère de saint Marc et cousine de saint Paul. Après la mort du Sauveur, Marie avait offert sa maison aux disciples, et c'est chez elle qu'ils s'assemblaient et célébraient le Saint Sacrifice. Comme ces faits ne pouvaient être ignorés des juifs, on s'explique pourquoi saint Pierre ne fit que passer dans la maison de Marie et s'en alla chercher un autre refuge. Tout cela avait lieu aux fêtes de Pâque de l'an 44 de Notre-Seigneur.

VIII

Voici maintenant ce que la tradition nous apprend au su-

jet de la maison de Marie. Cette maison était située sur le mont Sion. Dans le cénacle, c'est-à-dire dans la salle supérieure de cette maison, Notre-Seigneur mangea la Pâque avec ses disciples et institua l'Eucharistie.

C'est là qu'après sa Résurrection il apparut à saint Thomas ; là, qu'au retour du mont des Olives, après l'Ascension du Sauveur, se mirent en retraite les Apôtres et les disciples, au nombre de cent vingt, parmi lesquels étaient Marc et Barnabé, l'un fils de Marie, et l'autre son cousin, et de plus la Très Sainte Vierge et quelques-unes des saintes femmes.

C'est là que, le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit descendit sur l'auguste assemblée (1). Là, que saint Jacques fut créé, par les Apôtres, premier évêque de Jérusalem ; que les sept diacres furent ordonnés ; que fut célébré le Concile de Jérusalem, le premier de tous ; et qu'avant de se séparer, les Apôtres rédigèrent le Symbole.

IX

Faut-il être étonné si l'impératrice sainte Hélène fit bâtir en ce lieu, unique au monde, une magnifique église, dans le portique de laquelle fut enfermé le vénérable Cénacle. Au moyen âge, ce Cénacle devint une partie du couvent des Franciscains ; aujourd'hui, maîtres de Jérusalem, les Turcs ont chassé les Franciscains, et du monastère se sont fait un palais, ou plutôt un sanctuaire, dans lequel ils n'entrent jamais sans ôter leurs sandales.

(1) On croit que ce fut au moment où saint Pierre célébrait la Sainte Messe. Voir *Traité du Saint-Esprit*, t. II.

X

Au nombre des personnes réunies en prières dans la maison de Marie, lorsque, au milieu de la nuit, saint Pierre délivré vint frapper à la porte, se trouvait une jeune fille nommée Rhode (en grec Rose). Vive, alerte, l'oreille au guet, elle entend frapper; elle court à la porte et demande qui est là : « C'est moi, » répond saint Pierre, dont elle reconnaît la voix. Mais, folle de joie, elle n'ouvre pas; et, laissant saint Pierre à la porte, elle court annoncer à l'intérieur que Pierre est là.

XI

Mais eux lui dirent : « Vous avez perdu l'esprit! » Elle assurait que c'était lui. Et ils disaient : « C'est son ange. » Cependant Pierre continuait de frapper, et lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, de la main leur faisait signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de prison, et il dit : « Annoncez cela à Jacques et aux prêtres, » et il alla dans un autre lieu.

XII

Voyez-vous la naïve candeur de la jeune Rose? n'est-ce pas la nature prise sur le fait? Au lieu d'ouvrir, ce qui était très urgent, elle laisse Pierre dans la rue, au risque d'être arrêté de nouveau. Sa joie l'empêche d'y songer. Elle n'a qu'une préoccupation, c'est de faire part de son bonheur aux chrétiens, ses frères. Après quelques instants d'hésitation, on vient s'assurer de la vérité du message. Pierre est reconnu : il entre. Dieu! quelle scène dut se passer dans cet heureux moment!

XIII

Sur la candide Rose ajoutons un détail conservé par la tradition. Rose de nom, Rose d'angélique beauté, l'intéressante jeune fille mérita l'unique bonheur d'empourprer de son sang sa robe virginale. Obligée de fuir de la Judée, comme la plupart des chrétiens de Jérusalem, elle vint, avec plusieurs, dans l'île de Sardaigne, où elle reçut la couronne du martyre, sous l'empire de Trajan (1).

XIV

Cette charmante Rose commença la collection nombreuse des Roses non moins belles que l'Église catholique a vues naître dans le jardin de son divin Époux.

C'est sainte Rosula, petite Rose éclose au soleil d'Afrique, qui, sous l'empire de Valérien, remporta la double palme de la virginité et du martyre.

C'est sainte Rosalie de Palerme, l'orgueil et l'amour de la Sicile.

C'est sainte Rose de Viterbe, dont le corps virginal conserve encore, après six cents ans de sépulture, la flexibilité de ses membres et la vivacité de ses couleurs.

C'est sainte Rose de Lima, la plus gracieuse fleur du nouveau monde.

XV

Si, comme le dit un ancien, la Rose est la reine des fleurs,

(1) Rhode, quae Rosalia dicta est, in persecutione Trajani passa est pro fide, cum aliis Martyribus in Sardinia. Helecas, Epist. Caesar. Aug. *in Addit., ad Chron., L. dextr.*

le sourire de la terre, la pourpre du jardin, le saphir des parfums, l'œil d'avril, le phénix du printemps, la pompe de la nature, il faut avouer que nul autre nom ne pouvait mieux caractériser les Roses vivantes, embellies de tous les charmes d'une jeunesse virginale, rehaussée des dons surnaturels de la Grâce.

XVI

Je demande si on peut trouver, dans n'importe quel livre, rien de plus vrai, rien de plus naïf, que la conduite de cette jeune fille? N'est-ce pas, nous le répétons, la nature prise sur le fait?

Sainte Rose, priez pour nous.

Voir Sepp : Vie de N.-S. J.-C., t. II, c. 18; Adrichom., *Descript. Terr. S.* Jérusalem, n. 6; Alexand., *in Vit.*; S. Bernard., Cor. a Lap. *in Act. Apost.*, c. I, 13; et XII, 13, etc., etc.

JEAN, SURNOMMÉ MARC

I

Après avoir reçu la consécration épiscopale, saint Paul et saint Barnabé avaient évangélisé une partie de l'Orient. De retour à Antioche, ils durent monter à Jérusalem pour la question de la circoncision. La question tranchée par le Concile de Jérusalem, ils revinrent à Antioche, où se passa le fait que nous lisons au chapitre xve des *Actes des Apôtres*, versets 35 et suivants.

II

« Quelques jours après, Paul dit à Barnabé : « Retournons et visitons les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour savoir en quel état ils sont. » Et Barnabé voulait prendre avec lui Jean, qu'on appelait Marc. Mais Paul disait que c'est lui qui les avait quittés depuis la Pamphilie; et que n'étant point allé avec eux pour cette œuvre, il ne devait pas les accompagner.

Et il y eut un débat entre eux, en sorte qu'ils se séparèrent l'un de l'autre, et que Barnabé, prenant Marc, fit voile vers l'île de Chypre. Et Paul, ayant choisi Silas, partit, confié à la grâce de Dieu par les frères. Et il traversa la Syrie et la

Cilicie, affermissant les Églises, et leur ordonnant d'observer les préceptes des Apôtres et des prêtres. »

III

Qui était Marc, cause du débat entre les deux Apôtres? Sur quoi portait le débat? Pourquoi la Providence le permit-il? Que devint Marc après la séparation de Paul et de Barnabé?

Marc était cousin de saint Barnabé, juif de naissance et fidèle disciple de l'Évangile; il était fort riche et possédait à Jérusalem une belle maison, toujours ouverte aux Apôtres et aux chrétiens, surtout pendant les persécutions. C'est à la porte de cette maison que saint Pierre vint d'abord frapper, en sortant de la prison d'où il avait été miraculeusement délivré.

IV

Plein de zèle, Marc avait accompagné Paul et Barnabé dans une partie de leurs courses évangéliques, dans les contrées orientales. Peu contents de ce qu'ils avaient fait, les infatigables Apôtres voulurent passer en Pamphylie. Marc refusa de les suivre. Soit fatigue, soit crainte de la persécution, soit désir de revoir sa mère, il partit pour Jérusalem.

La Pamphylie était une province de l'Asie Mineure, sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie; aujourd'hui elle appartient aux Turcs, et fait partie de l'Anatolie.

V

Cependant Paul et Barnabé étaient revenus à Antioche, où Marc lui-même était descendu. C'était l'an 51 de Notre-

Seigneur, et la neuvième année du règne de l'empereur Claude. Comme ils se disposaient à repartir pour continuer leurs lointaines et laborieuses missions, ils voulurent se faire accompagner par quelques disciples fidèles.

Barnabé, dont le nom signifie Fils de la Consolation, proposa Marc, son cousin, dont il avait oublié la défection. D'un caractère plus ardent et plus énergique, Paul s'y opposa. De là une contestation entre ces deux grands saints. Telle en fut la vivacité qu'ils se séparèrent. Barnabé prit Marc avec lui et fit voile pour l'île de Chypre. De son côté, Paul se fit accompagner de Silas et partit pour la Syrie et la Cilicie.

VI

Croire que cette contestation altéra en rien la charité qui unissait ces deux grands cœurs, serait une erreur. Tous deux avaient la même pensée et tendaient au même but, savoir la gloire de leur divin Maître, seulement ils différaient sur les moyens. D'où venait cette diversité? de la différence de leurs caractères. « C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que nous trouvons dans les Prophètes des manières de voir et des mœurs différentes. Élie était austère, et Moïse doux. Ici Paul se montre plus sévère que Barnabé. Voyez cependant sa douceur. Sans doute il ne voulait pas que celui qui les avait abandonnés en Pamphylie redevînt leur compagnon. En cela il agit comme le général intelligent et paternel qui ne veut pas qu'un soldat soit toujours lâche et paresseux (1). »

(1) *Homil.* XXXIV., in *Act. Apost.*

VII

Nous voyons, en effet, que la contestation et la séparation qui en fut la suite contribuèrent à la perfection de Marc et à la diffusion de l'Évangile. Exclu en quelque sorte de l'armée par le grand Apôtre, Marc reprit courage, et dans la suite on le vit, toujours tendrement aimé de saint Paul, combattre aux premiers rangs et se dévouer pour l'Apôtre avec une inébranlable fidélité.

VIII

Paul est à Rome chargé de chaînes. De sa prison, il écrit à ses chers disciples de Colosses : « Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue, et Marc, cousin de Barnabé, sur lequel on vous a écrit, s'il va chez vous, recevez-le bien (1). » Et à son cher Timothée, qu'il engage à venir le voir à Rome, dans sa prison, il dit : « Prenez Marc et amenez-le avec vous, car il m'est utile dans le ministère (2). »

IX

Ne semble-t-il pas que, par tous ces témoignages de confiance et d'affection, le grand Apôtre veut faire oublier à Marc la sévérité dont il avait usé en l'empêchant de l'accompagner dans ses premières missions ? Le cœur de saint Paul eut jusqu'à la fin une place privilégiée pour le cousin de saint Barnabé.

Déjà vieux et toujours prisonnier, il écrit à Philémon la lettre admirablement paternelle que tous doivent connaître,

(1) Colos., IV, 10.
(2) II, Tim., IV, 11.

et il la termina en disant : « Épaphras, qui est comme moi prisonnier pour Jésus-Christ, vous salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, mes coadjuteurs (1). »

X

La fermeté de saint Paul ne fut pas utile seulement à Marc; elle fut très profitable à l'Église. Si les deux Apôtres étaient toujours demeurés ensemble, comme leur tendre amitié semblait le désirer, la prédication de l'Évangile eût été la moitié moins active. Au contraire, en allant chacun de son côté, plusieurs contrées recevaient en même temps la bonne nouvelle.

Il devait en être ainsi. Le divin Maître de Paul et de Barnabé avait prédit qu'avant la ruine de Jérusalem la religion aurait pris possession du monde entier.

XI

Pour accomplir cette étonnante prédiction, nous connaissons les immenses travaux, les voyages prodigieux, d'Orient en Occident, et d'Occident en Orient, de l'Apôtre des nations. Quant à ceux de saint Barnabé, voici ce que l'histoire nous en apprend.

Après avoir visité une seconde fois l'île de Chypre, confirmé les frères et tout ordonné dans l'Église, il s'embarqua pour l'Italie, fonda l'église de Milan, évangélisa les contrées voisines au loin et au large, prêcha dans le pays de Gênes avec un heureux succès, puis repassa dans l'île de Chypre où il mourut.

(1) Phil., 24.

XII

Entre lui et l'Évangile ce fut à la vie et à la mort; et même après sa mort, dans son tombeau fut placé, sur sa poitrine, l'Évangile de saint Matthieu écrit en langue hébraïque, et copié de la main de saint Barnabé; ce divin *vade mecum* fut trouvé lorsque, sous l'empereur Zénon, on ouvrit le tombeau du saint Apôtre.

XIII

C'est dans les termes suivants que le *Martyrologe romain* résume sa vie : « Le 11 juin, naissance de saint Barnabé, originaire de Chypre. Ordonné par les disciples, avec saint Paul, Apôtre des nations, il parcourut beaucoup de pays en prêchant l'Évangile suivant la mission qu'il en avait reçue; enfin, il revint en Chypre où il couronna son apostolat par un glorieux martyre. D'après sa propre révélation son corps fut trouvé sous le règne de l'empereur Zénon, avec l'Évangile de saint Matthieu écrit de sa main. »

XIV

Et nous aussi, prêtres ou fidèles, gardons l'Évangile à la vie et à la mort, nous rappelant la noble parole de saint Cyprien : « Le prêtre de Jésus-Christ, tenant l'Évangile et le mettant en pratique, peut être tué, mais non vaincu : *Sacerdos Christi Evangelium tenens et præcepta custodiens occidi potest, vinci non potest.* »

Voir : Cor. a Lap., in *Act. Apost.*, XIII, 1 à 39; Bar., an. 51, n. 18, 19; an. 41, n. 16, 17, 18, etc.

AGABUS

I

Aux *Actes des Apôtres*, chapitre XI, versets 26 et suivants, nous lisons : « Paul et Barnabé demeurèrent un an entier à Antioche, et ils enseignèrent une grande multitude, en sorte que ce fut à Antioche que les disciples reçurent le nom de chrétiens. Or, en ces jours, des prophètes vinrent de Jérusalem à Antioche. Et l'un d'eux nommé Agabus, se levant, prédit par inspiration qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, laquelle arriva sous Claude. Et les disciples résolurent d'envoyer, chacun selon son pouvoir, quelques aumônes aux frères qui demeuraient en Judée. Ce qu'ils firent en effet, les envoyant aux prêtres par les mains de Barnabé et de Saul. »

II

Le même livre saint, au chapitre XXI, versets 8 et suivants, fait une seconde mention du prophète Agabus, dans une circonstance mémorable, que saint Luc rapporte en ces termes : « Le lendemain étant partis (Paul, ses compagnons et moi), nous vînmes à Césarée ; et entrant dans la maison de Philippe l'Évangéliste, l'un des sept diacres, nous logeâ-

mes chez lui. Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient et comme nous séjournâmes quelques jours, il arriva de Judée un prophète nommé Agabus, qui, étant venu nous voir, prit la ceinture de Paul, et se liant les pieds et les mains, il dit : « Voici ce que prophétise le Saint-Esprit : Les juifs lieront ainsi dans Jérusalem l'homme à qui est cette ceinture, et ils le livreront aux mains des gentils. »

III

« Ayant entendu ces paroles, nous conjurions Paul, nous et ceux qui habitaient en ce lieu, de ne point monter à Jérusalem. Alors il répondit : « Que faites-vous en pleurant et en affligeant mon cœur? Car je suis prêt non seulement à être enchaîné, mais encore à mourir dans Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. » Et ne pouvant pas le persuader, nous ne le pressâmes pas davantage, et nous dîmes : « Que la volonté du Seigneur soit faite ! »

IV

Antioche est une des plus anciennes et des plus célèbres villes d'Orient. Bâtie sur le fleuve Oronte, elle est à huit lieues d'Alep et appartient aux Turcs. Dans l'antiquité, elle était la troisième ville de l'empire romain et la capitale de l'Orient. Déchue de sa grandeur, Antioche voit sa population actuelle réduite à moins de vingt mille habitants, dont trois mille chrétiens; tandis qu'au temps de saint Chrysostome, son illustre enfant, elle comptait plus de cent mille âmes.

V

L'an 35 de Notre-Seigneur, la première année du règne de Caligula, saint Pierre établit son siège à Antioche, qui de-

vint ainsi la métropole de l'univers. L'Apôtre gouverna cette florissante Église pendant sept ans, jusqu'à ce qu'il pût prendre possession d'un autre siège plus important encore. A raison de son origine, le siège d'Antioche est un des trois grands patriarcats connus de toute antiquité dans l'Église.

Ces trois patriarcats sont : Rome, Antioche et Alexandrie. Par ces trois patriarcats, Rome étendait sa puissante juridiction sur les trois parties du monde alors connues : Rome elle-même, sur l'Europe ; Alexandrie sur l'Afrique ; Antioche sur l'Asie. Avec le cours du temps, à ces trois patriarcats primitifs, s'ajoutèrent celui de Constantinople et celui de Jérusalem.

VI

Ce fut l'an 43 de Notre-Seigneur, la première du règne de l'empereur Claude, qu'Agabus descendit de Jérusalem à Antioche, et annonça l'épouvantable famine qui se fit sentir dans le monde entier. Comme le don des langues et des miracles, le don de prophétie était très commun dans la primitive Église. Tous ces dons divins étaient nécessaires pour certifier la doctrine évangélique.

VII

La famine prédite par Agabus eut lieu en effet la seconde année de Claude, un an après la prophétie. On l'a toujours regardée comme la juste punition des sacrilèges extravagances de Caligula, prédécesseur immédiat de l'empereur Claude. Ce prince, à moitié fou de débauche et d'orgueil voulut se faire passer pour l'égal de Jupiter Olympien, sous le nom de Jupiter Latialis. Partout il se fit élever des temples et des sanctuaires, où chaque jour on sacrifiait en son

honneur des victimes choisies, des faisans, des paons, des flamants.

VIII

Afin de punir cette universelle idolâtrie, Dieu se leva dans sa colère, et, défendant à la terre de nourrir ses habitants, il montra que Caligula ne l'avait point détrôné et qu'il était et qu'il sera toujours le Tout-Puissant vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. A Rome, dit Suétone, la famine fut telle, que le peuple se souleva. L'empereur ayant paru au Forum, fut accablé d'injures et poursuivi avec des croûtes de pain, tellement qu'il put à peine se sauver en toute hâte dans le palais impérial d'où il s'empressa de donner les ordres les plus pressants, pour faire arriver des vivres, non seulement à Rome, mais dans les autres parties de l'empire (1). »

IX

A cette première prophétie, Agabus eut l'occasion d'en ajouter une seconde, quelques années après, c'est-à-dire l'an 58 de Notre-Seigneur, deuxième année de Néron. Comme il a été dit, saint Paul se rendant à Jérusalem, s'était arrêté à Césarée, chez le diacre Philippe. C'est là qu'Agabus vint le trouver, et prédit ce qui l'attendait à Jérusalem. A l'exemple des anciens Prophètes, Isaïe et Ézéchiel, qui s'étaient montrés en public chargés de chaînes, pour apprendre aux juifs le sort qui leur était réservé, Agabus prit la ceinture de Paul avec laquelle il se lia les pieds et les mains, et ensuite lia saint Paul lui-même.

(1) Suet. in *Claud.*, XVIII.

X

Cette prophétie par action était beaucoup plus claire et faisait une impression beaucoup plus vive qu'une prophétie en paroles. Comme la première prophétie d'Agabus s'était littéralement accomplie, les fidèles de Césarée firent leur possible pour empêcher saint Paul de monter à Jérusalem. On connaît la réponse de l'intrépide Apôtre.

XI

Les Grecs assurent que saint Agabus fut martyrisé à Antioche et ils célébrèrent sa fête le 8 mars. L'Église latine l'a fixée au 13 février, comme on le voit dans le *Martyrologe romain*, dont voici les paroles : « A Antioche, naissance de saint Agabus, prophète, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres.* »

A part les deux circonstances rapportées dans cette notice, l'histoire est muette sur la vie du prophète Agabus. Nous savons seulement qu'il est un saint.

Que personne non plus ne parle de nous, pourvu que nous soyons des saints : cela suffit.

Voir : Baron., an. 44 ; n. 62 ; id. an. 58, n. 116 ; Cor. a Lap., in *Act. Apost.*, XI, 28 ; et XXI, 10 ; Annot. ad. Martyr. Rom., 13 febr., etc., etc.

SIMON LE NOIR, LUCIUS DE CYRÈNE, MANAHEN[1]

I

Le XIIIe chapitre des *Actes des Apôtres*, commence ainsi : « Il y avait dans l'Église d'Antioche des Prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé, Simon qu'on appelait le Noir, Lucien de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, et Paul.

« Or, pendant qu'ils sacrifiaient au Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : « Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » Alors jeûnant et priant ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. »

II

Nous ne parlerons pas de saint Barnabé dont la vie, liée longtemps à celle de saint Paul, nous est suffisamment connue par la *Biographie* précédente.

(1) Aujourd'hui 3 mars 1876, je reprends mon travail biographique, interrompu le 25 janvier 1876, par la mort de ma bien-aimée sœur Éléonore, décédée à Fuans (Doubs). Je demande pour elle un *Ave Maria*, aux personnes qui liront cette *Biographie*.

On ne trouve dans l'histoire ni l'origine, ni la condition, ni la profession, ni la vie, ni la mort, de SIMON LE NOIR. Suivant la tradition conservée par saint Dorothée, martyr, il fut évêque de Bosra, dans l'Idumée.

Cette contrée, limitrophe de la Palestine, était habitée par les Iduméens ou Édomites, descendants d'Ésaü. Elle s'étendait au nord de la mer Rouge et au sud de la mer Morte. Sa capitale était Bosra, qui veut dire ville fortifiée, attendu qu'elle était bâtie sur une montagne rocheuse.

III

Les Iduméens possédaient sur la mer Rouge deux ports célèbres, qui devinrent la possession de David, lorsqu'il eut fait la conquête du pays : c'étaient Élath et Asiongaber. De ce dernier port, partaient les flottes d'Hiram et de Salomon, pour aller chercher l'or d'Ophir, que plusieurs croient avoir été le Pérou. La durée de chaque voyage, qui était de trois ans, est une des raisons sur lesquelles ils appuient leur sentiment (1).

IV

Le nom de Bosra figure avec éclat dans le magnifique passage, où le plus éloquent des Prophètes, Isaïe, dépeint les triomphes du Messie : « Quel est, dit-il, celui qui vient d'Édom, les vêtements teints, de Bosra? Splendide dans son vêtement, et marchant dans la multitude de sa force? — C'est moi le prédicateur de la justice et le guerrier sauveur du monde.

« — Pourquoi donc votre robe est-elle rouge et vos vête-

(1) Voir une longue et savante dissertation de Bivar, dans les *Chroniques* de L. Dexter, an. 66, n. 22.

ments comme ceux des hommes qui foulent le pressoir? — C'est que moi seul j'ai foulé le pressoir, et nul parmi les nations ne m'a aidé. Je les ai foulées dans ma colère, je les ai broyées dans ma fureur et leur sang a rejailli sur mes vêtements. Tous en sont souillés (1). »

Dans ce poétique dialogue, Édom et Bosra sont pris pour le monde païen, avec Rome sa capitale, que Notre-Seigneur est venu, au prix de son sang et du sang de ses martyrs, délivrer de la tyrannie du démon.

V

Simon est surnommé le Noir à cause de la couleur de sa peau. Était-il de race africaine? Il n'y a rien d'impossible. D'une part, l'eunuque de la reine d'Éthiopie était de cette race et de cette couleur; d'autre part, Notre-Seigneur était venu appeler au bienfait de l'Évangile tous les hommes, sans distinction de couleur et de race.

Quoi qu'il en soit, pour que, dans son rapide récit, saint Luc ait fait mention de Simon le Noir, il faut qu'il ait été un des hommes les plus considérables de la primitive Église. Comme ses collègues d'Antioche, doué du don de prophétie, non seulement il expliquait authentiquement les divines Écritures; mais, en outre, annonçait comme Agabus, les choses à venir, qui concernaient le monde et principalement l'Église.

Quelles furent ces prophéties? nous l'ignorons; contentons nous de savoir qu'elles eurent pour but la gloire de Dieu, et tirons-en cette conclusion que toutes nos œuvres doivent tendre au même but.

(1) Quis est hic qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra? Iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ, etc. *Is.*, LXIII, 1.

VI

Lucius de Cyrène, qui se trouvait à Antioche avec Simon le Noir, ne nous est guère mieux connu. Le 6 du mois de mai, le *Martyrologe romain* parle de lui en ces termes : « A Cyrène, saint Lucius, évêque, dont saint Luc fait mention dans les *Actes des Apôtres.* » Plusieurs hagiographes, entre autres le savant évêque d'Equilium, Pierre de Natalibus, disent qu'il fut ordonné par les Apôtres, premier évêque de Cyrène, une des villes de la Pentapole de Lybie.

VII

L'ancienne Lybie, aujourd'hui royaume de Barca, était une vaste contrée d'Afrique, qui comptait cinq villes principales, d'où son nom de *Pentapole.* Ce pays des lions et des panthères s'étend le long de la Méditerranée et dans la régence de Tripoli. La partie occidentale est assez fertile; mais l'intérieur est un vaste désert qui se confond, vers le Midi, avec le grand désert de Sahara (1).

VIII

On voit que, dès l'origine, l'Évangile pénétra dans toutes les parties du monde. Les Apôtres de la bonne nouvelle sont toujours les mêmes. Ni les distances, ni les glaces du Nord, ni les brûlantes chaleurs du Midi, ni les lions, ni les

(1) C'est de la Lybie que les Romains tiraient en grande partie ces multitudes vraiment incroyables d'animaux féroces pour les jeux de l'amphithéâtre. Dans ceux que Pompée donna au peuple, il fit paraître cinq cents lions! Aujourd'hui on parle d'inonder le désert de Lybie, en y faisant arriver les eaux de la Méditerranée.

bêtes féroces, ni les mers de sable, ni les peuplades sauvages, plus féroces quelquefois que les tigres, rien ne les arrête. Sur les traces de saint Lucius, aujourd'hui même, nos missionnaires vont allumer dans cette terrible Afrique le flambeau de la foi. Disons de saint Lucius ce que nous avons dit de Simon le Noir, qu'il fut, parmi tant d'autres, un des personnages illustres de la primitive Église.

IX

Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, est peut-être plus illustre encore. Ce n'est pas en vain que saint Luc nous apprend qu'il était frère de lait d'Hérode le Tétrarque. Il a voulu faire savoir à la postérité que Manahen était d'une grande famille et que l'Évangile recrutait ses disciples non seulement parmi les pauvres, mais encore parmi les riches, bien que les uns fussent moins nombreux que les autres, suivant le mot de saint Paul : Pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles : *non multi potentes, non multi nobiles.*

X

L'historien Josèphe rapporte que le père de Manahen était essénien. Au temps de Notre-Seigneur, florissait en Palestine, à côté des pharisiens, des sadducéens et des hérodiens, la secte des esséniens. Elle se composait d'hommes d'une conduite généralement irréprochable. Ils demeuraient dans les villages et évitaient les villes, à cause de l'immoralité qui y règne ordinairement parmi les habitants.

XI

Ils cultivaient la terre, élevaient du bétail et menaient une vie éminemment pratique. Ils croyaient à l'existence de

Dieu, à l'immortalité de l'âme, aux peines et aux récompenses futures. Ils ne tenaient pour révélés que les écrits de Moïse, qu'ils interprétaient à leur manière, en comptant sur l'assistance du Saint-Esprit.

XII

Ils n'offraient point de sacrifices dans le temple de Jérusalem, parce qu'ils avaient, disaient-ils, un culte plus saint. Ils évitaient les plaisirs des sens comme un mal et s'abstenaient même du mariage. Pour se perpétuer, ils adoptaient des enfants étrangers, quand ceux-ci étaient encore susceptibles d'instruction et en faisaient leurs disciples.

Il y avait cependant une seconde classe d'esséniens, qui, tout à fait d'accord dans leur vie, leurs usages et leurs lois avec les premiers, s'en séparaient quant au mariage. A cette seconde classe appartenait le père de Manahen.

XIII

Voici, d'après Josèphe, quelle fut l'origine de sa fortune. Ayant rencontré le vieil Hérode, lorsqu'il était encore enfant et qu'il allait à l'école, il lui prédit qu'un jour il serait roi. Cette flatteuse annonce lui mérita les faveurs du prince. Nommé président du Sanhédrin avant Hillel, il partagea plus tard, pendant quelque temps, avec celui-ci, le souverain pontificat, mais il ne tarda pas à se retirer du grand conseil; il abandonna même la secte des esséniens pour passer dans le parti du roi.

XIV

Comme il jouissait d'un crédit considérable, Hérode, reconnaissant de ses services, fit élever son fils avec ses

propres enfants. En effet, c'était la coutume dans l'antiquité, comme on le voit par l'histoire de Sésostris et de Cyrus, que les fils des familles nobles fussent élevés avec ceux des rois. Ainsi le jeune Manahen avait suivi la cour d'Hérode en Galilée et s'était attaché intimement à lui, comme à son compagnon d'enfance. Mais, à l'époque de la mort de saint Jean-Baptiste, il quitta la cour pour devenir disciple du Sauveur.

XV

A raison de sa naissance et de son intimité avec Hérode, le jeune Manahen pouvait espérer une grande fortune et une brillante position sur la terre. Il préféra la pauvreté et la croix de Jésus, et s'attacha généreusement à son service. Le doctorat chrétien auquel il fut élevé répondait à ce que les juifs appelaient la dignité de *rabbin* ou de *maître* dans la synagogue.

XVI

En cette qualité il présidait aux assemblées chrétiennes. Dès lors, les nombreux disciples de l'Évangile avaient des lieux d'assemblée dans les grandes villes, surtout à Antioche. Manahen continua de gouverner la florissante Église de cette ville, sous la dépendance néanmoins de saint Pierre, de saint Évode, de saint Ignace, qui en furent les premiers évêques, ce qui ne l'empêchait pas d'aller, avec les autres disciples, annoncer dans les contrées voisines le royaume de Dieu.

XVII

Ses courses évangéliques terminées, il revenait à Antioche, où il mourut en paix après avoir rempli fidèlement les

fonctions de son apostolat. La date de sa bienheureuse mort est incertaine; mais le *Martyrologe romain* en fait mention, au 24 mai : « A Antioche, saint Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, docteur et prophète de la loi de grâce, mort dans cette même ville. »

Si cet illustre témoin du Sauveur n'a pas versé son sang pour confirmer son témoignage, c'est que l'occasion du martyre lui aura manqué. Le sacrifice qu'il a fait de sa magnifique fortune et de sa position considérable dans le siècle, vaut ici le témoignage de sang.

XVIII

Dans le texte des *Actes* que nous avons cité, il est dit que Simon appelé le Noir, Lucius de Cyrène et Manahen prièrent, jeûnèrent et imposèrent les mains à Paul et à Barnabé qu'ils laissèrent partir. Toutes ces circonstances, minutieusement rappelées, font croire qu'il s'agit d'une ordination ou plutôt d'une consécration épiscopale. Telle le sentiment des plus savants commentateurs de l'Écriture.

XIX

On ne voit nulle part, excepté dans cette circonstance que saint Paul et saint Barnabé, aient reçu la consécration épiscopale. Aussi, après le fait d'Antioche, on les voit immédiatement exercer l'autorité des évêques, en établissant des prêtres dans les villes où ils passaient.

Suivant Baronius, cette ordination eut lieu l'an 45 de Notre-Seigneur, où saint Paul avait été ravi au troisième ciel : en effet, il convenait que Paul, au moment de devenir le doc-

(1) Nusquam legimus Paulum et Barnabam ordinatos fuisse episcopos nisi hic. — Cor. a Lap., in *Act.* XIII, 3.

teur des nations, fut élevé au ciel et qu'il en descendit comme Moïse du haut du Sinaï; et, comme dernière main mise à sa mission, reçut la consécration épiscopale.

XX

Il résulte que les trois personnages dont nous venons d'esquisser la biographie étaient évêques; car pour faire un évêque il faut des évêques. Remarquons en passant combien sont vénérables les cérémonies de nos ordinations. Le Saint Sacrifice, les jeûnes, les prières, l'imposition des mains, pratiqués aujourd'hui, étaient déjà en usage aux premiers jours de l'Église naissante.

Ces précieux détails nous révèlent encore l'éminente sainteté de ceux qui furent choisis par le Saint-Esprit lui-même, pour être les consécrateurs de saint Paul et de saint Barnabé, et leur donner la mission évangélique.

XXI

Enfants des saints et des martyrs, que notre unique étude soit de marcher sur les traces de nos pères. Malgré les moqueries sacrilèges de l'ignorance et de l'incrédulité, respectons tout ce que fait la sainte Église notre mère, nous rappelant le mot de sainte Thérèse : *Je me ferais couper le cou pour la plus petite cérémonie de l'Église.*

Voir : Sepp., *Vie de J.-C.*, t. I, p. 482; M. Maistre, *les Témoins du Christ*. p. 148, 296, 305; Petrus, a Natalib. *Catalog. SS.*, lib. V, c. 34; Josèphe, *Antiq. Jud.*, lib. XV.; D. Calmet, *Dict. de la Bible; Encyclop. théolog.*, art. Esséniens; Cor. a Lap. in *Act. App.*, c. XIII, 1 à 3; Baron., *App.*, IV, n. 10; id. p. 14, n. 58; id. an. 64; n. 516, 8, 10, etc., etc.

SILAS

I

La cinquantième année de notre Seigneur et la onzième du règne de l'empereur Claude, les Apôtres avaient tenu le Concile de Jérusalem, présidé par saint Pierre, comme l'ont été par ses successeurs tous les Conciles généraux, dans la suite des siècles. Afin de notifier aux fidèles d'Antioche les décisions du Concile, les vénérables Pères leur écrivirent en ces termes (*Actes*, chapitre xv, versets 27 et suivants) : « Après vous être assemblés dans un même esprit, nous avons jugé à propos de vous envoyer des personnes choisies avec nos chers frères Barnabé et Paul.

« Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui vous feront entendre les mêmes choses de vive voix.

» Ayant donc été envoyés de la sorte, ils vinrent à Antioche, où ils assenblèrent les fidèles et leur rendirent cette lettre, qu'ils lurent avec beaucoup de consolation et de joie. »

II

Quelque temps après Jude retourna à Jérusalem, mais Silas demeura à Antioche et se fit le compagnon de l'apostolat de saint Paul. Pleins de zèle, ces deux citoyens ro-

mains partirent ensemble pour évangéliser la Syrie et la Cilicie, confirmer les Églises naissantes et leur apprendre à garder les règlements des Apôtres. Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et la Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie proconsulaire.

III

Avant d'aller plus loin, quelques mots d'explication. Dans les biographies précédentes, nous avons fait connaissance avec la Syrie et la Cilicie. Reste à parler de la Phrygie et de la Galatie. La Phrygie, province de l'Asie Mineure, était voisine du Pont-Euxin, qui en baignait les frontières. Au temps de saint Paul, cette contrée appartenait aux Romains et était comprise dans la province d'Asie.

IV

La Galatie était limitrophe de la Phrygie. Son nom lui vient des Gaulois et des Grecs, qui s'emparèrent du pays vers l'an 278 avant Notre-Seigneur. Les villes principales étaient Ancyre et Pessinante. Ancyre, aujourd'hui Angora, est célèbre par trois faits, de nature différente, mais également immortels.

En 1402, la défaite de Bajazet, sultan des Turcs ottomans, par Tamerlan, qui enferma son redoutable prisonnier dans une cage de fer et le traîna ainsi à la suite de son armée.

Dans le siècle passé, la découverte d'un temple d'Auguste, où se lit une inscription importante pour la chronologie : elle est gravée sur six colonnes et porte le nom de *Monument d'Ancyre*.

V

Le Concile d'Ancyre, tenu en 314, qui décréta vingt-quatre canons, approuvés en 325, par le Concile œcuménique de Nicée. Le plus grand nombre règle la conduite à tenir à l'égard de ceux qui avaient eu le malheur de tomber pendant l'effroyable persécution de Dioclétien.

Le Concile s'assembla à Ancyre, parce que cette ville, placée sur la grande route de Byzance, formait comme le centre des Églises les plus éminentes de Cappadoce, du Pont, d'Arménie, de Cilicie et de Syrie. Ancyre est aujourd'hui le siège du pacha et de l'évêque arménien catholique.

VI

Il reste à examiner l'étonnante défense que le Saint-Esprit lui-même fait à Paul et à Silas d'annoncer l'Évangile dans l'Asie proconsulaire. D'abord, il ne leur défend pas de prêcher dans toute l'Asie Mineure, mais seulement dans la province voisine d'Éphèse ; ensuite, ce n'est qu'une défense momentanée, puisque nous voyons, quelque temps après, saint Paul lui-même et saint Jean porter dans cette province le flambeau de la foi. Quant à la raison de cette défense : c'est le secret de Dieu.

Toutefois les Pères de l'Église en donnent plusieurs explications. Les plus vraisemblables sont, d'une part, que les habitants de cette contrée n'étaient pas mûrs pour recevoir la semence évangélique, et qu'il fallait se garder de jeter les perles devant les pourceaux. Ne saurait-on pas dire que cette raison demeure encore valable, relativement à certaines peuplades de nos jours ? D'autre part, les Apôtres devaient aller au plus pressé. Telle était la Macédoine, où les attendait, comme dit saint Paul, une abondante moisson.

VII

Les deux Apôtres s'embarquèrent donc dans un port de la Troade, allèrent droit à Samothrace et le lendemain à Néapolis, et de là à Philippes, qui est la première ville colonie de cette partie de la Macédoine. Ils y demeurèrent plusieurs jours. Avant de rapporter les deux épisodes mémorables qui signalèrent leur passage dans cette ville, faisons connaître en quelques mots les lieux qui viennent d'être nommés.

VIII

La Troade, d'où partirent Paul et Silas, était une petite contrée de l'Asie Mineure, entre l'Hellespont, la mer Égée et le mont Ida. Troie était la capitale de cette province, devenue fameuse par la guerre, réelle ou fabuleuse, des Grecs contre les Troyens. Deux fleuves également chantés par les poètes, le Simoïs et le Scamandre, en fertilisaient les campagnes. Samothrace était la capitale de l'île du même nom. Tombée au pouvoir des Turcs, elle s'appelle aujourd'hui *Fernendraki.*

IX

Dans l'antiquité la Samothrace, habitée tour à tour par les Thraces, par les Cariens, par les Pélasges, fut célèbre par le culte mystérieux des Cabires. Les Cabires, ou dieux associés, étaient au nombre de quatre qui portèrent successivement différents noms. Leur culte, qui devait venir du haut Orient, avait des mystères, même pour les initiés. Le grand prêtre du culte cabirique recevait la confession

de ceux qui se faisaient initier. Après avoir subi les plus terribles épreuves, l'initié était assis sur un trône éclatant de lumière, le front couvert d'un voile, couronné d'un rameau d'olivier et ceint d'une écharpe, tandis que tous les prêtres se tenant par la main exécutaient autour de lui des danses symboliques. C'est à peu près ce que font encore, en Orient, les derviches tourneurs.

X

Néapolis était une ville située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine. Aucun événement remarquable ne signale son existence. On sait seulement qu'au moyen âge elle s'appela Christopolis.

Nous connaissons déjà Philippes, qui conserva le nom de son fondateur, le roi Philippe de Macédoine, père d'Alexandre, le vainqueur de Darius. C'est dans cette ville que nous allons retrouver nos deux missionnaires.

XI

Comme ils traversaient les rues de la ville pour se rendre à la synagogue, ils rencontrèrent une jeune fille, possédée d'un esprit de Python, et qui rapportait à ses maîtres un grand profit par ses divinations : l'esprit de Python, ou du serpent Python, était le démon lui-même. Par la bouche de cette jeune fille, Satan faisait ce qu'il faisait à Delphes par ses prêtresses appelées pythonisses. Il rendait des oracles qui n'étaient pas toujours faux, et qui, pour cela, captivaient la confiance des malheureux païens, comme ils la captivent encore aujourd'hui dans tous les pays idolâtres.

XII

Écoutons les Apôtres eux-mêmes nous raconter ce qui leur arrive : « Cette fille suivit Paul et nous. Elle criait à haute voix : « Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-« Haut, et ils vous annoncent la voie du salut ! » Elle fit de même durant plusieurs jours. Or Paul, affligé tout à la fois du sort malheureux de cette fille et de la ruse du démon, se retourna et dit à l'esprit : « Je te commande, au nom de « Jésus-Christ, de sortir de cette fille ! » Et il sortit aussitôt.

Le démon est quelquefois forcé de rendre témoignage à Dieu et à ses saints, sans qu'il cesse pour cela de vouloir tromper et de faire le mal. En louant Paul et Silas il voulait leur nuire, soit en inspirant de la défiance contre eux par son témoignage même, soit en se posant comme leur égal, mais surtout en les faisant chasser, comme destructeurs de son empire : il y réussit.

XIII

Les maîtres de la jeune fille, voyant qu'ils perdaient ainsi l'espoir de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les conduisirent sur la place publique, devant les magistrats. Ils les leur présentèrent disant : « Ces hommes sont des juifs qui troublent notre ville, et qui enseignent des pratiques qu'ils ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. »

XIV

Rien de plus perfide que cette accusation. Autrefois comme aujourd'hui, même tactique. Les premiers torts

viennent toujours des chrétiens. En disant que Paul et Silas étaient juifs et qu'ils annonçaient un nouveau Dieu et une nouvelle religion, leurs accusateurs étaient certains d'exciter le mépris et la haine des magistrats. Le mépris parce que, aux yeux des païens, les juifs étaient un peuple vil et grossièrement ignorant. La haine, parce que proposer le culte d'un Dieu non reconnu par le sénat, c'était aller contre les lois de l'empire.

XV

Aussi le peuple accourut contre eux. Et les magistrats, ayant fait déchirer les vêtements des Apôtres, les condamnèrent à être battus de verges. Après les avoir couverts de plaies, ils les jetèrent en prison, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les enferma dans un cachot, et enchaîna leurs pieds dans des ceps. On sait que les ceps étaient des madriers en bois, percés de trous, dans lesquels on introduisait séparément les pieds des condamnés.

XVI

Or, vers minuit, Paul et Silas se mirent à prier, chantant les louanges de Dieu, et ceux qui étaient en prison les entendaient. Ces détails sont précieux. Ils nous apprennent que les premiers chrétiens étaient dans l'usage de prier pendant la nuit. De là encore le nom de *nocturnes* donné à différentes parties de l'office. Cet usage était commun, non seulement aux prêtres, mais encore aux simples fidèles, hommes et femmes de toute condition, et même aux enfants.

D'excellentes raisons, qu'il serait trop long de rapporter,

justifiaient ce saint usage. Entre toutes, on voulait imiter notre divin modèle, qui travaillait le jour et qui priait la nuit. De plus, on tenait à honorer les principaux mystères de sa vie : sa naissance à Bethléem et ses souffrances dans le palais de Caïphe. Ils nous apprennent encore la joie des Apôtres, qui rendaient grâces à Dieu de les avoir trouvés dignes de souffrir pour son nom.

XVII

Voyons maintenant la puissance de la prière, qui tour à tour fait tomber la pluie, trembler la terre et voler en éclats les portes, les chaînes et les serrures des prisons. oudain il se fit un grand tremblement de terre, et les fondements de la prison furent ébranlés, et toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous les prisonniers furent rompus. Et le geôlier s'étant éveillé, voyant les portes de la prison ouvertes, tira son épée et voulut se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul lui cria, à haute voix : « Ne vous faites point de mal, car nous sommes tous ici. »

Le geôlier, ayant demandé de la lumière, entra, et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas. Après les avoir fait sortir de leur cachot, il leur dit : « Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Ils lui répondirent : « Croyez au Seigneur Jésus et vous serez sauvé, vous et votre famille. »

Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison, et, en cette heure de la nuit, il les prit et lava leurs plaies, et aussitôt après il fut baptisé, lui et toute sa famille. « Et, les ayant conduits chez lui, il leur servit à manger et il se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu. »

XVIII

Dans ses *Commentaires sur l'Écriture*, Œcuménius, abréviateur de saint Jean Chrysostome, rapporte que l'heureux geôlier de Philippes est Étienne, que saint Paul dit avoir baptisé avec sa famille, et dont il parle en ces termes dans la Première Épître aux Corinthiens : « Je rends grâces à Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, sinon Crispus et Caïus, afin que personne ne dise que vous avez été baptisés en mon nom. J'ai encore baptisé la famille de *Stéphanas*, et je ne me souviens pas d'en avoir baptisé d'autres... Vous connaissez, mes frères, la maison de Stéphanas et de Fortunat et d'Achaïque; vous savez qu'ils ont été les prémices de l'*Achaïe*, et qu'ils se sont consacrés au service des saints (1). »

A cette tradition on oppose que le baptême d'Étienne eut lieu à Philippes en Macédoine, et non en Achaïe. Mais rien n'empêche d'admettre que le saint geôlier, originaire de l'Achaïe, soit venu à Philippes, où il eut le bonheur d'être converti par saint Paul. Est-ce que les fonctionnaires publics ne se trouvent pas souvent, et encore aujourd'hui, transportés loin de leur pays d'origine?

XIX

Soit que le tremblement de terre ait été ressenti non seulement dans la prison, mais dans toute la ville, comme on le croit; soit que le geôlier ait eu soin de publier ce qui s'était passé, aussitôt qu'il fit jour, les magistrats envoyèrent à Étienne l'ordre de relâcher les Apôtres.

(1) C. I, XIV et suiv., XVI, 15.

Plein de joie celui-ci courut leur dire : « Les magistrats ont envoyé dire qu'on vous mît en liberté. Sortez donc maintenant, et allez en paix. » On voit par ce détail que saint Paul, après avoir mangé chez le geôlier, était rentré en prison avec Silas, afin que les magistrats, les y trouvant, reconnussent leur innocence et les rendissent à la liberté.

Ici se révèle le grand caractère de saint Paul. Il refuse de sortir de prison, à moins que les magistrats eux-mêmes ne proclament son innocence et cela publiquement; accusé faussement en présence de toute la ville, il veut une justification publique.

XX

Il dit donc aux licteurs, c'est-à-dire aux soldats des magistrats : « Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous *citoyens romains*, les magistrats nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement ? Il n'en sera pas ainsi; mais qu'ils viennent et nous délivrent eux-mêmes ! » Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats, qui furent saisis de crainte, en apprenant que leurs prisonniers étaient citoyens romains. Ils vinrent donc les supplier de sortir de prison et leur demandèrent de s'éloigner de la ville. Sortis de prison, les deux Apôtres s'en allèrent chez Lydie, et après avoir vu les frères, ils les consolèrent et partirent.

Grâce à l'énergie de saint Paul, voilà ses juges transformés en suppliants : avec raison, car il y avait peine de mort pour qui aurait fait battre de verges un citoyen romain.

XXI

Puisque l'occasion s'en présente, disons comment saint Paul, juif d'origine, se trouvait citoyen romain. C'est un détail peu connu et qui ne manque pas d'intérêt. Il en est ainsi de tout ce qui rapporte à l'Apôtre des nations, près duquel les prétendus grands hommes de l'antiquité ne sont que des pygmées. Saint Paul était né à Tarse, métropole de la Cilicie. Cette province de l'Asie Mineure avait pour limites, d'une part la Cappadoce, d'autre part la Méditerranée et la Syrie. Tarse, Issus, Anazarbe étaient les villes principales de cette importante contrée, qui fait aujourd'hui partie du pachalik d'Adana.

XXII

Dans les guerres qui eurent lieu entre César et Pompée, Auguste et Antoine, des habitants de Tarse prirent courageusement le parti de César et d'Auguste. En récompense de leur fidélité, ils furent honorés du droit de cité romaine, avec tous les privilèges attachés à ce titre.

Comme noblesse oblige, Paul fut soigneusement instruit dans les lettres grecques, qui s'enseignaient alors dans sa ville natale avec un grand éclat (1). Ses études d'enfant achevées, il se rendit à Jérusalem, où, sous la conduite de Gamaliel, il se livra avec ardeur à l'étude des Écritures. Il y fit de tels progrès, qu'au témoignage de Tertullien personne ne connaissait mieux *la moelle*, c'est-à-dire le vrai sens des textes sacrés.

(1) Tout en apprenant à faire des tentes. Exemple qui devrait être suivi dans les maisons d'éducation, surtout dans les petits Séminaires. Inutile d'en dire la raison.

XXIII

De Philippes les deux Apôtres se rendirent à Thessalonique, en passant par Amphipolis et par Apollonie. Située sur le golfe Thermaïque, Thessalonique, aujourd'hui *Saloniki*, a été glorieusement immortalisée par les deux lettres que saint Paul écrivit à ses habitants. Dès ses premières prédications un grand nombre d'hommes et de femmes de qualité abandonnèrent le culte des idoles, et formèrent une fervente chrétienté, à laquelle le grand Apôtre porta constamment la plus vive affection.

XXIV

Amphipolis, ville de Macédoine, ainsi nommée parce que, bâtie sur un isthme, elle était toute entourée d'eau, aujourd'hui elle s'appelle *Samboli* et appartient aux Turcs. Il en est de même d'Apollonie, voisine de Thessalonique. Comme la précédente, cette ville est déchue de sa grandeur, et figure dans l'empire dévastateur du Coran, sous le nom très peu poétique de *Paléo-Chori*.

XXV

Les succès de Paul et de Silas excitèrent la haine des juifs de Thessalonique. Comme ceux de Philippes, ils se mirent à vociférer qu'ils étaient les perturbateurs de la ville, ils émurent le peuple et voulurent arrêter les Apôtres. Mais, pendant la nuit, de courageux néophytes les firent partir pour Bérée. Cette ville de Macédoine se trouvait non loin de Pella, patrie d'Alexandre. Après avoir porté différents noms, elle s'appelle aujourd'hui *Veria*.

XXVI

A peine arrivés, les infatigables missionnaires se rendirent à la synagogue des juifs. Or, les juifs de Bérée avaient des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique et ils reçurent la Parole avec la plus grande avidité. Plusieurs d'entre eux et beaucoup de femmes *grecques* (1) de qualité, ainsi qu'un grand nombre d'hommes crurent en Jésus-Christ.

XXVII

Quand les juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi prêché la parole de Dieu à Bérée, ils vinrent pour émouvoir et soulever le peuple. Aussitôt les frères le firent partir pour Athènes, où il prononça, en présence de l'Aréopage, l'immortel discours, qu'on lit au chapitre XVII des *Actes des Apôtres*. Après trois mois de prédication, Paul, voyant que l'Évangile ne faisait aucun progrès dans cette ville d'épicuriens et de sophistes, en sortit pour se rendre à Corinthe.

XXVIII

C'est là que Silas vint le rejoindre. Il travailla avec lui et l'aida à évangéliser cette cité, fameuse entre toutes par son opulence et par sa corruption. Leurs efforts furent couronnés de succès. Obligé de porter ailleurs le flambeau de la foi, Paul laissa Silas à Corinthe en qualité d'évêque, pour gouverner cette Église naissante, devenue très nombreuse, c'est la dernière fois que l'Écriture parle de Silas. La tradition nous apprend qu'il mourut en Macédoine.

(1) C'est-à-dire païennes.

XXIX

Le *Martyrologe romain*, qui mit sa fête au 13 juillet, parle de lui en ces termes : « En Macédoine, naissance du bienheureux Silas qui, étant un des premiers entre les frères, fut destiné par les Apôtres pour les Églises des gentils, avec Paul et Barnabé. Rempli de la grâce de Dieu, il s'acquitta avec ardeur du ministère de la prédication ; par ses souffrances, glorifia Jésus-Christ et enfin arriva au repos. » Ces dernières paroles semblent indiquer que saint Silas finit sa vie par le martyre. Tel fut, aux premiers jours de l'Église, le sort très ordinaire des ouvriers évangéliques.

Nous serions bien heureux si Dieu nous réservait la même faveur. Du moins, si nous ne sommes pas les martyrs de la guerre nous sommes les martyrs de la paix : *habet et pax Martyres suos.*

Voir : *Act. Apost.* c. XV, XVI, XVII, XVIII ; Bar., an. 51, n. 14 et suiv. ; n. 56 et suiv. ; n. 64 et suiv. ; Cor. a Lapid. *in Act. Ap.*, ibidem ; Chronic. Alexand. p. 62 ; S. Hyppol. *De 72 discip.* ; Dom Calmet, *Diction.* ; Petr. *De Natalib. Catal. SS.* ; S. Doroth. *in Synopsi* ; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 364 et suiv., etc., etc. Dio Cassius, *Hist.*, lib. 47 ; Strab. lib. 14 ; Tertull. Contr. Marcion. lib. 5.

Suivant saint Jérôme, saint Silas est le même que saint Sylvain, dont le nom se trouve en tête des deux lettres de saint Paul aux Thessaloniciens : « Sciendum Silam collegam Pauli lingua hebræa apostolum dici, qui cum eo nonnullas epistolas scribit : et vitiose Silvanus legitur pro Sila, cum Silvanum in apostolorum Actis non legamus. *Epist.* 143, *in fin.*

S'il en est ainsi, c'est le corps de saint Silas, que le Souverain Pontife Pie IX a envoyé à l'église de Rumengol, diocèse de Quimper. « Cette année, 1856, dit l'*Ami de la Religion* (19 avril), le Saint-Père a témoigné sa grande affection pour l'église de l'Auguste Patronne des Bretons, *Notre-Dame-de-Tout-Remède*, en assimilant par Lettres apostoliques, données à Rome le 10 janvier 1856, le pèlerinage de Rumengal à celui de Notre-Dame de Lorette, avec jouissance de tous les pri-

vilèges et de toutes les faveurs accordées à ce sanctuaire vénéré, le plus riche en biens spirituels de toute la chrétienté.

« De plus, le Père commun des fidèles vient de donner à l'église de Rumengol le corps de saint Sylvain, dont le grand Apôtre parle dans une de ses lettres, et qu'il appelle Son Très Cher Sylvain : *Carissime Sylvane.* »

TITE

I

Avec saint Timothée, voici un des plus illustres et des plus chers disciples de saint Paul. Entre les nombreux témoignages de confiance et d'affection du grand Apôtre pour saint Tite, un des plus remarquables est la lettre qu'il lui adressa. C'était l'an 58 de Notre-Seigneur, la deuxième du règne de Néron, sous le consulat de Quintus Volusius et Publius Cornelius Scipion. Saint Paul était en Grèce, résolu de passer l'hiver à Nicopolis.

II

Afin de ne pas rester seul, il écrit à Tite : « Tite, mon fils bien-aimé en la foi qui nous est commune : Grâce et Paix de la part de Dieu le Père, et du Christ, Jésus Notre-Seigneur. Je vous ai laissé dans l'île de Crête afin que vous corrigiez tout ce qui est défectueux. Après que je vous aurai envoyé Artémas ou Tychique, hâtez-vous de venir près de moi, à Nicopolis, parce que j'ai résolu d'y passer l'hiver. Envoyez devant Zénas, le jurisconsulte, et Apollo, ayant soin que rien ne leur manque (1). »

(1) C. I, v. 45; c. III, v. 12-13.

III

Les quelques détails, ou même les simples mentions qui se rencontrent dans les Épîtres de saint Paul concernant son bien-aimé disciple, ne suffisent pas pour nous faire connaître ce grand homme. Heureusement la tradition supplée au silence du texte sacré.

Zénas, ce docteur en droit nommé par saint Paul, a écrit l'*Histoire de saint Tite*. Avant de la rapporter en abrégé, disons un mot de l'historien.

IV

Zénas était un homme apostolique qui exerçait avec zèle les mêmes fonctions que le savant et éloquent Apollo. Quant au titre de docteur, il est vraisemblable qu'avant d'être chrétien il l'avait reçu des mains de la synagogue, comme plusieurs de nos premiers docteurs.

Devenu évêque de Diospolis, l'ancienne Lydda, il souffrit de grandes tribulations pour l'édification des Églises et la destruction des idoles. Sa laborieuse carrière fut couronnée par une mort glorieuse, dont l'anniversaire est fixé au 27 septembre. Venons à l'histoire de saint Tite.

IV

Tite naquit à Corinthe de parents nobles, alliés aux rois de Crète. Il consacra ses premières années à l'étude des lettres profanes, des poésies d'Homère et des ouvrages des philosophes, étude très estimée parmi les Grecs et réputée seule capable de mettre un jeune homme sur la voie des honneurs.

Tite vaquait donc à cette occupation et avait atteint sa vingtième année, lorsqu'il entendit une voix du ciel qui lui dit de quitter ses études et de sauver son âme : « Cette science profane des Grecs vous sera peu utile pour le salut. »

V

Tite souhaitait d'entendre encore une fois la voix mystérieuse, pour s'assurer si elle venait du ciel; car il savait que, quelquefois, les idoles faisaient entendre des paroles superstitieuses. Il attendit donc encore une année entière.

Alors il eut une révélation, qui lui commanda de lire les Écritures des Hébreux. Il obéit, et ayant ouvert Isaïe, il tomba sur ce passage : « Toutes les îles de la terre, prêtez à mes paroles une oreille attentive : Israël doit être sauvé par un Sauveur éternel. »

VI

Le proconsul de Crète, qui était l'oncle de Tite, apprenant la prodigieuse naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme les miracles qu'il opérait à Jérusalem et ailleurs, envoya Tite à Jérusalem pour y être témoin oculaire des miracles du Sauveur. On le jugeait, en effet, très capable d'apprécier les faits du Christ, de l'entendre et même de lui parler avec à-propos, puis de rapporter exactement aux grands de la Crète ce qu'il aurait vu et entendu.

VII

Tite se mit donc en route pour Jérusalem. Lorsqu'il eut vu Notre-Seigneur, et qu'il lui eut rendu ses adorations, il demeura dans cette ville et fut ainsi le spectateur de ses

miracles. Il crut en lui et devint son fidèle disciple.

Il fut également témoin de la Passion, source de notre salut, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, de son ascension dans les cieux, de l'avènement du Saint-Esprit et de sa descente sur les Apôtres. Il était au nombre des cent vingt renfermés au Cénacle, et il vit les trois mille hommes convertis par le premier discours de saint Pierre.

VIII

Les Apôtres le consacrèrent évêque et l'envoyèrent, avec saint Paul, évangéliser les Gentils. Il vint d'abord avec Paul à Antioche, de là à Séleucie, puis en Chypre, à Salamine, à Paphos. De là, il partit pour Pergé, ville de Pamphylie, et pour Antioche de Pisidie. Il alla ensuite à Icone, où il logea dans la maison d'Onésiphore. Puis il vint à Lystres et à Derbé, prêchant en tout lieu, avec saint Paul, la parole évangélique.

IX

Afin de suivre avec plus d'intérêt l'itinéraire si compliqué de l'infatigable missionnaire, disons un mot des contrées et des villes qui eurent le bonheur de jouir de sa présence. Plusieurs déjà nous sont connues : reste à parler des suivantes.

La Crète est une grande île de la Méditerranée, vis-à-vis de l'ouverture de la mer Égée. Elle porte aujourd'hui le nom de Candie et rappelle l'héroïque défense du Vénitien Marc-Antoine Bragadino, contre le pacha Mustapha, l'hypocrisie et la cruauté de ce dernier.

Au temps de saint Tite, les Crétois ne jouissaient pas d'une belle réputation. Saint Paul lui-même les appelle

mauvaises bêtes, ventres paresseux : *Malae bestiae, ventres pigri.* Aussi il recommanda à Tite de les traiter durement : *increpa illos dure.* Sous l'influence bienfaisante du christianisme ils changèrent totalement et devinrent une florissante Église.

X

Séleucie, ancienne capitale du royaume de Syrie, était en Babylonie, sur la rive droite du Tigre. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines, aux environs de Bagdad.

Salamine, aujourd'hui *Porto-Costanza*, était une ville de l'île de Chypre, sur la côte orientale. Comme l'île entière elle fut évangélisée par saint Paul et par Tite, son cher disciple : Salamine n'a laissé dans l'histoire aucun souvenir important.

XI

Pergé, ville de Pamphylie, était célèbre dans l'antiquité par son temple de Diane, moins connu pourtant que celui d'Éphèse : elle porte aujourd'hui le nom peu harmonieux de *Karahissar*. La Pamphylie, dont Pergé faisait partie, était une contrée de l'Asie Mineure, sur la Méditerranée, entre la Lycie et la Cilicie. La côte forme un golfe, appelé golfe de Pamphylie.

XII

Antioche de Pisidie était une ville qui appartenait à la contrée de ce nom. Cette contrée elle-même, située dans les montagnes au nord de la Pamphylie, était peuplée d'habitants grossiers et à demi sauvages. Mais comme tous

les hommes sont appelés à la foi, Tite et Paul allèrent porter la bonne nouvelle à ces âmes rachetées du sang du Calvaire.

XIII

Il y avait déjà plus d'un an que Rutilius, mari de la sœur de saint Tite, gouvernait l'île de Crète en qualité de proconsul, lorsque Paul et Tite débarquèrent dans cette île et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ. Rutilius tournait en dérision les deux Apôtres. Mais quelque temps après, son fils étant venu à mourir, et ayant été ressuscité par saint Paul, Rutilius se convertit à la foi et reçut le baptême avec toute sa maison. Les deux Apôtres firent construire une église, et Tite fut institué archevêque de Crète, et de toutes les îles adjacentes.

XIV

Après avoir gouverné quelque temps cette vaste Église, l'illustre disciple accompagna de nouveau son cher maître dans ses courses apostoliques, et reçut de lui la mission particulière d'aller évangéliser la Dalmatie. Saint Paul lui-même nous le fait connaître dans sa lettre à Timothée, *Titus in Dalmatiam.* Telle est la raison pour laquelle ce pays honore saint Tite comme son premier Apôtre.

XV

Or la Dalmatie est une grande province d'Europe, bornée au couchant par la mer Adriatique. Elle a été de tout temps le théâtre de guerres continuelles qui l'ont fait passer sous différents maîtres, mais les Dalmates ont conservé la foi, qu'ils avaient reçue de saint Tite.

C'est chez eux, à Tertsaz, que s'arrêta d'abord la Sainte Maison de Nazareth, lorsque, pour la soustraire aux profanations des Sarrasins, Dieu ordonna aux anges de la transporter en Europe. De la Dalmatie elle a été de nouveau miraculeusement transportée à Lorette où elle est l'objet de la vénération du monde entier.

XVI

Saint Paul avait un tel attachement pour saint Tite qu'il l'appelle son frère et le coopérateur de ses travaux. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes. Lorsqu'il parle de la consolation qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres.

« Dieu, dit-il en écrivant aux Corinthiens, qui console les humbles et les affligés, nous a consolé par l'arrivée de Tite; et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation qu'il a lui-même reçue de vous, m'ayant rapporté l'extrême désir que vous avez de me revoir, la douleur que vous avez ressentie, et l'ardente affection que vous me portez, ce qui a mis le comble à ma joie (1). »

Il va jusqu'à dire qu'il n'avait point eu *l'esprit en repos*, pour n'avoir point trouvé Tite à Troade.

XVII

L'an 51 de Notre-Seigneur, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au Concile que tinrent les Apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Cinq ans après le Concile, Paul envoya Tite d'Éphèse à Corinthe, avec plein pouvoir de

(1) II, Cor. VII, 6, 7.

remédier à quelques abus, et de terminer les différends qui troublaient l'Église de cette ville.

Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et les fidèles s'empressèrent de lui procurer toute espèce de secours. Mais, en excellent imitateur du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son séjour produisit les plus heureux effets.

Les affaires de l'Église de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre le saint Apôtre, auquel il rendit compte du succès de sa mission. Quelque temps après il fut renvoyé dans la même ville, afin de préparer les aumônes destinés aux pauvres de Jérusalem.

XVIII

Après que saint Paul fut retourné en Orient, Tite revint dans l'île de Crête, où il y avait une Église nombreuse et très florissante, mais le grand Apôtre ne put se passer longtemps d'un compagnon tel que notre saint. Ce fut ce qui l'engagea à lui adresser la lettre qui fait partie de nos divines Écritures. Il lui mandait, comme nous avons vu, de venir le trouver à Nicopolis en Épire, où il comptait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artémas ou de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer.

XIX

Il le chargeait ensuite d'établir des prêtres et des évêques dans toutes les villes de la Crète. Plusieurs auteurs font voir, par les paroles de saint Paul à Tite, que ce dernier était revêtu de la dignité archiépiscopale, et, comme conséquence, que les archevêques sont d'institution apostolique.

Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, l'Apôtre donne à son cher disciple de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard de son troupeau et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans le maintien de la discipline.

XX

Évêque et missionnaire, comme tous ses collègues de la primitive Église, saint Tite quitta plusieurs fois l'île de Crète pour évangéliser les différentes contrées assises à l'ombre de la mort. Nous l'avons vu passer d'Orient en Europe et prêcher en Dalmatie. De la tradition consignée dans l'ouvrage du savant évêque d'Equilium, on conclut que Tite accompagna saint Paul en Espagne. Cet ouvrage, vrai trésor d'antiquités, contient ce qui suit. « Paul ordonna Tite évêque de Crète, où il le laissa. Deux ans plus tard, Tite vint à Rome auprès de saint Paul qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort sous Néron : *Post duos autem annos Titus ad Paulum Romum accessit, cum quo et fuit usque ad interfectionem a Nerone* (1). »

XXI

On croit que les *deux années* dont il s'agit sont les deux années de la première captivité de saint Paul, ce qui nous donne la date de l'an 60 après Notre-Seigneur, or, c'est après sa sortie de prison, qu'au témoignage des plus anciens Pères de l'Église, saint Paul partit pour l'Espagne. Comme, d'un autre côté, la tradition nous apprend que, depuis cette époque, Tite ne quitta plus son maître, il est logique

(1) Catal. SS. lib. VII, c. 118.

de conclure qu'il vint avec lui évangéliser l'Espagne.

A cela rien d'étonnant. Il fallait, suivant la prédiction de Notre-Seigneur, que les disciples présents au Cénacle, parcourussent la terre entière et portassent en *personne* le flambeau évangélique jusqu'aux extrémités du monde.

XXII

De retour en Orient, après la mort de saint Paul, Tite continua dignement sa glorieuse mission. Le même évêque d'Equilium en rapporte un exemple bien extraordinaire : c'est la conversion de Pline le Jeune, le célèbre proconsul de Bithynie Caius Plinius Caecilius Secundus, si connu par sa lettre à Trajan sur les chrétiens de sa province. Revenant de Bithynie et du Pont, il s'arrêta dans l'île de Crète, afin d'y bâtir, par ordre de l'empereur, un temple à Jupiter. C'était vers l'an 110 de Notre-Seigneur, et la douzième du règne de Trajan ; Pline avait alors trente-cinq ans et saint Tite environ quatre-vingts ; car il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

XXIII

Comme le vénérable évêque passait un jour devant le temple en construction, il le maudit et le temple s'écroula de fond en comble. Alors Secundus vint humblement prier Tite de faire en sorte qu'on ne lui imputât point la ruine de l'édifice. Tite lui ordonna de commencer un temple en l'honneur du seul Dieu, le Dieu des chrétiens, l'assurant que l'ouvrage arriverait à bonne fin, ce qui eut lieu. Le temple achevé, Secundus fut baptisé avec son fils (1).

(1) Cum Die quadam transiret ante palatium, quod Secundus proconsul (is erat Plinius Secundus Junior) jussu imperatoris in Jovis

XXIV

Il y aurait une lacune dans la biographie de saint Tite si nous omettions de parler de la savante lettre que saint Denys l'Aréopagite lui écrivit. Tite avait demandé à l'éminent théologien la signification de quelques figures employées par l'Écriture pour désigner les choses divines, entre autres : ce qu'il faut entendre par la *Maison de la sagesse*, son *calice*, sa *nourriture* et son *breuvage*.

XXV

« Mon cher Titus, lui répond saint Denys, je ne sais si le vieux Timothée serait parti sans avoir rien lu de ce que j'ai écrit touchant les figures que l'Écriture emploie en parlant de Dieu. Dans le *Traité de la Théologie symbolique*, j'ai voulu lui expliquer nettement toutes ces locutions sacrées, que plusieurs esprits trouvent prodigieusement étranges. Encore imparfaits, il leur semble quelque peu absurde que nos maîtres dans l'ineffable sagesse ne révèlent la vérité, inconnue des profanes, la vérité divine et mystérieuse, que sous le voile d'obscurs et audacieux symboles.

XXVI

« C'est pourquoi plusieurs d'entre nous n'ont qu'une foi médiocre en ce qui est dit des décrets divins ; car ils les

nomine construebat, maledixit illud ; et statim opus funditus dissipatum est. Tunc Secundus venit ad Titum cum lacrymis rogans, se indemnem ab opere conservari. Cui Titus imposuit, ut opus in nomine unius Dei christianorum inciperet et sic opus perficere passet, quod et factum est : completo vero opere, Secundus cum filio suo baptisatus est.

Petr. Equil. Ubi supra ; Dexter *Chron.*, an. c. 220 ; Renas, *Act. S. Titi*. Bivar, *in Chron.*, Dext.

contemplent seulement à travers les figures matérielles qui nous les désignent. Il faut donc briser cette enveloppe et les considérer dans leur nudité et leur dureté natives. Je me suis donc cru obligé de donner à tous en général, et à Tite en particulier, la meilleure explication possible des formes diverses qu'on applique mystérieusement à la divinité...

XXVII

« Mais je ne veux pas dépasser les bornes d'une lettre, et j'arrive à la question que nous voulons résoudre. Or, nous disons que tout aliment a la vertu de parfaire ceux qui s'en nourrissent; qu'il supplée à ce qui leur manque, les fait refleurir et leur confère la joie et la perfection.

« C'est pourquoi les Écritures s'expriment avec bonheur, quand elles nous montrent la Sagesse si bonne et élevée au-dessus de toute sagesse, présentant une coupe mystérieuse et versant un breuvage sacré, après avoir servi sa table de mets succulents et invité d'une voix également forte et douce ceux qui avaient besoin d'elle.

XXVIII

« Les convives trouvent donc chez elle un double aliment: la consistance des viandes solides et le charme d'un doux breuvage, et de la coupe s'échappe le fleuve de ses paternels bienfaits.

« Le calice, par sa rondeur et son large évasement, est le symbole de la Providence qui embrasse indistinctement toutes les créatures dans sa sollicitude, et qui n'a ni commencement ni fin. Mais, bien qu'elle s'étende à tout, elle demeure en elle-même, garde une identité permanente, et se maintient dans une immobilité parfaite, comme la coupe qui conserve invariablement la même forme.

XXIX

« Quand on dit que la Sagesse s'est bâti une maison où elle a préparé des mets, des breuvages et un calice, c'est pour faire entendre à ceux qui savent convenablement juger les choses divines que les soins providentiels viennent de cet artisan suprême qui donne aux créatures l'être et le bonheur ; qui est présent à tout et embrasse tout. Séparé du reste des êtres, il n'est rien de ce qui est. Éternellement le même et éternellement en lui, il est, il subsiste, il demeure dans une permanente identité, sans jamais sortir de lui-même, sans jamais quitter son trône. Dans cette immuabilité, il opère ses œuvres saintes et providentielles ; il s'étend à tout, il est en repos et en mouvement, et garde sa stabilité parmi les opérations de sa Providence.

XXX

« Mais que signifient les mets et les breuvages ? Je crois que les aliments solides sont la figure de la perfection spirituelle de l'immuable constance dans le bien... Les breuvages symbolisent le fleuve de la doctrine qui se répand avec abondance et amour sur toutes choses, et s'approprie charitablement à ceux qu'elle nourrit, et au moyen du multiple et du variable les élève à la simple et immuable connaissance de Dieu. « De là vient que les enseignements divins sont comparés à la rosée, à l'eau, au lait, au vin et au miel. Leur fécondité est désignée par l'eau ; par le lait, leur énergie à donner de l'accroissement, par le vin, leur aptitude à donner de la vigueur ; par le miel, la propriété d'unifier et de conserver.

XXXI

« Voilà ce que la divine Sagesse distribue à ses serviteurs; voilà le fleuve sans cesse jaillissant des immenses délices qu'elle leur prépare... Je vous envoie mon *Traité de la Théologie symbolique*, vous y verrez, avec de plus amples explications, ce que c'est que le palais de la Sagesse, les sept colonnes qui le décorent, et pourquoi les mets sont distingués en victimes et en pains, et ce que veut dire le mélange du vin et tout ce que renferme ma lettre. »

XXXII

Tout le monde sait ou doit savoir qu'il y a un sens mystérieux dans les Écritures, sens aussi réel que le sens littéral. Le devoir du chrétien est de chercher ce sens qui montre à découvert les secrets divins, et sa plus douce joie est de le découvrir. Mais, hélas ! qui, de nos jours, se livre à cette étude ? On lit tous les livres des hommes. Le livre de Dieu est le seul qu'on lit peu ou qu'on lit sans le comprendre. De là un naturalisme qui tue l'intelligence, aussi bien dans la société que dans les individus. Ainsi ne faisaient pas nos pères; voulons-nous redevenir ce qu'ils furent? imitons-les.

XXXIII

On lit dans les *Ménologes* de l'Église orientale, que saint Tite mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après avoir sagement gouverné son Église et répandu la foi dans les îles circonvoisines. On gardait autrefois son corps dans l'église de Gortyne, ancienne métropole, à trois lieues du mont Ida. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville au IXe siècle,

on ne retrouva, de toutes les reliques de saint Tite, que son chef, qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de Saint-Marc. On voit encore aujourd'hui les ruines de Gortyne. La ville de Candie, qui a donné son nom à toute l'île, en est maintenant la métropole.

XXXIV

La fête de saint Tite est fixée au 4 janvier, elle est ainsi annoncée dans le *Martyrologe romain* : « Le 4 janvier, en Crète, naissance de saint Tite, que l'Apôtre saint Paul avait ordonné évêque de cette île, et qui, après avoir rempli avec une grande fidélité le ministère de la prédication évangélique, finit heureusement ses jours, et fut enterré dans l'église qui avait été confiée à ses soins par le saint Apôtre. »

XXXV

Pline le Jeune était un courtisan, et, comme tous ses contemporains, un homme de mauvaises mœurs, mais d'une certaine douceur à l'égard des chrétiens de son gouvernement. S'il est vrai, comme dit la tradition, qu'il ait été converti par saint Tite, sa conversion ne doit pas nous étonner. Est-ce que le christianisme ne comptait pas de fervents chrétiens dans le palais même de Néron? Des brebis dans l'antre du Tigre! C'est l'œuvre de Celui qui peut tout. Qu'il lui plaise de nous conserver nous-mêmes au milieu des terribles dangers qui nous menacent!

Voir : Bolland, *Act. SS.* 4 janv.; S. Doroth. *in Synopsi* ; Biblioth. PP.; t. XV. p. 62; Baron., Annot. ad martyrol. 4 jan. : an. 44 et an. 51 ; Euseb. *Hist*, lib. III, c. 4; M. Maistre, *les Témoins*, etc. ; Cor. a Lap. *in Epist.* ad Tit. 11-15; Id. *Argument. in Epist. ad Tit.*, *in Chron.* ; Bivar. *in chron.* an. 220; Petr. Equil. *Catalog.* SS., lib. VII, c. 118, etc., etc.

PRISCILLE ET AQUILA

I

Saint Paul avait prêché trois mois à Athènes. Voyant que le succès ne répondait pas à son zèle, il secoua la poussière de ses souliers sur la ville des sophistes et se rendit à Corinthe. Le chapitre XVIII des *Actes des Apôtres*, verset 2 et suivants, nous apprend ce qui lui arriva à son entrée dans la capitale du Péloponnèse.

« Paul étant sorti d'Athènes vint à Corinthe. Il y trouva un juif, nommé Aquila, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie, avec Priscille sa femme ; car l'empereur Claude avait ordonné à tous les juifs de sortir de Rome, et il se joignit à eux. Comme il savait le même métier, il demeurait chez eux et y travaillait. Leur métier était de faire des tentes ; et il prêchait tous les jours de sabbat dans la synagogue. »

II

Le Pont, pays d'origine d'Aquila, était une province de l'Asie Mineure, bornée par le Caucase, la Paphlagonie, l'Arménie et la mer du Pont-Euxin, qui lui avait donné son nom. Une des principales villes était Cérasonte, dont le nom rappelle celui de *cerisier*, parce que c'est de là que Pompée apporta en Europe le précieux arbuste.

III

Aquila venait d'être chassé de Rome, avec tous les juifs, Pourquoi cette expulsion? Un historien païen, Suétone, dit que les juifs ne cessaient d'exciter des troubles dans la ville, *assidue tumultuarentur*, mais ajouter, comme il fait, qu'ils y étaient poussés par le Christ, *impulsore Christo*, c'est un splendide mensonge.

Les juifs, très nombreux à Rome, avaient une telle influence, même sur les assemblées du peuple, que Cicéron craignait de se compromettre en parlant contre eux. Lorsque les chrétiens parurent dans la capitale du monde prêchant la fin du judaïsme, les juifs ne manquèrent pas de les contredire. De là, sans doute, les altercations et les troubles dont parle Suétone, occasionnés par les débats sur la divinité de Notre-Seigneur.

IV

Nos auteurs chrétiens donnent une autre cause à la mesure impériale. Les juifs, disent-ils, furent chassés de Rome parce qu'ils avaient attiré au judaïsme Agrippine, épouse de Claude, comme ils y avaient attiré, peu auparavant, Fulvia, épouse du sénateur Saturnius, à laquelle ils avaient extorqué de l'or et des objets précieux, ce qui leur avait déjà valu, sous Tibère, un premier bannissement.

Le second eut lieu l'an 51 de Notre-Seigneur, la neuvième année du règne de Claude. Enveloppé dans la même proscription, saint Pierre, qui était à Rome depuis plusieurs années, repartit pour l'Orient, où il présida le Concile de Jérusalem.

V

Excellents chrétiens quoique juifs de naissance, Priscille et Aquila s'étaient réfugiés à Corinthe. C'est là que saint Paul les trouva, et reçut de leur part une longue et cordiale hospitalité. Afin de ne pas leur être à charge, le grand Apôtre se mit à travailler de leur état : ils étaient faiseurs de tentes et saint Paul connaissait le métier. Ce détail nous révèle un usage assez général parmi les anciens, et qu'on regrette d'avoir été négligé par les modernes. Quelles que fussent la naissance et la vocation d'un enfant on lui faisait apprendre un état manuel, excellent apprentissage de la vie, qui préservait de l'oisiveté, et qui, dans un cas donné, devenait une ressource précieuse. L'exemple de saint Paul en est la preuve.

VI

Or l'état de faiseur de tentes consistait à fabriquer des tentes ou pavillons, soit pour les soldats en campagne, soit pour les habitants des villes en voyage ; elles étaient faites de peaux préparées et solidement cousues ensemble. Toute la semaine, l'Apôtre des nations, pendant son séjour à Corinthe, se livrait, comme un simple ouvrier, à cette humble occupation, aussi dans son admirable discours aux anciens d'Éphèse pouvait-il dire : « Je n'ai rien accepté de personne : mes mains ont subvenu à tous mes besoins. »

VII

Comme dans la vie de l'homme rien n'est abandonné au hasard, le métier de saint Paul était une figure providentielle de sa vocation apostolique.

Les tentes sont faites pour les voyageurs et les peuples nomades. Personne plus que l'Apôtre des nations ne fut voyageur et nomade. Comme sa parole, l'état de faiseur de tentes nous rappelle la brièveté de la vie et l'instabilité des choses humaines. « Nous n'avons point ici-bas, disait-il, de demeure permanente; mais nous cherchons celle qui nous attend dans l'avenir. »

VIII

L'exil d'Aquila et de Priscille ne fut pas de longue durée. L'an 58 de Notre-Seigneur, la deuxième année du règne de Néron, ils étaient rentrés à Rome. Dans sa lettre aux Romains, écrite à la même époque, saint Paul recommande aux frères de saluer de sa part Aquila et Priscille, dont il fait l'éloge.

« Saluez, dit-il, Priscille et Aquila qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ, et qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie. Je ne suis pas le seul à leur rendre grâces, mais encore toutes les Églises des gentils le font avec moi. Saluez aussi l'Église, qui est dans leur maison (1) ».

IX

Ces précieuses paroles établissent clairement que Priscille et Aquila n'étaient pas de simples ouvriers, uniquement occupés de leur obscur travail; mais qu'ils étaient des chrétiens instruits et courageux, qui prêchaient la foi aux Gentils et qui n'hésitèrent pas à sauver, au péril de leur vie, celle de saint Paul, soit dans les sanglantes séditions d'Éphèse et de Corinthe, soit ailleurs. De là cette tendre reconnaissance du grand Apôtre.

(1) XVI, 3-5.

X

Un autre fait confirme ce qui vient d'être dit de la science et du zèle de Priscille et d'Aquila. « Comme ils étaient à Éphèse, lisons-nous dans les *Actes des Apôtres*, un juif, nommé Apollo, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et savant dans les Écritures, vint dans cette ville. Il était instruit dans la voie du Seigneur et parlait avec un zèle ardent, et il enseignait avec soin ce qui regardait Jésus, ne connaissant encore que le baptême de Jean. Il commença donc à parler librement dans la synagogue; et quand Priscille et Aquila l'eurent entendu, ils le prirent et lui exposèrent plus complètement la voie du Seigneur (1). »

Il fallait, on en conviendra, que Priscille et Aquila fussent très-avancés dans la connaissance de la religion, pour instruire un homme qui possédait lui-même une profonde science des Écritures.

XI

Leur zèle égalait leur science. Rentrés à Rome sous Néron, ils revinrent en Asie, où ils se trouvaient lorsque saint Paul sorti de prison, écrivit sa seconde lettre à Timothée. On le voit par la recommandation qu'il fait à son cher disciple de saluer Priscille et Aquila : *Saluta Priscam et Aquilam.*

Timothée était appelé à Rome par l'Apôtre et il n'est pas douteux qu'il fut accompagné par Priscille et Aquila. Ainsi, passer de l'Orient en Occident, de l'Occident revenir en Orient pour retourner en Occident, telle était la vie de ces vertueux époux. Telle fut aussi la vie de tous ces Apôtres

(1) Act. XVIII, 24.

de second ordre, dont le nom seul se trouve dans l'Évangile, mais qui, ayant été témoins oculaires des miracles de Notre-Seigneur et des Apôtres, contribuèrent puissamment à répandre le christianisme dans le monde entier, avant la ruine de èrusalem, suivant la prédiction de Notre-Seigneur.

XII

Avec une générosité digne de son grand cœur, saint Paul ne tarda pas à se séparer de ses chers coadjuteurs, et il les envoya en Espagne continuer leur apostolat. Ils parvinrent jusqu'aux extrémités de la péninsule Ibérique, non loin des colonnes d'Hercule. Le principal théâtre de leur zèle fut la ville d'Héraclée, dont Aquila devint évêque. Comme ils avaient longtemps combattu le bon combat, ils reçurent enfin la couronne de justice.

XIII

Voici ce que nous lisons dans le *Calendrier de l'Église orientale*, au treizième jour de février : « Naissance des saints martyrs Aquila et Priscille. Ces deux époux, instruits de la vérité par saint Paul, furent baptisés par lui, devinrent les compagnons fidèles de ses pérégrinations, partagèrent ses travaux et avec lui souffrirent beaucoup de tribulations. Saint Paul étant mort, ils ne cessèrent pas pour cela de prêcher Jésus-Christ. C'est pourquoi, ayant été arrêtés par les adorateurs des idoles, ils souffrirent d'abord de cruels tourments et reçurent enfin la palme du martyre. »

XIV

Suivant la tradition, leur précieuse mort eut lieu l'an 70 de Notre-Seigneur, la quatorzième année du règne de Néron,

sous le consulat de Caius Silius Italicus et de Galerius Trachelus Turpilianus, *Notre-Seigneur régnant.*

Telle est la très belle et très juste formule, par laquelle se terminent en général les *Actes des Martyrs.* Les empereurs et les consuls sont des personnages passagers, dont on cite le nom, afin de marquer la date précise de l'événement; mais Notre-Seigneur reste roi éternel, et c'est sous son règne qui dure toujours, qui survit à celui des hommes et des persécuteurs, que ses glorieux soldats reçoivent leur couronne immortelle.

XV

Grande et belle leçon que, chaque matin, l'Église redit à ses prêtres, et que ses prêtres doivent sans cesse rappeler aux laïques : « Au roi immortel et invisible des siècles, au seul Dieu, soit honneur et gloire, dans les siècles des siècles : Ainsi soit-il. »

Oh oui ! Ainsi soit-il ! Si le monde voulait comprendre, surtout s'il voulait pratiquer cette sublime leçon, et élever ainsi ses intentions vers Dieu, au lieu de les fixer sur les choses d'ici-bas, il aurait trouvé le chemin direct de la sanctification, par conséquent de la paix et du bonheur qu'il se consume à poursuivre sans jamais les réaliser.

Voir Bivar : *in Chron. dext.*, an. 70; et 95; Baron., an. 47, n. 4; an. 51, n. 1 et seqq.; Annot. ad Martyrol. 8 *julii*; Cor. a Lap. *in Act. Apost.* XVIII, 2 et seqq.; *in Epist. ad Rom.* XVI, 3; et II *ad Timoth.*, etc. *Orolog. Graecor.*, 13 febr., etc., etc.

TIMOTHÉE

I

Avec Tite, Timothée, dont le nom signifie *craignant Dieu*, fut le disciple bien-aimé de saint Paul. Souvent le grand Apôtre parle de lui, et toujours avec une affection paternelle. Non content de ces souvenirs passagers, il lui adresse deux de ses précieuses Épîtres, dans lesquelles il lui prodigue, avec les plus sages conseils, les témoignages de son ardente charité. Écoutons, avec une sainte curiosité, l'histoire intéressante de cet heureux disciple.

II

Elle commence au 1er verset du chapitre XVIe des *Actes des Apôtres*. Dans ses courses évangéliques, est-il dit, Paul, accompagné de Silas, parvint à Derbe et à Lystre. « Or, il y avait là un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle, et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystre et à Icône rendirent un bon témoignage de ce disciple. Paul voulu qu'il partit avec lui, et, allant de ville en ville, ils leur apprenaient à garder les ordonnances des Apôtres et des anciens, qui étaient à Jérusalem.

III

Suivant notre méthode ordinaire, expliquons les différentes parties du texte sacré. Timothée naquit en Lycaonie, probablement à Lystre. La Lycaonie était une province de l'Asie Mineure voisine de la Pisidie et de l'Isaurie. Elle avait pour villes principales Iconium aujourd'hui *Konieh*, et Lystre où saint Paul fut lapidé, cette dernière ville porte maintenant le nom de *Latik*.

La mère de Timothée s'appelait Eunice, et sa grand'mère Loïda. Toutes deux étaient chrétiennes ainsi que leur fils et petit-fils. Il est de toute vraisemblance que saint Paul avait opéré la conversion de cette famille dans son premier voyage en Lycaonie.

Quant à la ville de Derbe, nommée avec Lystre, elle faisait partie de l'Isaurie, et était située au sud du mont Taurus, aujourd'hui elle est connue sous le nom arabe de *Ala-Dagh*.

IV

Le père de saint Timothée était païen, et on est étonné qu'une juive ait épousé un gentil. Pour faire disparaître ce scandale apparent, il suffit de connaître un peu l'histoire. La loi mosaïque défendait les mariages entre les juifs et les Chananéens, mais non entre les juifs et les autres gentils. Ainsi, Jacob, Joseph, Moïse, David, Esther épousèrent des gentils.

Dans les premiers siècles, l'Église permit également les mariages entre les fidèles et les infidèles : c'était une nécessité. Ainsi sainte Clotilde épousa Clovis encore païen. Depuis, l'Église, pour de bonnes raisons, a invalidé ces sortes d'unions en établissant l'empêchement *de disparité de culte*. Quant au

mariage entre catholique et hérétique, elle s'est contentée de le prohiber, à cause des graves inconvénients qui en résultent.

V

Parti de Lystre avec saint Paul, Timothée fut un des coopérateurs les plus ardents et les plus aimés de l'Apôtre. Il l'accompagna d'abord dans son second voyage à Birée. Arrivé à Athènes, saint Paul sentit le besoin d'avoir un coopérateur, et il fit dire à Timothée de venir le rejoindre.

Mais celui-ci, retenu à Birée par les soins indispensables à donner à cette chrétienté naissante, ne put se conformer au désir de l'Apôtre. Trois mois après seulement, lorsque saint Paul fut à Corinthe, Timothée put se rendre auprès de lui. Le fidèle disciple réjouit le cœur de son maître en lui apportant des nouvelles des Thessaloniciens, qu'il avait visités avant son départ, et auxquels l'Apôtre écrivit ses deux Épîtres, en son nom et au nom de Silas et de Timothée.

VI

Après un assez long séjour à Corinthe, Paul partit pour la Macédoine et laissa Timothée à Éphèse, dont il devint évêque : ce titre ne l'empêcha pas de retourner à Corinthe, d'accompagner son maître en Macédoine, et de prendre les devants pour l'attendre à Troade. Telle était la vie des premiers missionnaires de l'Évangile. Le Sauveur leur avait dit qu'ils devraient lui rendre témoignage jusqu'aux extrémités de la terre, *eux en personne*, remarquons-le bien, et non pas seulement leurs successeurs. Cet ordre fut accompli à la lettre, *et prædicaverunt ubique*. On comprend dès lors que les Apôtres ne pouvaient s'arrêter longtemps en aucun lieu et moins encore se fixer quelque part.

VII

Puisque nous avons parlé de Corinthe et d'Éphèse, deux des plus illustres théâtres des prédications, des souffrances et des succès de Paul et de Timothée, il est bon de connaître ces deux villes.

Corinthe était une ville la plus opulente et probablement la plus dissolue de toute la Grèce. Située sur l'isthme de Corinthe, elle avait deux ports célèbres, où abordaient les navires des différents peuples : le port de Cenchrée, sur le golfe de Lépante, et le port de Léchée, sur le golfe d'Athènes.

Un peuple de philosophes, de rhéteurs, de statues et de courtisanes se rencontrait dans cette ville, dont le luxe et les richesses rivalisaient avec les magnificences de Rome. Capitale de l'Achaïe ou Péloponnèse, aujourd'hui la *Morée*. Corinthe n'est plus, comme toutes ces villes de l'ancienne Grèce, qu'une ombre d'elle-même : la justice de Dieu a passé par là.

VIII

A l'instar de Corinthe, Éphèse, capitale de l'Asie Mineure, était pleine d'oisifs, de rhéteurs, de sophistes et de sybarites. Ce qui la rendait surtout fameuse, c'était son temple de Diane, et son fanatisme pour cette prétendue déesse.

Le temple de Diane passait pour une des merveilles du monde. Au rapport de Pline, il fut bâti, en grande partie, par les rois de la Grèce. Sa construction, ajoute l'historien, offre des particularités étranges. On choisit pour l'emplacement un sol marécageux afin de le préserver des tremblements de terre.

Mais pour que les fondements de l'immense édifice ne fussent pas appuyés sur un sol mouvant, on couvrit le marais

d'une épaisse couche de charbon pilé et de toisons de lain.

IX

Le temple avait trois cent vingt cinq pieds de long, et deux cent vingt de large. Il était soutenu par cent vingt-sept colonnes de soixante pieds de hauteur, dont trente-six étaient ciselées : toutes données par les rois (1). La célébrité de ce temple amenait journellement à Éphèse des multitudes d'hommes et de femmes qui venaient vénérer la grande déesse.

C'est ainsi que, chaque année, les musulmans se rendent en foule au pèlerinage de la Mecque, pour rendre leurs hommages à leur prétendu prophète. Ces dévots de Diane achetaient en quantité des statuettes de la déesse et de petits temples, réduction du grand temple. Les orfèvres d'Éphèse exploitaient activement la dévotion des étrangers.

X

Mais lorsque saint Paul eut fait briller la lumière de l'Évangile, le commerce des orfèvres se ralentit promptement. Furieux de voir leur spéculation compromise, les fabricants d'idole ameutèrent la ville, au cri de : *La grande Diane des*

(1) In solo id (Templum) palustri fecere, ne terrae motus sentiret; rursum ne in lubrico atque instabili fundamenta tantae molis locaventur; calcatis ea substravere carbonibus, dein velleribus lanae. Universo templo longitudo est CCCXXV pedum, latitudo CCXX; columnae, CXXVII, a singulis regibus factae. Sexaginta pedum altitudine, ex eis XXXVI caelatae. (Plin., *Hist.* lib. XXXVI, c. 14.) Les ingénieurs d'aujourd'hui reconnaissent que le travail de fondation était très bien entendu et qu'il offrait une grande solidité. On l'imite encore dans certaines constructions modernes.

Ephésiens ! Magna Diana Ephesiorum ! Saint Paul fut arrêté, et, suivant l'opinion la plus probable, exposé aux bêtes dans l'amphithéâtre. Dieu l'ayant délivré, il partit de nouveau pour la Macédoine.

XI

Avant de quitter Éphèse, aujourd'hui *Aïa-Solouk*, chétif amas de ruines, disons un mot de ses gloires chrétiennes. Elle eut le bonheur de voir le grand Apôtre des nations et l'honneur de recevoir une de ses lettres. Peu de temps après l'Ascencion, elle eut la gloire plus grande encore de voir arriver dans ses murs la sainte Vierge et saint Jean.

A son retour de Pathmos, sous l'empire de Nerva, l'an 98 de Notre-Seigneur, le disciple bien-aimé fit un long séjour à Éphèse, d'où il gouvernait toutes les Églises d'Asie. On fait même dériver le nom moderne *Aïa-Solouk* des mots grecs *Agios Theologos*, c'est-à-dire le *saint théologien*, nom que l'on donnait à saint Jean. C'est à Éphèse que fut réuni en 431 le troisième Concile œcuménique qui anathématisa le nestorianisme, et vengea la Maternité divine de la sainte Vierge.

XII

Parti pour la Macédoine, où il recueillit une abondante moisson, saint Paul revint pour la troisième fois à Corinthe, d'où il écrivit sa fameuse lettre aux Romains : c'était aux premiers jours de l'an 58 de Notre-Seigneur. Timothée était venu le rejoindre, car, dans les salutations que Paul envoie à ses chers Romains, il dit : « Timothée, qui est le compagnon de mes travaux, vous salue (1) ».

(1) XVI, 21.

Bientôt l'infatigable Apôtre se rend à Jérusalem pour porter aux fidèles de cette ville, dépouillés par la persécution, les aumônes de leurs frères d'Asie. A Jérusalem il est arrêté et conduit à Césarée devant le proconsul romain Portius Festus. Il en appelle à César et arrive à Rome au mois de mai de l'an 58, et demeure deux ans dans la prison qui se voit encore. Timothée était venu rejoindre son cher et illustre maître.

XIII

En effet la lettre que, malgré ses chaînes, saint Paul écrit de Rome aux Philippiens, l'an 60, porte cette inscription: « Paul et Timothée, serviteurs de Jésus-Christ, à tous les saints en Jésus-Christ, qui sont à Philippes avec les *évêques* et les diacres : grâce et paix à vous par Dieu, notre Père, et Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Bien que le mot évêques soit au pluriel, il ne doit pas nous arrêter, il n'y eut jamais qu'un seul évêque dans la même ville. Mais souvent, aux premiers âges de l'Église, les prêtres sont appelés évêques. Saint Paul lui-même en donne une preuve irrécusable. Dans son dernier et si touchant discours aux *anciens* de l'église d'Éphèse, il dit: « Veillez sur vous et sur tout le troupeau, dans lequel le Saint-Esprit vous a établis *évêques*, pour gouverner l'Église de Dieu ». Or, à Éphèse, il n'y avait qu'un évêque proprement dit. Les autres anciens étaient donc des prêtres.

XIV

L'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième du règne de Néron, et la seconde de la prison de saint Paul, le grand Apôtre écrit sa lettre aux Colossiens, comme la précédente. Cette lettre

accuse la présence de Timothée à Rome, partageant la sollicitude et la tendresse paternelle de l'Apôtre des nations pour les chrétiens qu'il avait engendrés à la foi : elle commence ainsi : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Timothée son frère : à nos saints et fidèles frères en Jésus-Christ, qui sont à Colosses. »

La lettre à Philémon, écrite de Rome la même année que celle aux Colossiens, nous apprend encore que Timothée était auprès de saint Paul : « Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée son frère, à Philémon, notre bien-aimé et notre coopérateur ».

XV

Par ces différentes lettres on voit que Timothée fut le compagnon habituel de saint Paul, pendant la captivité de l'Apôtre, dans la capitale du monde païen, l'an de Notre-Seigneur 61, la cinquième du règne de Néron. Sous le consulat de Caius Vispanius et de Fonteius Capito, saint Paul sortit de prison. Peu de temps avant sa délivrance, ou plutôt immédiatement après, il permit à Timothée, *Timotheum dimissum*, de repartir pour l'Orient, afin de continuer sa mission évangélique.

XVI

Paul reste à Rome pendant quelque temps; mais bientôt il rappelle auprès de lui son cher disciple. « Hâtez-vous, lui écrit-il, de venir me rejoindre; hâtez-vous de venir avant l'hiver : *festina ad me venire cito; festina ante hyemen venire*(1). Apportez-moi, en venant, le manteau que j'ai taillé

(1) II, Tim. IV, 8-21.

à Troade, chez Carpus, et mes livres et surtout mes papiers : *Pænulam quam reliqui Troada apud Carpum, veniens affer tecum et libros maxime autem membranas* (1).

XVII

En attendant Timothée, saint Paul avait écrit sa lettre aux Hébreux, la dernière sortie de la plume du grand Apôtre. On la date de l'an 60. Beaucoup croient qu'elle est adressée, non aux juifs en général, ni aux juifs de Jérusalem, mais aux juifs d'Espagne. Dans cette lettre se trouve le passage suivant : « Vous saurez que notre frère Timothée est en liberté, s'il vient bientôt, j'irai vous voir avec lui : *Cognoscite fratrem nostrum Timotheum dimissum, quo, si celerius venerit, videbo vos* (2). Il paraît que saint Timothée avait trouvé en Orient ce que les Apôtres rencontraient partout : des chaînes et des prisons.

XVIII

Quel est le pays où veut aller saint Paul avec Timothée? Quels sont les frères que les deux Apôtres se proposent de visiter ensemble? D'abord, ce pays n'est pas en Orient, puisque saint Paul invite Timothée à venir en Occident, à Rome, d'où il doivent partir. Ce n'est pas vers l'Orient qu'ils doivent diriger leur voyage, puisque, dans son discours aux anciens d'Éphèse, Paul avait annoncé qu'ils ne le reverraient plus. Ce n'est donc pas aux Hébreux de l'Orient qu'il s'adresse quand il dit : *J'irai vous voir avec Timothée : cum quo videbo vos.* Il parle à des Hébreux qui n'avaient encore vu ni lui ni Timothée. Or tout l'Orient les avait

(1) II, Tim. IV, 13.
(2) *Ibid.*, XIII, 23.

vus. Quels sont donc ces Hébreux qui jusqu'alors ne les connaissaient que de nom? Saint Paul lui-même donne la réponse dans sa lettre aux Romains : « Lorsque je partirai pour l'Espagne, j'espère vous voir en passant, et être conduit par vous dans ce pays, après avoir un peu joui de votre présence : *Cum in Hispaniam proficisci cœpero, spero quod præteriens videam vos et a vobis deducar illuc, si vobis primum ex parte fruitus fuero* (1).

XIX

L'homme propose et Dieu dispose. Saint Paul qui comptait voir les chrétiens de Rome seulement en passant, eut le temps de les voir pendant les deux années de sa captivité. Ce n'est qu'après cette longue détention qu'il put réaliser son voyage en Espagne.

Quel intérêt particulier avait-il de visiter la péninsule Ibérique? D'abord, il devait justifier son titre d'Apôtre des nations; ensuite, l'Espagne était habitée par une population juive dont le nombre, la richesse, la ferveur et l'origine, étaient de nature à exciter au plus haut degré le zèle du grand Apôtre.

XX

Ces juifs, évangélisés d'abord par saint Jacques, étaient depuis longtemps établis en Espagne. Étrangers à la mort de Notre-Seigneur, ils n'avaient pas voulu retourner à Jérusalem, à cause d'une prophétie qui annonçait la ruine du second Temple. Sous la persécution de Néron, ils

(1) xv, 24.

(2) C'est ce retard involontaire qui aura probablement donné lieu à quelques anciens de révoquer en doute le voyage de saint Paul.

avaient beaucoup souffert, comme tous les premiers chrétiens, pleins de compassion pour les confesseurs de la foi : *Vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis* (1). Tel est l'éloge bien mérité que le grand Apôtre leur adresse.

XXI

Saint Paul, accompagné de Timothée, est donc allé en Espagne, où il évangélisa les juifs et les gentils. Telle est non seulement la tradition constante de l'Église d'Espagne, mais encore le témoignage des plus savants Pères de l'Orient et de l'Occident, dont on peut voir les paroles dans Baronius (2). Citons seulement celui de saint Chrysostome. Personne mieux que lui n'a connu les travaux et les souffrances de l'Apôtre des nations. « Après avoir été deux ans en prison à Rome, il fut mis en liberté. Ensuite, il partit pour l'Espagne et visita les juifs qui étaient en ce pays, puis il revint à Rome où il fut mis à mort par ordre de Néron (3). »

XXII

D'accord avec la tradition espagnole et les Pères de l'Église, Baronius s'exprime ainsi, dans le *Martyrologe romain*, au 23 septembre : « A Narbonne, dans la Gaule, naissance de saint Paul évêque qui, suivant la tradition, fut le proconsul Sergius Paulus. L'Apôtre saint Paul le baptisa,

(1) C. XXI, 24.

(2) An. 61, Passim.

(3) Cum igitur biennium Romæ exegisset in vinculis, tandem dimissus est. Deinde in Hispaniam profectus, invisit illic Judæos quoque : actum fortasse Romam reversus est, quando et supplicium jussu Neronis pertulit. *Homil.* 76, in Matth.

et, *comme il se rendait en Espagne*, il le laissa à Narbonne et le fit évêque de cette ville. Là, après avoir prêché avec un zèle infatigable et s'être rendu illustre par ses miracles, il émigra dans le ciel. »

Au reste, saint Paul avait eu tout le temps de faire son voyage d'Espagne. Après sa sortie de sa première captivité sous Néron, l'an 61, jusqu'à la seconde terminée par sa mort, l'an 67, il eut six ans devant lui, pendant lesquels on peut croire qu'il ne resta pas oisif.

XXIII

Comme saint Timothée fut de moitié dans les travaux de saint Paul en Espagne, nous ne sortirons pas des limites de sa *Biographie*, en rapportant un miracle du grand Apôtre dans la catholique péninsule. Le souvenir en a été transmis à la postérité par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem.

« L'Italie, dit-il, les Gaules, les Espagnes ont été illustrées par le passage de saint Paul. Arrivé en Espagne, il reçut l'hospitalité d'un grand personnage, nommé Probus. Xantippe, épouse de Probus, ayant regardé saint Paul, fut frappée de sa modestie. Pendant qu'elle tenait les yeux fixés sur l'étranger Dieu permit qu'il apparut, sur le front de l'Apôtre, ces mots écrits en lettres d'or : *Paul, Apôtre, prédicateur du Christ.*

« Comme la renommée avait devancé l'Apôtre et raconté de lui une foule de choses extraordinaires, Xantippe désirait ardemment de le voir. Se trouvant tout à coup en sa présence, elle est suffoquée par la joie et par la crainte ; et, baignée de larmes, elle tombe à ses genoux. Instruite des mystères de la foi, elle fut baptisée avec son mari et toute sa famille. »

XXIV

Après l'expédition évangélique en Espagne, Timothée se sépara de nouveau de son cher maître et retourna à Éphèse. Appelé à l'épiscopat, jeune encore, il montra dans toute sa conduite la sagesse et la gravité d'un vieillard. D'une santé délicate et d'une grande austérité, il reçut de saint Paul l'ordre de boire un peu de vin, à cause de la faiblesse de son estomac et de ses fréquentes infirmités. Tel était l'éclat de sa vertu que l'illustre saint Denis l'Aréopagite lui dédia son livre : *Des noms divins.*

XXV

Malgré ses persévérants efforts et les glorieux succès de son apostolat, il restait encore à Éphèse un nombre considérable de païens. Chaque année, ces fanatiques idolâtres célébraient une fête, immonde et cruelle, appelée la fête des *catogies.*

Une main armée de bâton et l'autre portant de petites idoles, le visage couvert d'un masque, ils parcouraient en furieux les principales rues de la ville, qu'ils faisaient retentir de chants appropriés à leur fête. Comme de vrais brigands, ils attaquaient indistinctement les femmes et les hommes dont ils faisaient un grand carnage. C'est ainsi que ces malheureux croyaient honorer leur dieu en lui sacrifiant des victimes humaines.

XXVI

Profondément affligé d'un pareil désordre, saint Timothée employa d'abord pour l'empêcher les conseils et les prières.

Voyant que ses paroles et ses supplications étaient inutiles, il descend dans la rue, au moment où la fête était déjà commencée, et redouble d'efforts pour mettre un terme à cette cruelle démence.

Au lieu de profiter de ses paternels conseils, ces fanatiques se jetèrent sur le saint évêque, et s'armant de tout ce qui tombait sous leurs mains, l'accablèrent de pierres et de coups et le laissèrent à demi mort.

Survinrent quelques chrétiens qui l'emportèrent sur une colline voisine de la ville, où il ne tarda pas à rendre l'esprit. Son précieux corps, empourpré du sang du martyre, fut déposé dans un lieu voisin, avec toute la pompe que pouvait comporter la pauvreté des fidèles et la difficulté des temps.

XXVII

Le martyre du bien-aimé disciple de saint Paul eut lieu le 23 janvier de l'an 109 de Notre-Seigneur, le dixième du règne de Trajan. Conservées avec un soin religieux, ses reliques furent apportées à Constantinople par les soins de l'empereur Constant, fils de Constantin, l'an 336, et placées sous l'autel de la grande basilique des Apôtres.

Au lieu de lire des romans ou des livres futiles, lire les deux lettres de saint Paul à Timothée serait connaître deux des plus belles pages de notre histoire chrétienne. A cette lecture l'esprit et le cœur auraient tout à gagner.

Voir : Cor. a Lap. *in Act.* XVI, passim ; in II, Tim. c. 2, v. 2 ; id. in, c. I, v. 4 ; in 1 ad Tim. IV, 12 ; Id. argum. in 1 ad Tim ; Encyclop. théolog. art. TIMOTHÉE ; Surius, 24 januar ; Baron., an. 51, n. 61 et suiv. ; an. 109, n. 55 ; an. 336, n. 70 ; Bivarius, *in Dext.*, p. 206 et suiv., édit. Migne, etc., etc.

LYDIE

I

Paul, Silas, Luc et Timothée étaient dans la ville de Philippes, où ils continuaient, comme partout ailleurs d'annoncer l'évangile. Les *Actes des Apôtres*, chapitre XVI, verset 13 et suivants, rapportent une particularité de leur séjour : « Le jour du sabbat nous sortions hors des portes près de la rivière, où était un lieu de prière ; et nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées.

« Une d'entre elles nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, écouta; et le Seigneur lui ouvrit le cœur et la rendit attentive à ce que Paul disait. Après qu'elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous pria, disant : « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, « entrez dans ma maison, et demeurez-y. » Et elle nous força d'entrer. »

II

Nous connaissons déjà la ville de Philippes; il nous reste à dire un mot de Thyatire. C'était une ville de Lydie, province voisine de la Mysie, dans l'Asie Mineure. Elle n'est plus aujourd'hui qu'une ombre d'elle-même, connue sous

le nom de *Ak-Hissar*. Convertie de bonne heure elle devint le siège d'un évêché célèbre, puisqu'il compte parmi les sept Églises d'Asie auxquelles saint Jean, dans l'*Apocalypse*, adresse de la part de Dieu et ses réprimandes et ses encouragements.

III

Outre les synagogues qu'ils possédaient dans presque toutes les villes de l'Orient et de l'Occident, les juifs avaient hors des villes de petites synagogues, bâties en plein air et où ils pouvaient se rendre les jours de sabbat sans excéder la distance légalement permise.

Aux juifs se joignaient quelquefois des gentils : de ce nombre était la bonne Lydie. Le commerce de pourpre, dont elle faisait son état, était un des plus honorables et des plus riches de cette époque. Personne n'ignore qu'il fut en grande partie la source de l'extrême opulence des Tyriens.

IV

A peine baptisée, avec toute sa famille, elle prie les Apôtres de venir loger chez elle. Il ne lui paraissait pas convenable que les ministres du vrai Dieu allassent des mander l'hospitalité aux adorateurs du démon. Les invités refusèrent d'abord ; mais Lydie fit tant d'instances qu'ils finirent par accepter.

Voilà bien la femme chrétienne. Un instinct mystérieux lui dit qu'elle doit tout au prêtre, c'est lui qui, en continuant la mission du Sauveur, rachète la fille d'Ève du double esclavage de l'homme et du démon. Quels que soient ses efforts, l'impiété n'étouffera jamais cet instinct au cœur de la femme. Il a survécu à toutes les persécutions; que

dis-je! c'est dans les persécutions mêmes qu'il s'est manifesté avec une énergie, une persévérance, une industrieuse charité au-dessus de tout éloge.

V

Pleine de cette foi qui a vaincu le monde et de cette charité qui fit la gloire des premiers chrétiens, Lydie parcourut saintement le pèlerinage de la vie et depuis dix-huit cents ans elle jouit dans le ciel d'une récompense qui ne fait que commencer.

Bonté infinie de notre Père céleste! pour des travaux d'un jour il couronne ses enfants d'une gloire éternelle.

Au 3 du mois d'août, le *Martyrologe romain* dit :

« A Philippes, en Macédoine, naissance de sainte Lydie marchande de pourpre, qui, à la prédication de saint Paul, fut la première à croire à l'Évangile. »

Voir : Bar., an. 51, n. 66 ; Épiph. *Hæres*, 80 ; Cor. a Lap. *in Act.* XVI, 14. Bar., Annot. ad Martyrol. 3 aug.

JASON ET SOSIPATER

I

La vie des Apôtres n'est qu'une suite de persécutions, et celle des premiers chrétiens une manifestation également continuelle de la plus héroïque charité. De l'une et de l'autre, la *Biographie* suivante nous en donne la preuve.

On lit au chapitre XVII des *Actes*, verset 1 et suivants : « Paul et Silas vinrent à Thessalonique. Selon sa coutume, Paul entra dans la synagogue et y prêcha son divin Maître, quelques-uns d'entre eux embrassèrent la foi, et se joignirent à Paul et à Silas avec un grand nombre de prosélytes et de gentils et avec plusieurs femmes de qualité.

II

« Mais les autres juifs, pleins d'un faux zèle, prenant avec eux quelques misérables de la lie du peuple, et s'étant attroupés, mirent la ville dans le trouble, et environnèrent la maison de Jason, cherchant Paul et Silas pour les mener devant le peuple (1).

« Ne les ayant point trouvés, ils traînèrent Jason et

(1) Et les faire lapider.

quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, criant : « Ce sont ceux-là qui troublent la ville et c'est pour « cela qu'ils sont venus ici, et Jason les a reçus chez lui. Ils « sont rebelles aux décrets de César, disant qu'il y a un autre « roi, Jésus. »

« Et ils émurent le peuple et les magistrats de la ville, qui les entendaient. Mais Jason et les autres ayant donné caution, furent renvoyés, et aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partirent Paul et Silas pour Bérée. »

III

Il est on ne peut plus remarquable que, dès la naissance du christianisme jusqu'au jour présent, les ennemis des chrétiens les ont toujours accusés d'être des fauteurs de troubles, des ennemis des États, des lumières, des libertés, du progrès. D'où vient ce mensonge éternel? De ce que les chrétiens se disent à l'exclusion de tout autre possesseur de la vérité.

Oh! si dans la personne de leur auguste chef, les chrétiens pouvaient enseigner l'erreur, s'ils n'étaient pas infaillibles, on les eût laissés en paix, comme tous les adeptes des sectes hérétiques, schismatiques ou païennes. Ainsi, le dernier mot de la guerre que le démon ne cesse de faire à l'Église, c'est l'infaillibilité du pape. Voilà pourquoi, à l'heure même où ces lignes sont écrites, le *Syllabus* met en fureur tous les ennemis du *cléricalisme*.

IV

Le *Martyrologe romain*, au 12 juillet, nous apprend que Jason était originaire de l'île de Chypre, et qu'il fut de très bonne heure disciple de Jésus-Christ : *In Cypro S. Jasonis*,

antiqui discipuli Christi. Il était même parent de saint Paul, comme l'Apôtre l'indique dans sa lettre aux Romains : « Timothée mon coadjuteur vous salue, ainsi que Lucius, Jason et Sosipater, mes parents (1).

Jason était riche des biens de ce monde; il possédait une maison à Thessalonique et une autre à Jérusalem. Mais il était encore plus riche en vertus. Il en donna une preuve dans les circonstances dont nous parlons.

V

Pour sauver la vie de saint Paul, il ne craignit pas d'exposer la sienne. Avec une générosité digne d'admiration, il se fit caution de Paul et de Silas. Par là, il prenait l'engagement de répondre de leurs personnes, de les représenter s'il en était requis; et, dans le cas contraire, de subir les peines auxquelles ils seraient condamnés. Heureusement, il ne fut pas obligé d'en venir à ce point; l'émeute s'apaisa et les magistrats n'exigèrent plus la présence des Apôtres (2).

VI

Saint Paul, comme nous venons de voir, nomme Jason et Sosipater, qu'il appelle ses parents, soit parce qu'ils lui étaient unis par les liens du sang, soit parce qu'ils étaient

(1) XVI, 21.

(2) Au chapitre XXI, verset 16, des *Actes*, on lit : « Quelques disciples de la ville de Césarée (où se trouvaient alors saint Paul et saint Luc) vinrent, amenant avec eux un ancien disciple nommé Mneson, de l'île de Chypre, chez qui nous devions loger (à Jérusalem). On regarde comme probable que Mneson est le même que Jason. C'est pourquoi nous nous abstiendrons de donner la *Biographie* plus ou moins authentique de Mneson. Probabiliter conjiciunt auctores... hunc Jasonem eumdem et enim cum Mnasone... Nihil enim hic est certum et evidens. Cor. a Lap. *in Act.* XVII, 5.

juifs, soit enfin parce que leurs vertus les lui rendaient particulièrement chers. Jason et Sosipater étaient donc des personnages distingués parmi les premiers chrétiens. A ce titre ils ont dû avoir une mission évangélique. Comme l'Écriture n'en dit rien, nous allons interroger la tradition. Les monuments les plus authentiques nous donnent les intéressants détails qu'on va lire.

VII

Jason fut évêque de Tarse en Cilicie, la patrie même de saint Paul. Sosipater naquit à Patras, en Achaïe, où fut crucifié saint André, frère de saint Pierre. Il devint évêque d'Icône, patrie des deux illustres martyrs, patrons de la cathédrale de Nevers, saint Cyr et sainte Julitte.

Après avoir gouverné leurs Églises pendant quelques années, les deux saints évêques firent ce que faisaient tous les évêques de leur temps et les Apôtres eux-mêmes. Ils partirent pour porter le flambeau de la foi dans les contrées qui ne l'avaient pas encore reçu. L'Occident devint le théâtre de leur zèle. Ils débarquèrent dans l'île de Corcyre, convertirent beaucoup d'infidèles et y consacrèrent une église en l'honneur du premier martyr, saint Étienne.

VIII

A cause de son importance, l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, mérite une mention particulière. Corfou est la clef de la mer Adriatique et la plus importante des îles Ioniennes. Aussi elle a toujours été convoitée par les nations maritimes. Tour à tour propriété des Vénitiens et des Français, elle appartient aujourd'hui à la Grèce, après être demeurée, pendant une cinquantaine d'années, sous le

protectorat de l'Angleterre. Dans l'antiquité elle eut des rois qui figurèrent, dit-on, dans la guerre de Troie.

IX

En voyant l'église que les saints venaient d'élever, le chef de l'île les fit arrêter et commanda qu'ils fussent jetés dans la prison où se trouvaient enfermés sept chefs de voleurs, dont voici les noms : *Saturnin*, *Nicischolus*, *Faustianus*, *Januarius*, *Marsalius*, *Euphrasius* et *Mammius*.

Ces captifs, ayant vu les actions prodigieuses des deux hommes de Dieu et entendu leurs discours, crurent en Jésus-Christ. Le gardien de la prison se convertit pareillement. Un miracle analogue fut accompli par saint Paul et saint Silas dans la prison de Philippes. Il se renouvela dans la prison Mamertine à l'égard des deux geôliers de saint Pierre, Processus et Martinianus.

X

Tous, de loups ravissants qu'ils étaient naguère, furent changés en doux agneaux, disposés à se laisser immoler pour le nom de Jésus-Christ. En effet, Antoine, le gardien de la prison, eut la tête tranchée pour la foi. Quant aux sept voleurs convertis, ils furent conduits hors de la ville, et jetés dans des cuves d'airain embrasées, remplies de bitume et de soufre, et ils reçurent ainsi la couronne du martyre.

C'est le témoignage du *Martyrologe romain*, en particulier, qui, au 27 avril, s'exprime ainsi : « En ce même jour, naissance de sept saints, voleurs, qui convertis à Jésus-Christ par saint Jason, acquérirent par le martyre la vie éternelle : *Eodem die sanctorum septem latronum, qui a sancto Jasone*

ad Christum conversi, martyrio vitam adepti sunt sempiternam.

XI

« Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Ce mot de Tertullien est immortel. Cercyra, fille du chef de l'île de Corfou, avait vu de sa demeure les martyrs conduits au supplice, et avait été frappée de leur constance. Comprenant qu'on avait cruellement mis à mort des innocents, elle se convertit à Jésus-Christ et se déclara hautement chrétienne.

Amenée devant son père, elle ne voulut point renoncer à la foi ; on la livra à un Éthiopien chargé de lui ravir son innocence. Dieu la protégea visiblement et la défendit contre les tentatives sacrilèges de l'étranger, qui, frappé du prodige, se déclara chrétien et mourut pour l'Évangile. La vierge de Jésus-Christ fut soumise à divers supplices ; puis, transpercée de flèches et accablée de pierres, elle remporta la couronne du martyre.

XII

Cependant le chef de l'île fit sortir de prison Jason et Antipater, et les interrogea sur leur doctrine. Au lieu de l'embrasser, il les fit remettre sous les fers, avec ordre au geôlier Carpianus de leur faire subir divers tourments au jour indiqué. Mais les saints hommes de Dieu trouvèrent moyen de sortir de prison, et ils se réfugièrent dans une île voisine.

Le gouverneur de Corfou, désirant les livrer au supplice, se mit en mer pour les poursuivre. Mais, dans la traversée, il périt comme autrefois Pharaon. Ce fut pour les chrétiens

un motif d'action de grâces au Seigneur. Depuis ce moment, Jason et Antipater purent rentrer à Corfou et prêcher sans obstacle la parole de Dieu.

XIII

Un des premiers soins du nouveau gouverneur fut de s'informer de ce qui concernait les deux Apôtres. L'ayant appris il les fit arrêter. Par ses ordres on chauffa une cuve de fer qu'on remplit de poix, de résine et de cire, dans laquelle on plongea Jason et Antipater. Mais il arriva que les saints n'éprouvèrent aucun mal, tandis que plusieurs infidèles furent atteints du feu.

A cette vue, un grand nombre de personnes se convertirent. Le gouverneur lui-même, suspendant une pierre à son cou, en signe de repentir, s'écriait : « Dieu de Jason et d'Antipater, ayez pitié de moi ! » Jason, voyant son repentir et ses larmes, l'instruisit et le baptisa, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et lui donna le nom de Sébastien.

XIV

A quelque temps de là, le fils du gouverneur tomba malade et mourut. Par ses prières, Jason le ressuscita. Après qu'il eut opéré un grand nombre d'autres miracles, érigé plusieurs temples au Seigneur et augmenté le troupeau de Jésus-Christ, il retourna dans l'île de Chypre, sa patrie, comblé de jours et de mérites, il alla trouver Celui que, depuis longtemps, il désirait, avec ardeur, contempler dans la gloire céleste.

XV

Comme saint Antipater fut le compagnon de l'apostolat de saint Jason, les détails qui précèdent nous le font suffisamment connaître. Nous dirons seulement qu'à l'exemple de saint Jason il retourna en Orient et mourut à Bérée.

Ainsi parle le *Martyrologe romain*, au 25 juin : « A Bérée, naissance de saint Sosipater, disciple de l'Apôtre saint Paul. »

Ajoutons un détail qui fait honneur à ce grand saint, en même temps qu'il nous révèle la haute estime dont jouissait saint Denis l'Aréopagite, cet autre illustre disciple de saint Paul. Avec la modestie qui caractérise le vrai mérite et la vraie sainteté, Antipater avait consulté saint Denis, qui lui répondit par la lettre suivante :

XVI

« A Sosipater, prêtre. — Ne regardez pas comme une victoire, mon cher Sosipater, les invectives contre un culte ou une opinion qui ne semble pas légitime. Tout n'est pas fini pour Sosipater quand il a judicieusement réfuté ses adversaires ; car il se peut que parmi une foule de faussetés et de vaines apparences, la vérité, qui est une et cachée, vous échappe, à vous et aux autres.

« Pour n'être pas noire une chose n'est pas précisément blanche ; et de ce qu'on n'est pas un cheval, il ne s'ensuit pas qu'on soit un homme. Voici comment il faut faire, si vous m'en croyez : cessez de combattre l'erreur et établissez si bien la vérité, que les raisons dont vous l'appuierez soient complètement irréfutables. »

XVII

Cette lettre est la sixième parmi celles qui se trouvent dans les Œuvres du grand disciple de saint Paul. Quant à la prétendue controverse de saint Jason avec Papiscus, savant d'Alexandrie, il est superflu d'en parler. Baronius la tient pour entièrement apocryphe : *Eam historiam ut apocrypham esse rejectam, argumento est* (1).

XVIII

Remarquons le sage conseil de saint Denis. Pour persuader la vérité, il y a deux méthodes : la méthode d'exposition et la méthode de discussion. La première est la meilleure afin de dissiper les ténèbres de la nuit ; il suffit au soleil de se montrer, il en est de même de la vérité ; quand elle est clairement exposée, toutes les incertitudes cessent, toutes les objections tombent à faux, attendu qu'il ne peut pas y avoir de vérités contradictoires. C'était en particulier la méthode de saint François de Sales, discutant avec les hérétiques.

La méthode de discussion, outre qu'elle est hérissée de difficultés, laisse souvent l'adversaire dans son opposition, quelquefois même elle l'y affermit.

XIX

Ne nous étonnons pas des miracles, quels qu'ils soient, opérés par les premiers Apôtres de l'Évangile. Ils ont dû en opérer beaucoup, de toute nature, et, suivant la promesse du divin Maître, de plus grands que ceux que lui-même

(1) *An.* 1, n. 40.

opéra : *Majora eorum facient*. Le monde converti sans miracles serait le plus grand des miracles.

Voir : Bar., an. 58, n. 62 ; id. Annot. ad Martyrol. 25 jan. ; Id. an. 33, n. 41 ; an. 51, n. 44 ; an. 58, n. 116 ; an. 205, n. 17 ; Martyrol. Bedae, Usuardi, Adonis ; Menolog. Græcor. 4 kalend. maii ; Cor. à Lap. *in Act. app.* XVII, 5 ; id. XX, 4 ; Bolland, *Act. SS.*, 29 avril, 25 jun. ; S. Chrysost. *Homil.* XXXII, *in Rom.* ; M. Mestre, *les Témoins du Christ*, p. 378, etc., etc.

APOLLON, ÉRASTE, GAIUS, ARISTARQUE

I

Parmi les noms propres qui se trouvent dans le XVIIIe chapitre des *Actes des Apôtres*, en voici un nouveau qui doit fixer notre attention : c'est celui d'Apollon. Après avoir quitté Corinthe, saint Paul vint à Éphèse, où il laissa ses fidèles coadjuteurs, Priscille et Aquila, puis il partit pour Jérusalem.

« A quelque temps de là, parut à Éphèse un juif nommé Apollon, originaire d'Alexandrie, homme éloquent et savant dans les Écritures. Il était instruit dans la voie du Seigneur et parlait avec un zèle ardent, et il enseignait avec soin ce qui regardait Jésus : ne connaissant encore que le baptême de Jean.

II

« Il commença donc à parler librement dans la synagogue, et quand Priscille et Aquila l'eurent entendu, ils le prirent chez eux et lui exposèrent plus complètement la voie du Seigneur. Et comme il voulait aller en Achaïe, les frères, qui l'y avaient exhorté, écrivirent aux disciples de le rece-

voir, et lorsqu'il fut arrivé il fut très utile aux fidèles, car il convainquait publiquement les juifs et avec force, montrant par les Écritures que Jésus était le Christ. »

III

Comme Apollon était originaire d'Alexandrie, on suppose avec raison qu'il avait été instruit, dans les Écritures, à la célèbre école fondée par saint Marc, premier Apôtre de cette Église. Mais s'il connaissait bien l'Ancien Testament, s'il savait en faire valoir avec éloquence les preuves de la divinité de Notre-Seigneur; il était moins versé dans la connaissance de l'Évangile.

Ainsi il était encore catéchumène, n'ayant reçu que le baptême de saint Jean-Baptiste : on sait que ce baptême était un engagement public à la pénitence et une préparation au vrai baptême chrétien.

IV

Afin d'achever son instruction, Priscille et Aquila le prirent charitablement chez eux et lui donnèrent les leçons nécessaires, pour faire valoir avec plus d'assurance les talents que Dieu lui avait donnés. Il faut remarquer en passant l'humilité de ce grand orateur. Apollon n'hésite pas à se mettre, comme un enfant, à l'école de ces humbles disciples. Dieu bénit cette disposition, comme il bénit toujours les âmes humbles.

V

Bien instruit des vérités évangéliques, Apollon vint à Corinthe, où il prêcha avec le même succès qu'à Éphèse.

Sans le vouloir, il excita un tel enthousiasme parmi les fidèles de Corinthe qu'il en résulta une espèce de division.

Une chose à peu près semblable arrive encore aujourd'hui. On se passionne pour un prédicateur à la mode : on ne voit que lui, on l'exalte au-dessus de tout, et on regarde avec une espèce de dédain ceux qui ne partagent pas l'admiration, quelquefois peu réfléchie, qu'on lui a vouée.

VI

Ayant appris ce qui se passait, saint Paul écrivit aux Corinthiens, pour étouffer ce germe de zizanie naissante. « J'ai appris, leur dit-il, par ceux de la maison de Chloé, qu'il y a des contestations parmi vous. Chacun de vous dit : « Moi, je suis à Paul ; et moi à Apollon ; et moi à Céphas, et « moi à Jésus-Christ. » Jésus-Christ est-il donc divisé ? Est-ce que Paul a été crucifié pour vous ? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul ?...

VII

« Puisqu'il y a parmi vous des jalousies et des contentions, n'est-il pas visible que vous êtes charnels et que vous vous conduisez selon l'homme ? Et puisque l'un dit « Je suis à Paul » ; et l'autre « Je suis à Apollon, » n'êtes-vous pas encore hommes ? Qu'est-ce donc Apollon et qu'est-ce que Paul, sinon les ministres de celui en qui vous avez cru ? Moi j'ai planté, Apollon a arrosé : mais Dieu a donné l'accroissement. Or, celui qui plante n'est rien, non plus que celui qui arrose ; mais celui qui est quelque chose, c'est Dieu qui donne l'accroissement. »

VIII

La division entre les fidèles de Corinthe était venue de ce que, pour les uns Apollon prêchait mieux que saint Paul, et charmés de son éloquence, se faisaient gloire d'être ses disciples. Saint Paul ne l'ignorait pas, mais lui aussi, aurait pu prêcher avec une éloquence égale et même supérieure à celle d'Apollon. Il ne l'avait pas voulu.

Pour donner une leçon à ses chers Corinthiens, il leur décrit : « Je suis venu pour vous annoncer l'Évangile, et non pas pour la sagesse de la parole, afin de ne point anéantir la croix de Jésus-Christ. Je ne suis point venu dans la sublimité du discours et de la sagesse. J'ai été au milieu de vous dans un état de faiblesse, de crainte et de grand tremblement. Mes discours et mes prédications n'ont pas consisté dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, mais dans les preuves sensibles de l'Esprit et de la puissance de Dieu, afin que votre foi ne soit point établie sur la sagesse des hommes, mais sur la vertu de Dieu. »

IX

Ces humbles explications du grand Apôtre mirent fin aux contestations et préférences rivales. Saint Paul ne fut nullement jaloux d'Apollon, pour qui il conserva toujours la plus grande estime et le plus tendre attachement.

Longtemps après, écrivant à Tite, il lui dit : « Lorsque je vous aurai envoyé Artémas et Tychique (afin que pendant votre absence ils prennent soin de l'Église de Crète) envoyez-moi Zénas le docteur de la loi, et Apollon, en ayant bien soin que rien ne leur manque. »

L'Apôtre demande Zénas et Apollon, afin de l'aider dans

la prédication : Zénas, parce qu'étant docteur de la loi, il peut beaucoup pour éclairer les juifs par les Écritures; Apollon, parce qu'il est un prédicateur éloquent. Telle est la conduite des saints : telle doit être la nôtre.

X

Pendant qu'Apollon évangélisait à Corinthe, saint Paul prêchait à Éphèse. C'était l'an 57 de Notre-Seigneur, la quinzième de saint Pierre à Rome, et la première du règne de Néron. Tous les jours l'infatigable Apôtre enseignait dans l'école d'un nommé Tyran, et confirmait sa doctrine par d'éclatants miracles.

Il en résultait qu'un grand nombre de personnes se convertissaient, confessaient leurs péchés et apportaient leurs livres de magie qu'elles brûlaient publiquement. Il se trouva, dit le Texte Sacré qu'il y en avait pour cinquante mille deniers, c'est-à-dire pour la somme de cinquante mille francs, peut-être plus (1). Ce chiffre vraiment effrayant montre dans quelles profondes superstitions les habitants d'Éphèse étaient plongés.

XI

Ces conversions nombreuses ne faisaient pas l'affaire des ouvriers qui travaillaient à la fabrication des idoles. On sait qu'Éphèse était célèbre par son temple de Diane. Or un des principaux orfèvres de la ville, nommé Démétrius, faisait en argent de petits temples de Diane, ce qui produisait un gain considérable aux ouvriers.

Il les assembla, avec d'autres qui travaillaient à ces ou-

(1) Cor. a Lap. *in Act. App.* XIX, 20.

vrages, et leur dit : « Mes amis, vous savez que c'est de ce genre d'ouvrage que vient votre gain. Vous voyez, et vous entendez dire que, non seulement à Éphèse, mais presque dans toute l'Asie, ce Paul a détourné une grande multitude, enseignant que les ouvrages de la main des hommes ne sont point des dieux.

XII

« Or, il est à craindre non seulement que notre art ne vienne à être décrié, mais que le temple même de la grande Diane ne soit méprisé, et que la majesté de celle que toute l'Asie et l'univers adorent ne tombe dans l'oubli.

« Ce qu'ayant entendu, ils furent remplis de colère, et poussèrent ce cri : *La grande Diane des Éphésiens!* La ville fut aussitôt remplie de confusion. Tous criaient diversement, et la plupart ne savaient pourquoi ils étaient assemblés. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui dans les émeutes. Les foules vocifèrent, brisent, renversent, et font le mal sans savoir pourquoi.

Cependant on se saisit de deux compagnons de saint Paul, Gaïus et Aristarque; on les entraîne au théâtre et on leur eût fait un mauvais parti, sans le secours d'un magistrat nommé Alexandre, qui finit par apaiser la sédition. Saint Paul voulut se rendre au théâtre, où le peuple était assemblé, mais on l'en empêcha, et, afin de ne pas exposer inutilement sa vie, il partit pour la Macédoine.

XIII

Dans ce chapitre XIXe trois noms se présentent, sur lesquels il faut donner quelques détails. Nous venons d'entendre ceux de Gaïus et d'Aristarque. Quelques versets

plus haut saint Paul nomme Éraste, qu'il envoie en Macédoine. Commençons par ce dernier.

Éraste était le questeur de la ville de Corinthe. Saint Paul le fit partir pour la Macédoine, afin de lui préparer les voies et de recueillir les aumônes destinées aux chrétiens de Jérusalem.

Éraste s'acquitta religieusement de sa commission. Son zèle et ses vertus le firent nommer évêque de Philippes, où il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre. « Le vingt-sixième jour de juillet, dit le *Martyrologe romain*, à Philippes, naissance de saint Éraste, qui fut ordonné par saint Paul évêque de cette ville, où il fut martyrisé. »

XIV

De Gaïus nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il était Macédonien. Mais, compagnon de saint Paul, on peut conclure qu'il fut un de ces grands et courageux chrétiens, dont le zèle aida puissamment l'Apôtre des nations dans la mission de porter l'Évangile aux Grecs et aux Barbares.

Aristarque fut l'inséparable compagnon de saint Paul. Il le suivit à Rome et partagea sa prison. C'est le témoignage que lui rend saint Paul lui-même, dans sa lettre aux fidèles de Colosses, où il dit : « Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue. »

XV

Inscrit au nombre des Bienheureux, le *Martyrologe romain*, au 4 du mois d'août, parle de lui en ces termes : « A Thessalonique, naissance du Bienheureux Aristarque, disciple et compagnon inséparable de saint Paul, dont lui-même dit en écrivant aux Colossiens : « Aristarque, mon

» coprisonnier, vous salue. » Ordonné par saint Paul évêque de Thessalonique, il eut beaucoup de combats à souffrir sous Néron, et enfin, couronné par Notre-Seigneur, il s'endormit dans la paix. »

XVI

De ces courtes *Biographies* nous pouvons relever trois connaissances utiles. La première c'est la faiblesse toujours la même du cœur humain. Excellents chrétiens, les fidèles de Corinthe se laissent passionner pour un prédicateur et veulent faire partager aux autres leurs préférences, au point de se diviser entre eux et de former des partis plus ou moins hostiles. Mais saint Paul leur montre qu'ils agissent en hommes et non en chrétiens. Dociles à la réprimande de l'Apôtre, ils rentrent en eux-mêmes, reconnaissent leur faiblesse et toute division disparaît.

XVII

La seconde, c'est l'opposition furieuse des orfèvres d'Éphèse contre le christianisme. Peu leur importait de savoir si la doctrine de saint Paul était ou non la vérité. Leur industrie souffrait de ses prédications : c'en était assez pour le persécuter. Aujourd'hui encore il y a beaucoup d'orfèvres. Tels sont tous les ennemis de la Religion et de l'Église. Parce que le christianisme combat leurs passions, ils poussent le cri d'alarme et appellent les populations à la guerre contre lui.

XVIII

La troisième, c'est la charité de saint Paul et de nos Pères dans la foi. Au milieu des persécutions dont il est

l'objet, le grand Apôtre n'oublie pas les chrétiens de Jérusalem. Baptisés les premiers, ils furent les premiers persécutés. Maltraités, emprisonnés, dépouillés de tout, ils n'avaient de ressources que dans la charité de leurs frères. Pour eux, saint Paul se fit frère quêteur, et on le voit parcourant toute l'Asie Mineure demandant l'aumône; et il faut ajouter que les chrétiens répondirent généreusement à son appel.

XIX

Comme l'esprit du christianisme est toujours le même, nous sommes, aujourd'hui surtout, témoins du même spectacle. Sous une forme différente, si on veut, que sont les trois grandes œuvres catholiques, la Propagation de la foi, la Sainte-Enfance, l'Œuvre apostolique, sinon la manifestation éclatante de la charité chrétienne? Faisons-nous un devoir, une gloire et un bonheur de nous associer à ces trois œuvres éminemment providentielles. A Notre-Seigneur nous rendrons, dans les pays étrangers, le plus grand nombre d'âmes possible, en compensation de celles qu'une impiété sans exemple et sans nom lui ravit en Europe.

Voir : Baron. *Annot. ad Martyrol.* 4 mai, et 26 juill.; Cor. a Lap. *in Act. App.* XVIII-XIX, etc.

ÉPAPHRODITE

I

Le cœur paternel, il faudrait dire maternel, de saint Paul, se révèle de nouveau dans la lettre aux chrétiens de Philippes. Nous le verrons après avoir cité le passage qui concerne Épaphrodite.

De sa prison, de Rome, le grand Apôtre écrit : « J'ai cru qu'il était nécessaire de vous renvoyer mon frère Épaphrodite, coopérateur de mes travaux, compagnon de mes combats, qui est votre apôtre et qui m'a servi dans mes besoins; parce qu'il désirait vous voir tous, et qu'il était affligé de ce que vous aviez su sa maladie. Il a été en effet malade à la mort, mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui mais aussi de moi, afin que je n'eusse pas affliction sur affliction.

II

« C'est pourquoi je me suis hâté de le renvoyer pour vous donner la joie de le revoir, et pour me retirer moi-même de l'affliction. Recevez-le donc en Notre-Seigneur avec la joie la plus grande et honorez les hommes de ce mérite, car c'est à cause de l'œuvre de Jésus-Christ qu'il a

été si près de la mort, exposant sa vie pour me rendre les services que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes. »

III

Afin de bien comprendre cette lettre aux Philippiens, ainsi que la tendresse de saint Paul pour eux et en particulier pour Épaphrodite, il est utile de reprendre les choses de plus haut.

Saint Paul, accompagné de Timothée, venait d'évangéliser la Mysie et la Troade, lorsqu'il eut une vision pendant la nuit.

Un Macédonien lui apparut et lui dit : « Passez en Macédoine, et secourez-nous. » Docile à l'appel de la grâce, le grand Apôtre se dirigea aussitôt vers la Macédoine.

IV

La capitale de cette province était Philippes, ainsi nommée du père d'Alexandre le Grand, qui l'avait restaurée et embellie. Saint Paul y prêcha avec un grand succès, et les chrétiens de Philippes se distinguèrent, entre tous, par leur attachement filial pour leur Père dans la foi.

V

Ayant appris que saint Paul était prisonnier à Rome, ils lui envoyèrent pour le consoler Épaphrodite, leur évêque, chargé de nombreuses aumônes. Arrivé à Rome, Épaphrodite tomba dangereusement malade. Aussitôt qu'il fut rétabli, saint Paul, s'oubliant lui-même, le renvoya auprès de ses chers enfants de Philippes. Il comblait ainsi leurs vœux et ceux d'Épaphrodite.

VI

Le lettre dont il le chargea fut donc écrite de Rome l'an 60 de Notre-Seigneur, la deuxième année de l'emprisonnement de saint Paul. De la même année sont les lettres aux Colossiens, aux Éphésiens, à Philémon. Toutes portent en tête le nom de Timothée, qui, avant l'hiver, était venu rejoindre son illustre maître.

VII

On voit qu'il s'agit ici de la première captivité de saint Paul, et non pas de la seconde, qui n'eut lieu que la quatorzième année du règne de Néron. La preuve est que, dans cette lettre aux Philippiens, l'Apôtre dit qu'il ne mourra pas encore, mais qu'il vivra pour l'avantage des fidèles. Donc saint Paul devait être délivré de sa première prison, tandis que la seconde devait être pour lui le vestibule du martyre.

VIII

Apporter à saint Paul prisonnier des secours en argent de la part des chrétiens de Philippes et l'assister de sa personne en leur nom, telle était la mission d'Épaphrodite. Le saint évêque s'en acquitta en se dévouant à de grandes fatigues et s'exposant à de grands dangers, ce qui lui causa une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et l'obligea de demeurer longtemps à Rome.

La nouvelle de sa maladie étant parvenue aux Philippiens, ils en furent très affligés. C'est pourquoi, lorsqu'il fut rétabli, saint Paul s'empressa, comme il a été dit, de le renvoyer au milieu de son bien-aimé troupeau ; mais, en le renvoyant il en fait l'éloge.

IX

Il l'appelle son *frère*, à cause de la tendre affection qu'il lui porte; son *coopérateur*, parce que Épaphrodite avait courageusement partagé les travaux de l'Apôtre, qui, de sa prison, ne cessait de travailler à la prédication de l'Évangile; son *compagnon d'armes*, parce qu'il s'était associé, au péril de sa santé et de sa vie, au grand combat entrepris par l'Apôtre des nations contre les formidables puissances des hommes et des démons, usurpateurs du monde, qu'il s'agissait de rendre à Jésus-Christ, son maître légitime.

X

De retour à Philippes, Épaphrodite y resta-t-il jusqu'à sa mort? Suivant une tradition consacrée par Métaphraste, Lippoman et Surius, saint Pierre le retira de Philippes, et le fit évêque de Terracine.

Conformément à cette tradition, l'ancien *Martyrologe romain*, s'exprime ainsi, au 22 du mois de mars : « A Terracine, Épaphrodite, disciple des Apôtres, et qui fut ordonné évêque de cette ville par saint Pierre. »

Sur cette tradition, Baronius fait l'observation suivante : Il croit qu'il y eut trois saints évêques de ce nom : l'un qui fut évêque d'Adriana en Syrie; l'autre de Terracine, et l'autre de Philippes; à moins, dit-il, que le même ait été transferé à ces trois différents sièges : ce que nous ne pensons pas : *quod non putamus.*

XI

Le IIIe chapitre de la lettre aux Philippiens contient un verset qui demande à être expliqué, aujourd'hui surtout.

« Il y en a beaucoup, dit le grand apôtre, dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ ; dont la fin sera la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de confusion, qui n'ont du goût que pour les choses de la terre. »

XII

Par ces ennemis de la croix, saint Paul désigne les hérétiques de son temps, tel que Simon le Magicien, Cérinthe, Basilide et autres. Tous étaient les ennemis de la croix, en ce sens que, niant la divinité de Notre-Seigneur crucifié, sa croix n'était d'aucune valeur. C'était saper le christianisme par la base : saint Paul le comprit.

XIII

De là, dans toutes les occasions, l'éloge qu'il fait de la croix, de sa puissance et de sa gloire. Cette hérésie s'était répandue non seulement en Judée, mais encore en Asie, dans la Macédoine et dans la Grèce, ainsi qu'à Rome, où Simon le Magicien s'était fait des partisans.

De là vient encore que tous les premiers Pères de l'Orient et de l'Occident ne cessent de recommander aux chrétiens de protester contre les hérétiques, en rendant à la croix toute sorte d'honneurs et surtout en faisant souvent, très souvent, le signe de la croix.

XIV

Dans notre traité du *Signe de la croix au* XIXe *siècle*, sont rapportés et les principaux passages des Pères, et la reli-

gieuse coutume, où étaient les premiers chrétiens de faire, à chaque instant, le signe de la croix.

Les paroles de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, sont si précieuses qu'elles méritent d'être citées. « Ne rougissons pas de confesser le Crucifié. Au contraire, que notre main imprime avec confiance le signe de la croix sur notre front; que ce signe soit imprimé sur tous les autres objets, sur le pain que nous allons manger, sur le vin que nous allons boire; en sortant, en rentrant; avant le sommeil, en nous couchant, en nous levant, en marchant, en nous reposant.

XV

« C'est une garde puissante, gratuite à cause des pauvres, facile à cause des infirmes, elle est le don divin, le signe des fidèles, la terreur des démons. C'est par elle qu'ils ont été vaincus. Montrez-leur courageusement ce signe. Quand ils le voient ils se souviennent du Crucifié, et ils redoutent Celui qui a brisé la tête du Dragon, leur chef. »

XVI

Le signe de la croix a toujours été du plus fréquent usage dans l'Église catholique. Elle y persévérera toujours jusqu'au règne de l'Antéchrist. Parmi les moyens de séduction qu'il emploiera pour établir sa domination, il interdira de faire le signe de la croix. C'est ce qu'annonce le martyr saint Hippolyte, dans son livre *De la fin du monde.*

Par ce qui se passe de nos jours, on peut juger que le règne de l'Antéchrist n'est pas éloigné. En effet, la moitié de l'Europe ne fait plus le signe de la croix. Beaucoup de catholiques ne le font plus. Rien ne sera plus facile à l'Anté-

christ que de l'interdire tout à fait : *Ex his intelligere, lector, potes, ipsum jam appropinquare, qui nunc operatur in filios diffidentiae* [1]. Pensons-y.

Voir : Cor. a Lap. *in* c. 2, et 3 *ad Philipp*; Martyrol. Rom. 22 mars; M. Maistre, p. 224; Metaphraste, *Ser. in* Nat. App. 29 junii; Bar. an. 60. n. 2, 8, etc.

(1) Bar. an. 60, n. 9.

ÉVODIE, SYNTYQUE

I

Dans le IVe chapitre de sa lettre, saint Paul continue ses touchantes recommandations aux Philippiens. On voit un père également tendre et vigilant, qui veut à tout prix entretenir parmi ses enfants le principe de charité auquel le christianisme dut sa victoire,

Il leur dit : « Mes très chers et très aimés frères, ma joie et ma couronne, maintenez-vous fermes dans le Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Évodie et je conjure Synthique d'être unies de sentiments dans le Seigneur. Je vous prie aussi, vous le fidèle compagnon de mes travaux, de les secourir, elles qui ont travaillé avec moi pour l'Évangile, avec Clément et mes autres coopérateurs, dont les noms sont écrits dans le livre de Vie. »

II

Évodie et Synthyque étaient deux grandes chrétiennes, qui avaient puissamment secondé le zèle de saint Paul dans l'établissement du christianisme à Philippes. Elles appartenaient à cette race de femmes héroïques de foi, d'activité, de charité et de vertus, qui faisaient dire aux Barbares étonnés : « Quelles femmes il y a parmi les chrétiens! »

III

Commencée dans Marie et dans les saintes Femmes de l'Évangile, cette glorieuse lignée d'héroïnes chrétiennes, complètement inconnue chez les peuples païens anciens et modernes, s'est perpétuée jusqu'à nos jours au sein des nations catholiques.

Les services qu'elle a rendus, non seulement à la religion mais à la société, brillent à chaque page de l'histoire, comme les étoiles au firmament. C'est ainsi que dans le sens la plus élevé, la femme est devenue l'aide de l'homme : *adjutorium simile sibi.*

IV

Aujourd'hui plus que jamais la femme chrétienne mérite ce nom si honorable pour elle et si utile au monde, chose très significative pour qui suit la marche des événements contemporains !

Ce qui ne s'était jamais vu : l'esprit du Cénacle est tombé sur la femme ; le zèle de l'apostolat est devenu sa vie. Depuis quarante ans, chaque mois, partent des différents ports de France, des colonies de vierges chrétiennes qui vont s'établir aux quatre coins du monde.

V

Victimes dévouées au travail et à la pauvreté, elles secondent merveilleusement les missionnaires et étonnent les infidèles, qui les prennent pour des anges descendus du ciel en ligne droite.

Que de millions d'enfants abandonnés leur doivent la

double vie de l'âme et du corps! combien de malades la guérison de leurs plaies! combien de pauvres le pain et le vêtement! mais surtout combien de femmes, en les voyant, ont reconquis le sentiment de leur dignité!

VI

Saint Paul recommande Évodie et Synthyque à un compagnon de ses travaux. Le Texte sacré dit : *Germane compar*. Ce mot a fort exercé les interprètes. Les uns ont cru que saint Paul voulait parler d'Épaphrodite, mais cette explication tombe d'elle-même, Épaphrodite n'était pas à Philippes, mais à Rome, et c'est lui qui devait porter à Philippes la lettre de l'Apôtre.

Saint Chrysostome pense qu'il s'agit du frère ou du mari d'une des saintes Femmes nommées plus haut.

L'interprétation la plus commune veut que saint Paul ait désigné par ces mots *compagnon de mes travaux*, un de ses fidèles coopérateurs, assez connu des chrétiens de Philippes, pour n'avoir pas besoin d'être appelé par son nom personnel.

VII

Nous voyons dans cette *Biographie*, comme dans plusieurs autres, les chrétiennes de la primitive Église rivaliser de zèle avec les Apôtres; accompagner dans leurs voyages évangéliques les grands ouvriers du Christianisme; les secourir dans leurs besoins; passer d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, pour rendre service aux chrétientés naissantes. Ce dévouement héroïque, complètement inconnu du monde païen, est un des plus éclatants miracles de la Grâce. On peut ajouter : et un des plus nécessaires.

Alors la guerre était à outrance et sur toute la ligne. Toute l'armée du grand Guerroyeur, comme dit l'Écriture, était appelée au combat.

VIII

Chose frappante! Depuis quarante ans, le même spectacle se reproduit à nos yeux. Le paganisme et le Christianisme sont de nouveau en présence. Le Dieu Sauveur appelle toutes ses troupes au combat.

Son premier corps d'armée est formé des missionnaires répandus aujourd'hui sur tous les points des cinq parties du monde.

Le second est composé de nos vierges chrétiennes. Animées de l'esprit du Cénacle, elles suivent les traces des missionnaires ; se portent partout et complètent leur œuvre d'évangélisation. Celles qui ne partent point secondent leurs sœurs, en fournissant à elles et aux missionnaires tous les objets nécessaires, soit au culte divin, soit à leurs besoins personnels.

Le troisième se compose des enfants, associés à l'œuvre touchante de la Sainte-Enfance.

IX

Pourquoi ces trois corps d'armée, mis en campagne aujourd'hui ? Pourquoi pas il y a cent ans? Pourquoi pas dans cent ans? La Providence ne tâtonne jamais. Ce triple miracle répond à un besoin d'aujourd'hui. C'est un signe du temps. Sachons le comprendre et en faire notre profit.

Voir : Cor. a Lap. *in Ep. ad Philipp.* c. IV, 4, etc., etc.

ÉPAPHRAS

I

Si vous êtes allé à Rome, vous avez visité la prison dans laquelle saint Paul fut enfermé pendant deux ans. Au milieu du cachot est une colonne, à laquelle sans doute l'Apôtre était attaché et sur cette colonne sont gravées ces paroles du même Apôtre : « Je suis enchaîné, mais la parole de Dieu ne l'est pas : *Sed Verbum Dei non est alligatum.* »

Dans le fait, saint Paul, prisonnier, ne cessait d'annoncer la divine parole, soit de vive voix, soit par écrit. C'est de sa prison qu'il adresse plusieurs de ses admirables lettres aux différentes Églises et à plusieurs de ses disciples.

II

De ce nombre est l'Épître aux Colossiens; elle commence ainsi : « Paul, Apôtre de Jésus-Christ, par la volonté de Dieu, et Timothée son frère : à nos saints et fidèles frères en Jésus-Christ, qui sont à Colosse.

III

« Que Dieu notre Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur vous donnent la grâce et la paix. Nous rendons grâce à Dieu

le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et nous le prions sans cesse pour vous, depuis que nous avons appris quelle est votre foi en Jésus-Christ, et votre charité envers tous les saints, à cause de l'espérance qui vous est réservée dans le ciel, et dont vous avez déjà la connaissance par la parole de vérité de l'Évangile;

IV

« Qui vous est parvenu, comme *sur toute la terre*, où il croît et fructifie, ainsi que parmi vous depuis le jour où vous l'avez entendu, et où vous avez connu la grâce de Dieu selon la vérité, par les instructions que vous avez reçues de notre cher Épaphras, qui est notre compagnon dans le service de Dieu, et un fidèle ministre de Jésus-Christ pour votre salut, de qui nous avons appris votre charité toute spirituelle. »

V

Cette lettre fut écrite l'an 57 de Notre-Seigneur, la quinzième année de saint Pierre à Rome, la troisième du règne de Néron, ce prince étant consul pour la seconde fois avec Calpurnius Pison : cette date est précieuse.

Elle nous apprend que vingt-cinq ans après la mort de Notre-Seigneur, l'Évangile était déjà prêché dans le monde entier, où il se développait rapidement. Il en devait être ainsi. Peu de temps avant sa Passion, le Sauveur avait annoncé que l'Évangile aurait fait le tour du monde avant la ruine de Jérusalem, c'est-à-dire avant l'an 70 de l'ère chrétienne.

VI

Au chapitre IVe de la même Épître, saint Paul ajoute : « Épaphras, qui est de votre ville, vous salue. C'est un serviteur de Jésus-Christ, toujours soigneux de prier pour vous, afin que vous demeuriez fermes dans la perfection et le plein accomplissement de la volonté de Dieu.

« Car je lui rends ce témoignage, qu'il a un grand zèle pour vous, et pour ceux de Laodicée et d'Hiéropolis. »

VII

Ces deux villes de Phrygie étaient peu éloignées l'une de l'autre. La première est célèbre par le Concile qui en porte le nom. Un de leurs premiers apôtres fut saint Épaphras qui, consacré évêque de Colosses, continua de prendre soin de ses premières conquêtes. Venu à Rome, il partagea la prison de saint Paul. Nous l'apprenons de saint Paul lui-même qui, écrivant à Philémon, lui dit : « Épaphras, mon compagnon de captivité vous salue : *Salutat te Epaphras, concaptivus in Christo Jesu.* »

VIII

Fut-il mis en liberté en même temps que saint Paul? la chose est probable. Quoi qu'il en soit, après sa délivrance, le zélé pasteur revint à Colosses, où il se dévoua avec un zèle infatigable au bien de son troupeau. Suivant l'usage de ces temps de persécution, il reçut en récompense la couronne du martyre.

Au 19 juillet, on lit dans le *Martyrologe romain* : « Naissance de saint Épaphras, que saint Paul appelle son

compagnon de captivité. Ce saint, ayant été ordonné évêque de Colosses par le même Apôtre, et étant célèbre par ses vertus, reçut au même lieu, après un vigoureux combat, la palme du martyre, pour les fidèles qui lui avaient été confiés. Son corps a été déposé à Rome, dans la Basilique de Sainte-Marie-Majeure. »

IX

Baronius ajoute : « Des manuscrits authentiques nous donnent la certitude que le corps du glorieux martyr repose dans la vénérable Basilique : *Ejus venerandum corpus asservari Romae in Basilica Sanctae Mariae Majoris, ex certis ejusdem Ecclesiae veteribus monumentis accepimus.* »

X

Des travaux continuels, la prison et le martyre : voilà ce qu'il en a coûté à nos Pères pour nous procurer le bienfait de l'Évangile. En sommes-nous bien reconnaissants? Vivons-nous suivant les exemples de nos ancêtres et conformément à la foi qu'ils nous ont enseignée?

Voir : Baron. an. 59, n. 11 ; *Adnot. ad Martyrol.* 19 juli ; Cor. a Lap. *in Epist. ad Coloss.* 1. v. 7 ; et *ad philem.* v. 23 ; id. Martyrol. Ad. Usuar., et *Catal.* Petri de Natalib, etc.

DÉMAS, NYMPHA, ARCHIPPE

I

Dans le chapitre IVe de la même Épître aux chrétiens de Colosses, saint Paul, se fait l'interprète des salutations réciproques de ses chers disciples. « Luc, dit-il, médecin qui m'est très cher, vous salue, ainsi que Démas. Saluez les frères qui sont à Laodicée, et Nympha et l'Église qui est dans sa maison, et dites à Archippe : Voyez le ministère que vous avez reçu du Seigneur et accomplissez-le. »

C'est toujours le même zèle et la même charité. Daignez, ô mon Dieu ! les faire revivre parmi nous, chrétiens des derniers temps.

II

Comme l'Épître aux Colossiens date de l'an 59 de Notre-Seigneur, nous savons qu'à cette époque Démas était à Rome, auprès de saint Paul qui l'honorait de son affection. Dans la lettre à Timothée, écrite quelque temps après, le grand Apôtre se plaint de Démas : « Démas, dit-il, m'a abandonné, par amour de ce siècle et il est allé à Thessalonique. »

III

Abandonner le grand Apôtre, pendant qu'il était en prison, craindre les privations, fuir les dangers inévitables pour le compagnon d'un prisonnier, est une défaillance honteuse, néanmoins pour qui connaît la pauvre nature humaine, elle n'a rien d'étonnant. C'est pour nous une utile leçon d'humanité et de défiance de nous-mêmes.

IV

Il est consolant de pouvoir ajouter que Démas ne put rester longtemps éloigné de son maître et de son Père. L'année suivante, c'est-à-dire l'an 60 de Notre-Seigneur, le grand Apôtre écrivant à Philémon, rend à Démas ce glorieux témoignage : « Épaphras, qui est comme moi prisonnier pour Jésus-Christ, vous salue, ainsi que Marc, Aristarque, Démas et Luc, compagnon de mes travaux. »

On ne sait ce qu'il y a de plus admirable : ou la générosité de saint Paul qui non seulement oublie la faute de Démas, mais lui rend toute son amitié, ou la sincère conversion de Démas, qui revient courageusement reprendre auprès de son maître, son laborieux et périlleux ministère.

V

Saint Paul veut aussi qu'on salue de sa part Nympha et l'Église qui est dans sa maison. On voit par le contexte que Nympha est un nom d'homme et non de femme.

C'était, comme tant d'autres, soit à Jérusalem, soit à Rome, soit dans toutes les villes de l'Orient et de l'Occident, un de ces fervents et courageux chrétiens qui réunis-

saient leurs frères dans leurs maisons, pour pratiquer, malgré les frayeurs et les dangers, la divine religion, en attendant le moment où elle pourrait se montrer au grand jour.

VI

« Dites à Archippe d'accomplir avec fidélité le ministère qu'il a reçu du Seigneur. » Qui était Archippe et quel était le ministère dont parle l'Apôtre? Saint Ambroise nous apprend qu'il était évêque de Colosses. Il est vraisemblable qu'il avait succédé à saint Épaphras, et qu'étant encore jeune évêque, saint Paul crut de sa charité de lui rappeler la grandeur et les obligations de son ministère.

VII

Divers *Martyrologes* lui donnent le même titre. « En Asie, dit celui de Galésinius, fête de saint Archippe, qui fut évêque de l'église de Colosses, disciple de l'Apôtre saint Paul; que cet Apôtre a honoré de son témoignage, et qui, après s'être religieusement et saintement acquitté de la charge de la prédication évangélique, endura le martyre et alla auprès du Seigneur. »

VIII

Ce n'est pas une fois seulement dans la lettre aux chrétiens de Colosses, que le grand Apôtre témoigne son affection à saint Archippe. Il la manifeste d'une manière plus touchante peut-être et plus explicite, en écrivant à Philémon. Il commence ainsi son admirable Épître : « Paul, prisonnier de Jésus-Christ, et Timothée son frère, à notre cher

Philémon, notre coopérateur; à notre très chère sœur Appia; à Archippe, le compagnon de nos combats. »

IX

En se reportant par la pensée au temps où écrivait saint Paul, on peut à peine se faire une idée du nombre, de la grandeur et de la continuité des combats des soldats de Jésus-Christ.

Satan était le Dieu du monde, le roi de la *belle* antiquité. A ses ordres il avait toutes les puissances de la terre, et ces puissances, animées de la haine du démon, disposaient sans se lasser de toutes les armes que la cruauté, la ruse, la séduction mettaient en leurs mains. Alors chaque chrétien devait combattre pour lui et pour ses frères. De là, ce mot de Tertullien : « Dans ces conjonctures tout homme est soldat : *In his omnis homo miles.* »

X

Archippe combattit vaillamment et mérita la couronne des vainqueurs. Le *Martyrologe romain*, qui fixe sa fête au 20 mars, s'exprime ainsi : « En Asie, naissance de saint Archippe, compagnon de saint Paul dans ses travaux; ce grand Apôtre fait mention de lui dans son Épître à saint Philémon, et dans celle qu'il a écrite aux Colossiens. »

XI

La lutte n'a pas cessé; elle durera toujours, plus redoutable aujourd'hui que jamais, chaque chrétien, homme, femme, habitant des villes ou des campagnes, doit, sous peine d'être vaincu, marcher l'épée à la main, la tête cou-

verte du casque de la foi, la poitrine protégée par la cuirasse de l'espérance, et le cœur trempé au feu de la charité.

Voir : Bar., an. 60, n. 11 ; S. Ambr. *Comm. in Epist. ad Coloss. in fine*; Bar., an. 60, n. 13, 14 ; Cor. a Lap. *in Ep. ad Col.* c. IV, V, 14, 15, 17; Bar., an. 59, n. 11 ; Martyrol. Usuard. et Adon., *ibid*, etc., etc.

SYLVAIN

I

Saint Paul termine son Épître aux Hébreux, en disant : « Sachez que notre frère Timothée est en liberté. S'il arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui. Saluez de ma part tous vos supérieurs et tous les saints. Nos frères d'Italie vous saluent. Que la Grâce soit avec vous tous. Qu'il soit ainsi. »

II

Cette dernière Épître du grand Apôtre fut écrite de Rome, l'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième du règne de Néron, sous le troisième consulat de ce prince, ayant pour collègue Valérius Messala. Elle nous reporte à la première captivité de saint Paul, et nous apprend que saint Timothée était alors en liberté.

III

Comme son cher maître, le saint évêque d'Éphèse avait subi les rigueurs de la prison. Tel était, d'ailleurs, le sort des premiers prédicateurs de l'Évangile. De là, ces vers qui résument toute l'histoire de l'Église et justifient les prédictions

de Notre-Seigneur : « L'Église a été fondée dans le sang, elle a crû dans le sang, elle se développe dans le sang, elle finira dans le sang (1). »

IV

Jamais prophétie n'a été plus littéralement accomplie. Suivez pas à pas l'Église catholique dans toutes les parties du monde, depuis le Calvaire jusqu'à nos jours, c'est à peine si vous trouvez une année, un mois, une semaine, peut-être un jour sans trouver quelque chrétien persécuté, enchaîné, mis à mort pour la foi.

V

Quant à Timothée, ce n'est ni à Rome ni en Occident qu'il fut mis en prison : il n'y était jamais venu. C'était donc en Orient. Comment expliquer ces paroles de saint Paul : « Si Timothée arrive bientôt, à Rome où je suis, j'irai vous voir avec lui? »

VI

Si l'Apôtre s'adresse aux Hébreux de Jérusalem ou de l'Orient, comment prie-t-il Timothée de venir le prendre à Rome et de l'accompagner en Orient? N'était-il pas bien plus naturel de dire à Timothée de l'attendre au passage et de venir avec lui à Jérusalem? Le texte de l'Apôtre s'explique naturellement par ceux qui prétendent que l'Épître de saint Paul est adressée aux Juifs d'Espagne.

(1) *Sanguine fundata est Ecclesia, sanguine crevit,*
Sanguine succressit, sanguine finis rit.

VII

Les chrétiens d'Italie qui envoient leurs salutations aux Hébreux, c'étaient non seulement les chrétiens de Rome, mais de toutes les parties de l'Italie, venus à Rome pour voir le glorieux et bien-aimé prisonnier, se mettre à sa disposition et lui prodiguer avec une tendresse filiale tous les soins, toutes les consolations, tous les services réclamés par sa position dans les fers. On en peut d'autant moins douter, que les Églises d'Orient envoyaient à Paul leurs évêques et les premiers d'entre eux, porteurs de leurs affections et de leurs aumônes.

VIII

Venons maintenant à Sylvain, que nous trouvons nommé au chapitre cinquième de la première épître de saint Pierre : « Je vous ai écrit brièvement, ce me semble, par notre frère Sylvain, homme fidèle ; vous suppliant et vous protestant que la vraie grâce de Dieu est la Grâce en laquelle vous demeurez fermes. L'Église, élue comme vous, qui est dans Babylone, et mon fils Marc, vous saluent. Saluez-vous les uns les autres par le saint baiser. »

IX

Comme nous l'avons vu, c'est la première année de son pontificat romain, que le chef du Collège apostolique écrivit cette lettre. Ayant pourvu au gouvernement de l'Église d'Antioche, qu'il venait de quitter, par la nomination de saint Évode, il ne voulut pas oublier les Églises qu'il avait fondées dans les différentes parties de l'Asie Mineure, dans le Pont,

dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans la Bythinie.

C'est à ces chères chrétientés naissantes qu'il écrit avec la tendresse d'un père ; sa lettre respire la majesté du prince des Apôtres et du chef de l'Église universelle.

X

Suivant saint Jérôme, Sylvain, à qui saint Pierre confie sa lettre, et dont il fait l'éloge, est le même que Silas, dont nous avons déjà donné la *Biographie*. Voici le texte même de saint Jérôme : « Il faut savoir que Silas, compagnon de saint Paul, est à tort appelé Sylvain, et qu'il faut lire Silas, attendu que nous ne trouvons pas le nom de Sylvain dans les *Actes des Apôtres : Sciendum Silam Collegam Pauli... vitiose Sylvanus legitur pro Sila, cum Sylvanum in Apostulorum Actis non legimus.* (*Ep. ad Damas. in fin.*)

Silas porta donc la lettre de saint Pierre dans les différentes Églises d'Orient. C'est dans ce voyage qu'il rencontra saint Paul et devint son fidèle compagnon.

XI

Il reste à donner quelques explications sur l'année et sur le lieu où fut donnée cette importante épître. Quant à l'année, l'histoire fixe la fin de l'année 42, ou le commencement de l'année 43 de Notre-Seigneur, la première de saint Pierre à Rome, la troisième du règne de l'empereur Claude, cet empereur étant consul pour la troisième fois, avec Lucien Vitellius.

On sait, par une tradition constante, perpétuée dans une fête annuelle, que ce fut le 18 février de cette même année que le pêcheur galiléen prit possession de son siège, surlequel, dans la personne de ses successeurs, il règnera, malgré les efforts de l'enfer, jusqu'à la fin des siècles.

XII

Cette date est d'autant plus certaine, qu'à la fin de son Épître, saint Pierre dit aux Églises, que Marc, son fils, les salue. Il s'agit de l'évangéliste saint Marc, qui s'était attaché à saint Pierre et était devenu son fils spirituel.

Saint Marc était donc à Rome. Or, ce fut cette même année que saint Pierre l'envoya fonder l'Église d'Alexandrie en Égypte : l'occasion était on ne peut plus favorable.

XIII

Le savant juif Philon était venu à Rome pour plaider à la cour les affaires de ses coreligionnaires; ayant appris qu'un de ses compatriotes, saint Pierre, prêchait à Rome, il fit connaissance et se lia d'amitié avec lui.

A son retour en Égypte, il fut accompagné de saint Marc, que saint Pierre lui avait recommandé; il se montra fidèle à cette recommandation, et, arrivé à Alexandrie, il donna de grandes louanges à Marc et aux chrétiens, ses disciples.

XIV

Saint Pierre date sa lettre de Babylone. Quelle est cette ville? C'est Rome. La réponse n'est pas douteuse. Mais pourquoi l'Apôtre ne désigne-t-il pas Rome par son nom ? Pour plusieurs motifs également fondés.

Le premier, parce que Rome était devenue, en Occident, ce que l'ancienne Babylone avait été en Orient, la capitale orgueilleuse d'un immense empire.

Le second, parce que Rome était devenue par son luxe,

par ses erreurs, par ses débauches, une vraie ville de confusions et d'iniquités.

Le troisième, parce qu'il ne voulait pas faire connaître les chrétiens de Rome. Si sa lettre était venue à tomber entre les mains des païens, ceux-ci n'auraient pas manqué de dénoncer les chrétiens et une persécution s'en fût immédiatement suivie.

Baronius ajoute un quatrième motif. Saint Pierre s'était échappé par la fuite de la prison et des atteintes d'Hérode. Si ce prince avait su qu'il était à Rome, il n'aurait rien omis pour le faire arrêter.

Ainsi, on voit qu'une sagesse divine a dicté jusqu'aux moindres paroles des Saintes Écritures. Pourquoi faut-il qu'au lieu de lire et de relire ces oracles divins, les chrétiens de nos jours les lisent peu, ou ne les connaissent pas même de nom? Cette ignorance, fruit de l'éducation, est une grande cause de l'affaiblissement de la foi, de l'abaissement des caractères et de la corruption des cœurs. C'est aux familles chrétiennes à porter remède à cet envahissement du mal qui menace de tout emporter.

XVII

Nous avons parlé de la première prison de saint Paul à Rome. Il n'est pas sans intérêt de connaître celle de saint Pierre. Cette prison, dans laquelle saint Pierrre eut pour compagnon saint Paul et d'où ils sortirent en même temps pour aller à la mort est la fameuse *prison Mamertine*.

La voici telle que nous l'avons visitée. Cette prison noire, humide, horrible, doit son nom au quatrième roi de Rome, Ancus Martius, qui la fit creuser dans le roc même du Capitole. Située presque à mi-côte de la redoutable mon-

tagne, elle se compose de deux cachots, placés l'un au-dessus de l'autre.

XVIII

Vous commencez par descendre vingt-cinq pieds sous terre, et vous trouvez le cachot supérieur, appelé proprement *prison Mamertine* : on y pénètre par un escalier moderne. Sous les Romains, il n'y avait ni escalier, ni porte, on y glissait les condamnés par une ouverture circulaire, pratiquée au centre de la voûte, et qui est encore fermée par une forte grille de fer.

On voit, à droite, les traces d'un soupirail qui laissait pénétrer un peu d'air et de lumière dans ce vivant tombeau. Le cachot a vingt-quatre pieds de longueur, sur dix-huit de largeur et treize d'élévation.

XIX

Au dessous de ce premier cachot en est un second plus étroit, plus bas, plus humide, et totalement privé de lumière : c'est la prison Tullienne, *Robur Tullianum*; elle doit son nom et son origine à Servius Tullius, sixième roi de Rome.

Ici, comme dans le cachot supérieur, on descendait les condamnés par une ouverture pratiquée au centre de la voûte.

La prison Mamertine était comme une salle d'attente où l'on donnait la question ; car c'est dans la prison Tullienne que se faisaient les exécutions des grands coupables, hélas ! et de bien d'autres.

Au bas du cachot Tullien était une ouverture fermée par une porte en fer, aboutissant à l'escalier appelé les *Gémonies*,

ainsi appelé des gémissements des malheureux qui le montaient ou le descendaient. C'est par ces degrés qu'après l'exécution, les *confecteurs* armés de crocs, traînaient dans le Tibre les cadavres des suppliciés.

XX

C'est dans ce cachot inférieur que Néron fit jeter les saints Apôtres. Nous bûmes de l'eau de la fontaine que saint Pierre fit jaillir, pour baptiser Procès et Martinien, ses geôliers, ainsi que vingt-sept soldats, martyrs à leur tour.

La fontaine est près de la colonne à laquelle l'Apôtre était attaché, en sorte qu'il put, malgré ses chaînes, y puiser l'eau nécessaire à la régénération des néophytes. Toute la journée on voit des âmes ferventes ou de pieux pèlerins répandre des larmes et des prières sur ces lieux cruels, berceau du Christianisme dans la grande Rome.

Voir : Cor. a Lap. *in* 1. ep. Petr. v, 12, 13 ; Bar. an. 45, n. 15 ; Hier. *de Script. Eccles. in Philon* ; Les Trois Rome, 16 décembre, etc., etc.

HYMÉNÉE, ALEXANDRE

I

Il est inévitable qu'il y ait des hérésies. Cette divine prédiction commença de se vérifier, on peut le dire, au sortir même du Cénacle. Simon le Magicien est le chef de cette interminable lignée d'hérétiques, qu'on voit pulluler depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. Dieu permet ces attaques incessantes pour éprouver la foi des vrais chrétiens, et pour montrer la solidité indestructible de l'Église.

Malgré les assauts réitérés de la violence et de la ruse, cette divine Épouse n'a perdu ni un seul de ses dogmes, ni un seul point de sa morale, ni un seul de ses sacrements, ni une seule des personnes nécessaires à sa hiérarchie.

II

Il faut remarquer que jamais les hérésies ne furent plus nombreuses que dans les premiers siècles. Le démon se sentait attaqué partout; et à tout prix il voulait garder son empire usurpé. De là bien des défaillances, d'ailleurs richement compensées par la foi héroïque des martyrs et des innombrables saints de la primitive Église.

III

Parmi les naufragés, saint Paul nomme à Timothée, Hyménée et Alexandre. « Mon cher Timothée, lui dit-il, conformément aux prophéties qu'on a faites autrefois de vous, combattez selon les lois de la sainte milice, conservant la foi en la bonne conscience, abandonnée par quelques-uns qui ont fait naufrage dans la foi : de ce nombre sont Hyménée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne point blasphémer. »

IV

Que les amateurs de littérature remarquent, d'abord, la belle métaphore employée par saint Paul. Il compare la foi à un navire. L'ancre qui retient ce navire et l'affermit au milieu des tempêtes, c'est la bonne conscience. Rien n'est plus vrai. Le cœur fait toujours naufrage avant l'esprit : l'incrédulité est une plante qui ne croît que dans la boue des passions.

De la bonne conscience naît l'espérance des biens futurs, de même que le navire agité par les flots laisse cependant aux passagers le consolant espoir d'arriver au port et finit par les y conduire; ainsi la foi conduit à la vie éternelle.

V

De même encore qu'en pleine mer l'homme hors du navire n'a aucun espoir de salut, ainsi de l'homme sans la foi. Mais tant qu'il conserve la foi, bien qu'il pèche, il peut encore se sauver. De là vient que l'Église, qui est la maîtresse de la foi et l'assemblée des croyants, est justement

comparée à l'arche de Noé, hors de laquelle nul n'échappa au déluge.

Elle est encore comparée aux barques évangéliques, d'où Notre-Seigneur prêchait le royaume de Dieu, calmait les tempêtes et faisait prendre des poissons.

VI

La tradition ne nous a conservé que le nom d'Hyménée. D'après les paroles de saint Paul, nous savons seulement qu'il avait été chrétien, peut-être même fervent chrétien, comme on l'était généralement à ces jours admirables de la primitive Église. Son exemple est une leçon pour tous les siècles. Quelle que soit notre ferveur, les chutes sont toujours à craindre.

VII

On a quelques détails sur Alexandre. Baronius pense que c'est le même qui, par un discours éloquent, apaisa la séduction des Éphésiens dont saint Paul faillit être victime. Juif d'origine, il se fit chrétien, puis tomba dans l'hérésie et devint un ardent ennemi de saint Paul.

« Alexandre, l'ouvrier en cuivre, écrit le grand apôtre, m'a fait beaucoup de mal : le Seigneur lui rendra selon ses œuvres. Gardez-vous aussi de lui; car il a résisté de toutes ses forces à mes paroles. »

VIII

Saint Paul ajoute qu'il a livré à Satan Hyménée et Alexandre, afin qu'ils apprennent à ne point blasphémer. Que signifient ces paroles? Elles signifient que l'Apôtre les

avait excommuniés. Sous un nom ou sous un autre, l'excommunication est un châtiment usité dans tous les temps, chez les juifs et même chez les païens : rien n'est plus juste.

Si le berger a le droit de chasser de son troupeau une brebis galeuse, pourquoi une société n'aurait-elle pas le droit de veiller à sa conservation, en rejetant de son sein l'audacieux qui méprise ses lois et qui tend à la corrompre ?

IX

Les juifs excommuniaient le coupable en le chassant de la synagogue ; les Romains en le dévouant aux dieux infernaux; les Gaulois en lui interdisant toute participation aux sacrifices. Refuser à l'Église catholique le droit d'excommunier, serait lui dénier le droit de se défendre. Il est remarquable que ceux qui lui contestent ce droit nécessaire, en font les uns contre les autres un usage continuel.

Est-ce que les sectes protestantes ne s'excommunient pas mutuellement? Même dans l'ordre politique, que voyons-nous ? Des partis opposés qui ne cessent de s'excommunier les uns les autres, et qui, comme il est arrivé souvent, sanctionnent leur excommunication par l'échafaud.

X

Pourquoi est-il dit qu'excommunier quelqu'un, c'est le livrer à Satan? Saint Hilaire répond : « Quiconque est dans la volonté du péché est vide de Dieu, et là où Dieu n'est pas, là est la demeure de Satan. Par ses tentations il s'en prépare l'entrée et occupe cette maison que Dieu a laissée

vide en s'éloignant (1) : Malheur donc à celui qui se met dans le cas de mériter l'excommunication ! Malheur plus grand à celui qui la méprise !

Voir : *S. Hilar. in Ps.* 318 ; Cor. a Lap. *in* II *ad Timoth.* 1, 20 ; Bar., an. 554, n. 11, 17, etc. S. Cypr. ep. 38 et 62, etc.

(1) Omnis enim, in quo peccati voluntas est, Deo vacuus est ; et ubi Deus non est, illic diaboli locus est : qui insidiam et obsidens ubi opportunitatem adeundi habuerit, tanquam vacuam domum occupat, quæ ei, jam Deo discedente, sit tradita.

CARPUS

I

Au nombre des recommandations que saint Paul adresse à Timothée, nous lisons la suivante : « Apportez, en venant, le manteau que j'ai laissé à Troade, chez Carpus, et mes livres, et surtout mes parchemins. »

II

Qu'était-ce que ce manteau dont parle saint Paul? La réponse des interprètes n'est pas uniforme. En prenant dans le sens propre le mot *penula*, il s'agirait d'un vêtement, soit ordinaire, comme le veulent certains commentateurs, soit sacré, ainsi que d'autres le prétendent.

Mais s'il s'agit d'un simple vêtement, ordinaire ou sacré, on a peine à comprendre que saint Paul ait attaché à ce vêtement un tel prix qu'il ait obligé son disciple à se charger, pendant un voyage de plusieurs centaines de lieues, d'un objet de si peu de valeur, d'autant qu'il était facile à l'Apôtre de s'en procurer un semblable à Rome. Les aumônes des fidèles lui en donnaient toute facilité.

III

D'autres savants, et Baronius est de ce nombre, soutiennent que le mot grec *phailonin* qu'on a rendu par *penula* signifie un *volume*, un rouleau contenant les livres de l'Écriture Sainte. S'il était facile à saint Paul, quoique prisonnier, de remplacer le manteau qu'il avait laissé chez Carpus. il lui était très difficile de se procurer un exemplaire des Livres Sacrés.

De cette interprétation, il résulterait que saint Paul aurait prié Timothée de lui apporter trois choses : le rouleau contenant les Écritures, les livres qui n'y étaient pas renfermés et les parchemins épars. Demander un pareil mobilier convenait mieux à saint Paul que de réclamer un simple manteau. Malgré cela, le sens littéral du mot *penula* nous paraît très acceptable.

IV

Quoi qu'il en soit, ces détails intimes montrent la confiance que saint Paul avait en Carpus : cette confiance était justifiée. Carpus, qu'on croit avoir été un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur, était un de ces généreux chrétiens qui se faisaient une joie de donner l'hospitalité aux frères voyageurs.

Saint Paul, passant à Troade, descendit chez lui. Carpus ne restait pas oisif dans sa maison. Il s'associa aux travaux des Apôtres, prêcha l'Évangile dans un grand nombre de contrées, convertit une foule de païens, en sorte qu'il brillait comme un astre glorieux dans tout l'Orient.

V

Carpus fut ordonné évêque de Bérée, ville de la Thrace, par saint Paul lui-même. Nous voyons, au commencement de l'Église, les évêques se succéder rapidement sur le même siège. Rien de plus facile à expliquer.

Une chrétienté formée, l'évêque partait pour en former une autre; et un nouvel évêque venait prendre sa place, sauf à la céder bientôt à un troisième. Nous le répétons, le temps pressait : il fallait promener partout le flambeau évangélique, afin de vérifier la prédiction du divin Maître.

VI

Comme saint Carpus convainquait les juifs par des raisonnements sans réplique, que le Christ par eux attaché à la croix était le Messie en personne, le Fils de Dieu et Dieu lui-même, ils entrèrent en fureur et le tuèrent cruellement.

VII

Digne imitateur de son glorieux maître, Carpus annonçait l'Évangile avec une intrépidité qui lui faisait braver également la colère des puissants et la fureur des multitudes; une fois même son zèle dépassa les bornes de la charité évangélique, ainsi qu'il le reconnaît lui-même, dans une lettre à saint Denis l'Aréopagite. Voici comment l'illustre chef de l'Aréopage rapporte le fait, dans sa lettre à Démophile. Cette lettre, citée par Baronius, est ainsi conçue :

VIII

« Il faut que je vous fasse part de la vision que Dieu envoya un jour à un saint personnage : ne raillez pas; car ce que je vais vous dire est vrai. Étant un jour en Crète, je reçus l'hospitalité chez Carpus, personnage, s'il en fût, éminemment propre aux contemplations divines, à cause de l'extrême pureté de son âme. Il n'abordait jamais la célébration des saints mystères sans qu'auparavant, dans les prières préparatoires, il ne fût consolé par quelque douce vision.

IX

« Or, il me raconta qu'un jour il conçut une tristesse profonde, parce qu'un infidèle avait ravi à l'Église et ramené au paganisme un nouveau chrétien, dans le temps même des pieuses fêtes qui suivaient son baptême. Il devait prier avec amour pour tous les deux et invoquer le secours du Dieu Sauveur, à dessein de convertir le païen et de vaincre l'apostat, par la mansuétude.

Il devait consacrer sa vie entière à les exhorter, jusqu'à ce qu'enfin ils trouvassent une solution parfaite à tous leurs doutes, et que, corrigés de la témérité et de la folie du passé, par une légitime et salutaire punition, ils fussent conduits ainsi à la connaissance de Dieu.

X

« Mais, ce qui auparavant ne lui était jamais arrivé, il fut violemment saisi d'une amère indignation. C'était le soir : il se couche et s'endort avec ses haineux sentiments. Il

avait coutume d'interrompre son repos et de s'éveiller pendant la nuit pour la prière. L'heure à peu près venue, après un sommeil pénible, entrecoupé, il se lève plein de trouble.

« En entrant en commerce avec Dieu, il se livre à un chagrin peu religieux, il s'indigne, il trouve injuste que des hommes impies et qui traversent les voies du Seigneur, vivent plus longtemps. Là-dessus, il prie Dieu de lancer la foudre et de détruire sans pitié ces deux pécheurs à la fois.

XI

« A ces mots, il croit voir soudain la maison où il était, ébranlée d'abord, puis se diviser en deux dans toute sa hauteur. Devant lui se dressait une flamme d'un éclat immense, qui, du haut des cieux, à travers le faîte déchiré, semblait descendre jusqu'à ses pieds. Dans la profondeur du firmament entr'ouvert, apparaissait Jésus environné de la multitude des anges qui avaient revêtu une forme humaine.

XII

« Carpus, les yeux élevés, contemple cette merveille et s'étonne. Ensuite, abaissant ses regards, il voit au-dessous du sol bouleversé un vaste et ténébreux abîme. Les deux pécheurs qu'il avait maudits se tenaient sur le bord du précipice, tremblants, misérables, se soutenant à peine, près de tomber.

XIII

« Du fond du gouffre, d'affreux serpents rampaient vers eux et s'entortillaient autour de leurs pieds, et tantôt les

saisissaient, les enveloppaient, les entraînaient, tantôt, de la dent et de la queue, les déchirant ou les caressant, essayaient de toute manière de les attirer dans l'abîme.

« Bien plus, des hommes se joignaient à ces serpents pour assaillir en même temps le couple infortuné, lui imprimer des secousses, le pousser, le frapper de coups. Enfin, le moment vint où ces deux hommes semblaient près de périr, moitié de plein gré, moitié par force, contraints, pour ainsi dire, et tant de fois séduits par le mal.

XIV

« Cependant Carpus, comme il le rapporte lui-même, triomphe d'aise en contemplant ce spectacle et en oubliant celui du ciel. Il s'irrite et s'indigne de ce que leur ruine ne s'accomplissait pas assez vite. Il essaye plusieurs fois, mais en vain, de la consommer lui-même. Il redouble de colère, il les maudit, mais son regard se décide enfin à interroger encore les cieux.

Le prodige y continuait; seulement Jésus était ému de compassion. Il se levait de son trône, il descendait vers les malheureux, leur tendait une main secourable. Et les anges leur venaient aussi en aide et les soutenaient, chacun de son côté.

XV

« Et le Seigneur disait à Carpus : — Lève la main et frappe-moi; car je suis prêt à mourir encore une fois pour le salut des hommes, et cela me serait doux, si on pouvait me crucifier sans crime. Vois donc si tu aimes mieux être précipité dans ce gouffre avec les serpents, que d'habiter avec Dieu et avec les anges si bons et si amis de l'humanité.

« Voilà, ajoute saint Denis, le récit que m'a fait Carpus, et j'y crois volontiers. »

XVI

Et nous aussi nous y croyons volontiers. D'abord cette vision est possible; ensuite elle est attestée par celui même qui en a été l'objet, et celui-là est un évêque, un saint, un martyr; de plus, elle a obtenu la créance d'un des plus grands théologiens des temps primitifs; enfin cette vision rentre dans les sentiments de miséricorde dont le Sauveur fut toujours animé.

XVII

Dire à Carpus de frapper non pas les coupables, mais lui-même, revient à ce qu'il disait à saint Jacques et à saint Jean, qui voulaient faire tomber la foudre sur les Samaritains : « Vous ne savez quel esprit vous anime ! » Apprenons de ces exemples à réprimer les sentiments d'indignation que nous cause la malice des pêcheurs.

Rappelons-nous deux choses, que la vengeance appartient à Dieu; et qu'il laisse les méchants sur la terre ou pour qu'ils se convertissent ou pour qu'ils servent d'exercice aux justes.

Le *Martyrologe romain* marque au 13 octobre la fête de saint Carpus : « A Troade, ville de l'Asie Mineure, naissance de saint Carpus, disciple du bienheureux Apôtre Paul. »

Voir : Bar., an. 58, n. 67; an. 59, n. 16 et seqq. ; Corn. a Lap. *in* I *ad Timoth.* IV, 13; Bolland, 26 maii; M. Maistre, 165, et les Œuv. de S. Denis l'Aréop. traduites par Mgr Darboy, etc.

TYCHIQUE

I

Le xxe chapitre des *Actes des Apôtres* nous montre saint Paul, sorti d'Éphèse, continuant son voyage vers Jérusalem. Il eut pour compagnon Sopater, fils de Pyrrhus de Bérée, Aristarque et Second qui étaient de Thessalonique, Gaïus de Derbe et Timothée, Tychique et Trophime, tous deux d'Asie.

Ces deux derniers, ayant devancé saint Paul, l'attendirent à Troade. C'est là que saint Paul ressuscita le jeune Eutyque. Assis sur une fenêtre, ce jeune homme s'était endormi pendant le sermon de l'Apôtre, et s'était tué en tombant du troisième étage. Avis à ceux qui dorment pendant le sermon.

Presque tous les compagnons de voyage de saint Paul nous sont connus. Il reste à parler de Tychique et de Trophime.

II

Comme nous l'avons vu, les juifs avaient, longtemps avant Notre-Seigneur, des établissements dans toutes les parties de l'empire romain, en Occident aussi bien qu'en Orient. Tychique, juif d'origine, était de la province d'Asie, dévoué

à saint Paul, dont il se sépare le moins possible; il devint son homme de confiance, son tabellaire : c'est-à-dire son messager, son courrier, son *facteur*.

C'est lui que le grand Apôtre, prisonnier à Rome, charge de porter sa lettre aux Éphésiens. « Quant aux circonstances où je me trouve, leur dit-il, et à mes occupations, Tychique, notre cher frère et fidèle ministre du Seigneur, vous informera de tout. C'est pour cela que je vous l'ai envoyé, afin que vous sachiez tout ce qui me concerne, et qu'il console vos cœurs (1). »

III

La même année, 59e de Notre-Seigneur, la 17e de saint Pierre à Rome, et la cinquième du règne de Néron, Tychique repasse de l'Orient en Occident et, de retour à Rome, repart pour l'Orient, porteur d'une lettre de saint Paul à Timothée, évêque d'Éphèse et d'une autre aux chrétiens de Colosses.

L'année suivante, le même Apôtre confie à son fidèle et infatigable tabellaire une autre lettre pour Philémon, le maître de l'esclave Onésime. Tychique accomplit ses commissions avec une exactitude religieuse et c'est à lui, en grande partie, que nous devons la conservation de plusieurs des précieuses lettres de saint Paul.

IV

Mais on ne doit pas croire que Tychique ne sût faire auprès de l'Apôtre que la fonction de simple messager. Saint Paul l'employait aussi afin de connaître l'état des Églises, et lui en faire son rapport; consoler les fidèles, leur donner

(1) Eph. VI, 21, 22.

des avis, et les encourager par ses exhortations. C'est sans doute pour cela qu'il l'appelle, ainsi que nous l'avons vu, *son cher frère*, *un fidèle ministre du Seigneur*, et *son compagnon* dans le service de Dieu et du prochain.

V

En effet, la tradition nous apprend que Tychique devint évêque de Colophon, en Ionie, dans la province proconsulaire d'Asie, et qu'il succéda en cette charge à saint Sosthène, cet autre disciple de saint Paul que nous avons fait connaître, à l'occasion des troubles d'Éphèse.

Il paraît qu'il mourut à Paphos, dans l'île de Chypre ; car le *Martyrologe romain* s'exprime ainsi, au 29 avril, jour de sa fête : « A Paphos, dans l'île de Chypre, naissance de saint Tychique, disciple du Bienheureux Apôtre Paul, que, dans ses Épîtres, le même Apôtre appelle son très cher frère, ministre fidèle et son coserviteur dans le Seigneur. »

VI

Les Grecs font de saint Tychique un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur; mais leur témoignage ne repose sur aucune preuve, et, puisque l'occasion s'en présente, donnons quelques détails sur les soixante-douze disciples. Leur existence est certaine. L'Évangile la révèle; mais c'est tout. « Le Seigneur, dit saint Luc, choisit encore soixante-douze autres disciples, et les envoya deux à deux devant lui, devant toutes les villes où il devait aller. Et il leur disait : « La « moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers; priez le maî- « tre de la moisson qu'il envoie des ouvriers en sa moisson. » « Et les soixante-douze disciples revinrent avec joie, disant : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre « nom. »

VII

Pourquoi soixante-douze disciples, ni plus ni moins? La raison en est facile à comprendre. Comme lui-même le dit, le Verbe incarné était venu pour changer en réalités toutes les figures de l'ancienne loi. Or, dans l'ancienne loi ou il y avait douze patriarches, chefs des douze tribus d'Israël. Pour les aider dans le gouvernement du peuple, Moïse choisit six vieillards par tribu, par conséquent soixante-douze vieillards, qui composaient comme le sénat de la nation. Cet ordre de choses subsista jusqu'à Notre-Seigneur; car le Sanhédrin ou grand conseil des juifs se composait de soixante-douze membres.

VIII

Afin de réaliser ce gouvernement figuratif en le faisant passer dans la loi nouvelle, Notre-Seigneur choisit douze Apôtres, pour être comme les chefs de toutes les tribus du peuple chrétien, et soixante-douze disciples, pour les seconder dans leur mission.

Les plus savants interprètes de l'Écriture donnent une raison de plus de ce nombre mystérieux. « Les soixante-douze disciples, disent-ils, correspondent aux soixante-douze nations du monde entier, entre lesquelles fut divisé le genre humain, à la tour de Babel, comme si le Seigneur avait voulu donner pour gardien et protecteur à chaque nation, un de ses disciples (1). »

(1) Rursum septuaginte duo discipuli respondent septuagintaduobus Gentibus totius mundi, quasi cuique Genti Christus suum attribuezit discipulum, ut curatorem. Nam 72 gentes et linguas, in quas divisi

IX

Ainsi, les soixante-douze disciples, qui représentent les prêtres, sont inférieurs aux évêques qui représentent les douze Apôtres. Quant au nom des soixante-douze disciples, on ne les connaît pas (1).

La tradition en nomme quelques-uns, mais un peu en hésitant. Tels sont les sept premiers diacres : saint Mathias, Marc, Luc, Juste, Barnabé, Appelle, Rufus, Ananias, Aristion, Maximin. Quoi qu'il en soit, il est certain que tous furent les ardents coopérateurs des Apôtres dans l'évangélisation du monde et que leur conduite fut toujours conforme à leurs paroles. Car, pour éloigner d'eux tout danger et tout soupçon, Notre-Seigneur, par un trait de sagesse digne de lui, leur prescrit pour règle invariable de n'aller jamais seul. Malheur à celui qui est seul, dit le Saint-Esprit : *Vae soli.*

X

Prenons cette leçon pour nous-mêmes. Ne nous appuyons pas sur notre propre sagesse : *Ne inniteris prudentiae tuae.*

fuere hominus in dispersione Babel numerant S. Aug., s. Hieron., etc. Apud, Cor. a Lap. *in Luc* x, 1.

Serait-ce à ce nombre mystérieux que saint Paul fait allusion, dans son discours à l'Aréopage, où il dit que Dieu a déterminé aux différents peuples les limites de leur habitation : *Terminos habitationis eorum ?* Toujours est-il que chaque peuple est renfermé providentiellement dans certaines zones, au delà desquelles il ne peut s'acclimater.

Cette loi de l'acclimatement est inexorable : les travaux de la science moderne l'ont démontré. Elle pèse non seulement sur l'homme, mais encore sur les animaux et les plantes. En faveur du juif, il y a une immunité. Ce peuple s'acclimate partout : ses tables mortuaires sont les mêmes sous les feux brûlants de l'Afrique et dans les régions glacées du nord de l'Europe ou de l'Asie. On en comprend la raison.

(1) Eusebius, lib. I, *Hist.* c. XIV. Testatur se 72 discipulorum nomina nusquam invenisse scripta.

Ne faisons rien sans conseil, et nous ne nous repentirons pas d'avoir agi : *sine consilio nihil facias et post factum non poenitebit.* C'est la pensée qu'exprime, d'une manière un peu vive, saint Bernard. « Celui qui se prend lui-même pour maître se fait le disciple d'un sot : *Qui se sibi magistrum constituit, stulto discipulum subdit.*

Voir : Baron. an. 33, n. 40; *Annot. ad Martyrol.* 5 jun.; M. Maistre, *les Témoins du Christ*, p. 394; Cor. a Lap. *in Luc.* x, 1. D. Calmet, *in Act. App.* xx; A. Ribadeneira, *Vies des SS.*, 29 avril, etc., etc.

EUTYCHUS

I

Le xx° chapitre des *Actes des Apôtres*, verset 7 et suivants, nous fait assister à un miracle de saint Paul, accompli dans une circonstance assez curieuse. « Après les jours des Azymes, écrit saint Luc, nous nous embarquâmes à Philippes, et en cinq jours nous vînmes à Troade, où nous demeurâmes sept jours.

II

« Or, le premier jour de la semaine, les disciples étant assemblés pour rompre le pain, Paul, devant partir le lendemain, leur fit un discours qui se prolongea jusqu'à minuit. Et un grand nombre de lampes étaient allumées dans la salle haute, *Coenaculum*, où nous étions assemblés.

III

« Et comme Paul parla longtemps, un jeune homme, appelé Eutychus, qui était assis sur une fenêtre, accablé de sommeil, tomba du troisième étage en bas, et il fut relevé mort. Paul étant descendu au lieu où il était, se coucha sur

lui, et l'ayant embrassé, il dit : « Ne vous troublez point, car « la vie est en lui. » Et remontant ensuite, et ayant rompu le pain et mangé, il leur parla encore jusqu'au jour : après il partit.

« Or, on amena le jeune homme vivant : ce qui les remplit de consolation. »

IV

Il est intéressant de savoir ce qu'est devenu le jeune ressuscité. Après la mort de saint Paul, il s'attacha, comme un fils à son père, un disciple à son maître, à saint Jean l'Évangéliste. Par l'ordre de l'Apôtre bien-aimé, Eutychus parcourut, en prêchant, un grand nombre de pays. Puissant en œuvres comme en paroles il fit, par ses prières, crouler les temples des idoles et entrer au bercail du divin Sauveur, un grand nombre de brebis errantes.

V

Ses glorieux succès ne pouvaient manquer de lui attirer la récompense promise à tous les vrais prédicateurs de la Vérité. Plusieurs fois il fut jeté en prison, plusieurs fois battu de verges, exposé sur un bucher ; mais le Sauveur le délivra de tous ces tourments, jusqu'à ce qu'enfin il signa sa foi de son sang. On croit que c'est en Espagne qu'il souffrit le martyre. Le *Martyrologe* d'Adon s'exprime ainsi : « Nous avons les actes de saint Eutychius, confesseur, dont l'Espagne célèbre la fête le 3 des ides de décembre. »

VI

O mon Dieu ! Il faut que le don de la foi soit inappréciable

à vos yeux. Pour nous le prouver que de travaux entrepris, que de souffrances endurées, que de sang répandu! Faites-nous la grâce de l'estimer plus que toute chose; et que nous perdions tout plutôt que de perdre la foi.

Voir : le *Martyrol.* d'Adon; le *Martyrol. romain;* Molanus, 24 décembre ; Petr. Equilinus *Catal. SS.* lib. XI, c. 130, n. 5; et les Nécrologes des Grec qui l'appellent martyr et saint martyr : Dic 24 decembris, S. hieromartyris Eutychii, discipuli sancti Joannis Theologi, etc., etc.

FÉLIX

I

« Le tribun (Lysias qui commandait à Jérusalem) ayant fait venir deux centurions, leur dit : « Préparez dès la troi-« sième heure de la nuit deux cents soldats, soixante-dix ca-« valiers, et deux cents lances, pour aller jusqu'à Césarée ; « préparez aussi des chevaux pour Paul, afin de le conduire « sûrement au gouverneur Félix. » Car le tribun craignait que les juifs ne l'enlevassent et ne le tuassent, et qu'après cela on ne l'accusât d'avoir reçu de l'argent.

II

« Quelques jours après, Félix, venant avec Drusille, sa femme, qui était juive, fit appeler Paul, et écouta ce qu'il lui dit de la foi en Jésus-Christ. Mais Paul, parlant de la justice, de la chasteté et du jugement à venir, Félix effrayé lui dit : « C'est assez maintenant, va; je t'appellerai quand il « en sera temps. » Et parce qu'il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, il l'appelait souvent, et s'entretenait avec lui. Deux ans après, Félix eut pour successeur Portius Festus ; et Félix, voulant plaire aux juifs, laissa Paul en prison (1).»

(1) *Act.* XXIII, 23-25 ; XXIV, 24-24.

III

Depuis la mort de son libérateur, la Judée était en fermentation continuelle. C'était le coupable agité par le remords et poursuivi par la justice divine. Il ne se passait pas d'année qu'il n'y eût entre les juifs et les Romains des rixes sanglantes. La moindre occasion suffisait pour les provoquer; il semble même que, de part et d'autre, on cherchait à les faire naître.

IV

L'an 50 de Notre-Seigneur, la 8e de l'empereur Claude, aux fêtes de Pâques, en présence de tout le peuple, et à quelques pas du Temple, un soldat romain commit une grave immodestie. Le peuple entre en fureur pour venger l'injure faite non à lui mais au Dieu d'Israël.

V

Ventidius Cumanus, alors gouverneur de la Judée, essaye d'apaiser la sédition. Voyant ses efforts inutiles, il réunit toute la garnison dans la tour Antonia, qui dominait le Temple. Le peuple effrayé prend la fuite. Les rues s'encombrent; on se presse, on se foule, on s'écrase, et dix mille morts gisent dans les différents quartiers de Jérusalem, devenue un champ de bataille.

VI

Quelques-uns des fuyards rencontrent à une lieue de la ville, sur la grande route, un serviteur de César, qui passait tranquillement son chemin. Ils l'attaquent et lui prennent

tout ce qu'il portait. A cette nouvelle, Cumanus envoie un détachement qui ravage le bourg où le méfait avait été commis et tout le pays voisin.

Dans le pillage, un soldat romain trouve un exemplaire de la Bible, qu'il déchire publiquement. Il accompagne cette action de moqueries et d'injures contre la loi et contre la nation juive.

Une députation de juifs part pour Césarée, où Cumanus venait de se rendre et demande la punition du coupable. Dans la crainte de nouveaux troubles, Cumanus accueille leur requête et fait trancher la tête au soldat.

VII

Le calme ne fut pas de longue durée. Les juifs et les Samaritains se prirent de querelle. Cumanus appuya ces derniers et, dans une rencontre, tua beaucoup de monde à leurs ennemis. Les juifs portèrent plainte à Vinidius Quadratus, proconsul de Syrie. Après les avoir entendus, ainsi que les chefs des Samaritains, il les envoya tous à Rome, pour répondre de leur conduite au tribunal de César.

VIII

Avec eux, et dans le même but, il fit partir Cumanus et le tribun Celer. L'empereur, apprenant que les Samaritains avaient été les agresseurs, fit trancher la tête à leurs députés; condamna Cumanus à l'exil et ordonna que Celer fût reconduit à Jérusalem, traîné dans les rues en présence de tout le peuple et mis à mort.

Afin de mettre un terme aux discussions qui depuis si longtemps troublaient la Judée et aux guerres qui l'ensanglantaient, il y envoya, en qualité de gouverneur, Claudius Félix.

IX

Ce long préambule nous a paru nécessaire pour expliquer les qualités que devait avoir le nouveau magistrat, montrer par quels hommes le monde d'alors était gouverné, et les obstacles, pris des hommes et des choses, dont les Apôtres devraient triompher pour assurer la victoire de l'Évangile.

X

Marcus Antonius Claudius Félix, devant qui saint Paul comparut, était frère du fameux Pallas, esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère et mère de Germanicus et de l'empereur Claude. Ce Pallas avait fait sa fortune en dévoilant à Tibère les embûches de Séjan. Le frère se ressentit de la fortune de son frère. Tous deux furent affranchis.

XI

Sous Claude, Félix épousa Drusille, petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. Cette alliance inespérée le fit entrer dans l'illustre famille Antonia. A une pareille faveur il dut probablement le surnom de *Félix*. Claude combla les deux frères de dignités et de richesses.

Pallas fut chargé de la comptabilité de l'empereur, revêtu des ornements de préteur et gratifié de sommes immenses.

XII

Entré par son mariage dans la famille impériale, Félix fut

d'abord nommé commandant des cohortes prétoriennes puis procureur de la Judée (1).

L'an 51 de Notre-Seigneur, la 9e du règne de Claude, il prit possession de son gouvernement. Il y résidait depuis cinq ans, lorsque Claude mourut. Grâce à la faveur dont Pallas continuait de jouir sous le nouveau règne, son frère conserva l'administration de la Judée, bien que Néron en eût distrait une partie pour la donner à Hérode Agrippa.

Félix se conduisait avec l'insolence d'un parvenu : il se croyait tout permis. C'est au point que toute la Syrie eût été mise à feu, si le proconsul Quadratus n'eût réussi à rétablir la paix.

XIII

Néanmoins Félix purgea la Judée des bandes de brigands qui la désolaient et des imposteurs qui la provoquaient à la révolte. En crucifiant le prince de la Paix, cette malheureuse nation s'était irrémédiablement condamnée à la guerre. En refusant de suivre la lumière de la Vérité, elle était devenue le jouet volontaire de toutes les impostures.

XIV

Le chef des brigands était Éléazar, fils de Dinée. Depuis vingt ans, cet antique Mandrin jetait la terreur dans le pays. Souvent les troupes romaines l'avaient poursuivi dans les montagnes qui lui servaient de repaire. Plusieurs de ses gens avaient été pris et sur-le-champ exécutés par ordre de Félix, mais Éléazar échappait toujours.

(1) Procuratorem deinde in Judaeammisit Claudium Felicis, fratrem Pallantis. Joseph. *Ant. jud.*, lib. XX, c. 6. Au récit de Tacite, *Hist.*, lib. XII, nous avons préféré celui de Josèphe, juif d'origine, prêtre de sa nation et témoin oculaire.

La force étant inutile, Félix eut recours à la ruse. Il fit demander une entrevue à Éléazar, avec serment qu'il ne lui serait fait aucun mal. Éléazar l'accepta. Sur-le-champ il fut chargé de chaînes et envoyé à Rome, pour subir dans la prison Mamertine le supplice réservé aux grands criminels.

XV

Vers le même temps arriva d'Égypte un magicien qui promit aux juifs de leur montrer des merveilles, de nature à entretenir dans le peuple l'esprit d'orgueil et de révolte. A Jérusalem il se donna pour un prophète, et persuada à la multitude de le suivre sur le mont des Oliviers. « A ma voix, leur dit-il, vous verrez tomber les murs et les fortifications de Jérusalem, de manière à pouvoir entrer de plain-pied dans la ville ! »

Cela signifiait que les forteresses d'où les Romains dominaient la Judée allaient disparaître, la liberté revenir et avec elle le bonheur des anciens jours. Félix, apprenant ce qui se passe, appelle aux armes. A la tête d'un détachement de cavalerie et d'infanterie, il tombe sur la foule, trompée par l'imposteur, tue quatre cents hommes et fait deux cents prisonniers.

XVI

Si motivés qu'ils fussent, de pareils exploits n'avaient pas concilié à Félix l'affection de ses administrés. Il se rendit odieux par le meurtre du grand prêtre Jonathas. Plusieurs fois le pontife avait eu le courage d'engager le gouverneur à traiter les juifs avec moins d'inhumanité : « Je ne veux pas, lui disait-il, que la haine du peuple retombe sur moi; car on sait que c'est à ma prière que César vous a nommé procurateur de la Judée. »

XVII

A ceux qui sont décidés à faire le mal, les avertissements répétés sont odieux. Félix était de ce nombre. Jonathas avait un ami jusque-là très fidèle, nommé Doras, natif de Jérusalem. Le gouverneur le fait appeler et met sous ses yeux une grosse somme d'argent. « Elle sera pour toi, lui dit-il, si tu fais périr Jonathas. »

Le sang d'Iscariote coule dans les veines de Doras, il accepte. Des sicaires sont appelés; sous leurs robes ils cachent des poignards; et, feignant la piété, ils se mêlent au cortège du pontife qu'ils assassinent lâchement, à la vue du Temple et en présence du peuple.

XVIII

La cruauté marche toujours précédée ou suivie de son inséparable compagne, la volupté. Félix en est un nouvel exemple (1). Pendant son gouvernement, il perdit sa femme Drusille, fille de Cléopâtre et d'Antoine. Épris d'une autre Drusille, fille du roi Agrippa l'Ancien, il l'enleva à son mari Aziz, roi d'Émèse, et en eut un fils nommé Agrippa. Ce jeune homme périt dans la fameuse éruption du Vésuve, qui engloutit Pompéi, Herculanum et Stabia.

XIX

Émèse, aujourd'hui Homs, était la capitale d'un petit royaume enclavé dans le proconsulat de Syrie. Elle est connue dans l'histoire profane par la victoire qu'Aurélien

(1) Felix per omnem sævitiam et libidinem jus regium servili ingenio exercuit. Tacit. *Hist.*, lib. XXI.

y remporta sur Zénobie et par la naissance d'Héliogabale.

L'histoire religieuse nous apprend que les habitants d'Émèse rendaient un culte particulier au soleil, dont le nom d'Élagabal.

XX

De retour à Césarée, Félix eut, avec sa prétendue femme, le bonheur d'entendre saint Paul, et le malheur de ne pas l'écouter. Abusant même de son autorité, souvent il faisait comparaître le grand Apôtre et s'entretenait avec lui.

Son but était, non de s'instruire, mais de fatiguer saint Paul ou de s'insinuer dans ses bonnes grâces, afin d'en obtenir de l'argent.

Paul était pauvre et Félix ne pouvait l'ignorer. Mais il savait que l'Apôtre était venu en Judée porteur de grandes aumônes, envoyées par les différentes chrétientés aux fidèles de Jérusalem. Le rapace gouverneur espérait que, dépositaire infidèle, saint Paul trouverait le moyen de détourner une une partie de cet argent au profit de son geôlier.

XXI

Il était dans cette vaine atteinte, lorsqu'il reçut la nouvelle de son rappel à Rome, immédiatement suivi de sa destitution. Avant de partir, il voulut faire oublier ses crimes par une nouvelle iniquité.

Au lieu de délivrer saint Paul, qu'il retenait injustement depuis deux ans, il le laissa en prison, pour satisfaire la haine des juifs contre le grand Apôtre.

XXII

Arrivé à Rome, Félix fut destitué par Néron lui-même

révolté de sa conduite. Une députation juive avait suivi l'indigne gouverneur. Les charges les plus accablantes pesaient sur lui, et sans la faveur dont jouissait encore son frère Pallas, il aurait subi la peine due à ses crimes. Baronius date ces derniers événements de l'an 58 de Notre-Seigneur, deuxième année du règne de Néron.

XXIII

Cruel, traître, avare, libertin : tel était Félix; et tels étaient, sans exception peut-être, tous ces gouverneurs romains. Cicéron lui-même, très peu scrupuleux, dit que les provinces alliées aimaient mieux voir arriver une armée de barbares qu'un proconsul. L'histoire est pleine de leurs concussions et de leurs débauches. Est-il vrai que la race des proconsuls est éteinte? A d'autres le soin de répondre. Pour nous, ayons toujours présente à l'esprit cette infaillible parole : « On ne se moque pas de Dieu impunément; et *si* le vengeur du crime, qui est aussi le rénumérateur de la vertu, *ne paye pas tous les samedis*, *il ne fait jamais banqueroute.* »

Voir : Glandorph. *Onomast. Rom.*, litt. *A* ; Joseph, *Antiq. jud.*, lib. XX, c. 3, 4, 5, 7; Id. de *Bell. jud.*, lib. II, c. 12; Cor. a Lap. *in Act.*, XXIV; Baron., an. 50, n. 8.

DRUSILLE

I

A la suite de l'émeute qui avait eu lieu à Jérusalem et dont nous avons parlé dans la *Biographie* du gouverneur Félix, le tribun Lysias, avait fait conduire saint Paul à Césarée. Cette ville, bâtie par Hérode Ier sur les bords de la mer, avait remplacé l'antique tour de Straton, et était devenue la capitale de la Palestine.

En attendant l'instruction de sa cause, le grand Apôtre fut jeté dans les prisons de Césarée.

II

« Il y était depuis quelques jours, disent les *Actes des Apôtres*, chapitre XXI, verset 24, lorsque Félix, accompagné de sa femme Drusille, qui était juive, fit appeler Paul, et écouta ce qu'il lui dit de la foi en Jésus-Christ. Mais Paul, parlant de justice, de chasteté et du jugement à venir, Félix, effrayé lui dit : « C'est assez pour le moment, va : je t'ap-« pellerai quand il en sera temps. » Et parce qu'il espérait que Paul lui donnerait de l'argent, il l'appelait souvent et s'entretenait avec lui. »

III

Drusille était la troisième fille d'Hérode Agrippa l'Ancien, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode Ier, improprement appelé *le Grand*. Elle n'avait que six ans lorsqu'elle perdit son père, et que son frère Hérode Agrippa le Jeune monta sur le trône de Judée. Par sa mère Cypris, elle était petite-fille d'Antoine et de Cléopâtre. Elle fut appelée Drusille, de Livia Drusilla, femme d'Auguste, et de Drusus, son fils, frère de Tibère. Les Hérodes devaient tout à cette famille.

IV

Drusille fut d'abord fiancée à Épiphane, fils d'Antiochus, roi de Comagène. Comagène est une petite contrée de la Syrie, renfermée aujourd'hui dans le pachalik d'Alep et de Merach. Sous Domitien, elle cessa d'être royaume pour devenir province romaine.

Ce mariage n'eut pas lieu, parce que le prince refusa de se faire juif. Ensuite elle épousa Aziz, roi d'Émèse, province de Phénicie, près du Liban et portant le nom de sa capitale.

V

Plus tard, elle fut enlevée à son mari par le gouverneur romain, Félix. Cet indigne magistrat accomplit son forfait à l'aide de trois agents : un magicien venu d'Égypte ; une montagne d'or et la haine de Drusille pour sa sœur Bérénice, dont elle jalousait la beauté.

Foulant aux pieds tout sentiment de pudeur, toute crainte de Dieu, Drusille vécut publiquement avec son ravisseur, abandonna la religion de ses pères et se fit païenne. C'est

en présence d'un pareil couple que, l'an 58 de Notre-Seigneur, vers le mois de mars, la seconde année du règne de Néron, saint Paul prononça le discours dont nous avons rappelé quelques phrases (1).

VI

Les détails qui précèdent étaient nécessaires, non seulement pour nous faire connaître Drusille, mais pour nous faire admirer le courage de saint Paul et l'à-propos merveilleux de son discours.

Son courage : Félix était un de ces gouverneurs romains dont Cicéron disait que les alliés aimaient mieux voir arriver chez eux une armée de barbares qu'un proconsul. Tiré de l'esclavage par l'empereur Claude, et élevé à une haute dignité, Félix, dit Tacite, exerçait le pouvoir d'un roi avec l'insolence d'un valet : *jus regium servili ingenio exercuit* (2).

VII

A l'insolence il joignait l'injustice, la cruauté, l'avarice, l'impudicité et l'incrédulité. Fier de la protection de l'empereur, continue le même historien, il n'est ni injustice ni débauche qu'il ne commît impunément : *Cuncta maleficia sibi impune ratus, tanta potentia subnixo, per omnem saevitiam et libidinem jus exercuit* (3). Le grand prêtre Jonathas lui ayant soumis quelques observations respectueuses sur la manière dont il gouvernait sa province, il le fit tuer par des sicaires. Une troupe d'assassins étaient à ses ordres ; et, se mêlant à la foule dans les solennités, ils poignardaient, pour de

(1) Bar., an. 58, n. 155.
(2) *Annal.*, lib. V.
(3) *Ibid.*, lib. XII.

l'argent, de nombreuses victimes, jusque dans le Temple de Jérusalem (1).

VIII

Quant à son libertinage, il était manifeste, puisqu'il vivait publiquement dans l'adultère avec Drusille. Lui-même montrait son avarice, puisqu'il retenait injustement saint Paul en prison, dans l'espoir de lui extorquer de l'argent.

L'à-propos de son discours : Afin de les faire rentrer l'un et l'autre en eux-mêmes, saint Paul, prisonnier, leur parle, avec la foi courageuse d'un Apôtre, de la justice et de la chasteté ; puis du Jugement dernier où tous les hommes comparaîtront, les faibles et les puissants, les justes et les pécheurs, pour recevoir chacun selon ses œuvres.

IX

Pour leur malheur, ils ne profitèrent pas de la grâce exceptionnelle que Dieu leur faisait. Peu après le discours de saint Paul, Félix fut remplacé par Portius Festus. Comme il partait pour Rome, les principaux d'entre les juifs le suivirent et déroulèrent devant le tribunal de Néron le long tableau de ses crimes. Sans l'intervention de son frère Pallas, alors encore dans les bonnes grâces de l'empereur, l'indigne gouverneur aurait subi le châtiment exemplaire qu'il n'avait que trop mérité : *Dedisset omnino pœnas injuriarum quibus iudaeos affecerat, nisi Nero eum donasset Pallantis fratis precibus, qui tum in pretio erat apud principem* (2).

(1) Joseph, *Antiquit.*, lib. XX, c. IV.
(2) Joseph, *Ibid.*, c. VII.

X

Drusille l'accompagna avec le fils qu'elle avait eu de lui et qui se nommait Agrippa. L'an 80 de Notre-Seigneur, la dixième année du règne de Vespasien et la première de Titus, ce jeune homme et sa triste mère périrent dans la fameuse éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum, Pompéi et Stabia.

XI

Si Dieu nous a élevés au-dessus des autres, ne nous contentons pas d'admirer saint Paul; imitons-le. Comme lui, ne craignons jamais de faire usage de notre autorité pour reprendre, à temps et à contretemps, ceux dont la conduite nous a été confiée. Si notre condition est d'obéir, recevons de bonne grâce les observations et même les réprimandes qui nous sont adressées, à ce prix est notre bonheur, même en ce monde.

Voir : Cor. a Lap. *in Act. Apost.*, XXIV, 24; Tacit. *Annal.*, lib. VII et XII. *Baron.*, an. 56, n. 42; an. 58, n. 61; an. 58, n. 155, etc; Joseph., *Antiquit.* lib. XX; Bar., an. 81, n. 3; Sueton., *in Tito*, c. VIII; Plin. Jun. *Epist.* ad Tacit., etc., etc.

FESTUS

I

Continuons la lecture des *Actes des Apôtres*; il n'y en a pas de plus intéressante. « Festus étant arrivé dans la province, trois jours après il monta de Césarée à Jérusalem. Et les princes des prêtres et les premiers d'entre les juifs vinrent vers lui pour accuser Paul, et demandèrent en grâce qu'il le fît amener à Jérusalem, préparant des embûches sur le chemin pour l'assassiner. Mais Festus leur répondit que Paul était gardé à Césarée, où lui-même irait bientôt. « Que « les principaux d'entre vous, dit-il, viennent avec moi, et « s'il y a quelque crime en cet homme, qu'ils l'accusent. »

II

« Or, après être demeuré huit ou dix jours à Jérusalem, il descendit à Césarée, et le lendemain il s'assit sur son tribunal et commanda qu'on amenât Paul.

« Quand on l'eut amené, les juifs qui étaient descendus de Jérusalem l'entourèrent, accusant Paul de plusieurs grands crimes, qu'ils ne pouvaient prouver.

« Et Paul se défendait, disant : « Je n'ai péché en rien contre « la loi des juifs, ni contre le Temple, ni contre César. »

« Festus, qui voulait plaire aux juifs, demanda à Paul : « Voulez-vous aller à Jérusalem et y être jugé devant moi « sur toutes ces accusations ? » Mais Paul dit : « Je suis « devant le Tribunal de César, c'est là qu'il faut que je sois « jugé... j'en appelle à César. »

Alors Festus ayant délibéré avec son conseil, répondit : « Vous en avez appelé à César, vous irez devant César (1). »

III

Pour l'intelligence des faits, quelques explications du Texte Sacré doivent précéder la *Biographie* de Festus.

La province dont il s'agit, c'est la Judée. A l'époque des Romains elle avait deux capitales : la capitale civile Césarée, et la capitale religieuse Jérusalem. En arrivant, les gouverneurs se rendaient dans l'une et dans l'autre, comme pour prendre possession de tous les pouvoirs. C'était l'extension de la formule du césarisme, gravée sur les monnaies impériales : *Imperator et Summus Pontifex*) Empereur et Souverain Pontife). Aussi nous voyons sans cesse, dans l'histoire des premiers chrétiens, les causes religieuses appelées, non devant les prêtres, mais devant les proconsuls.

IV

Saint Paul lui-même semble se conformer à l'usage par son appel à César. « Je suis, dit-il, devant le tribunal de César, c'est là que je dois être jugé. » Sans doute, César n'était pas à Césarée; mais son représentant, Festus, y était revêtu de son autorité, et jugeait en son nom.

Néanmoins, l'Apôtre en appelle à une plus haute juri-

(1) *Act.*, xxv, 1 à 12.

diction. C'est à Rome même qu'il veut être jugé, ou par l'empereur en personne, ou du moins par les premiers magistrats de l'empire.

Inutile de faire remarquer l'intention de la Providence dans cet appel inattendu. D'une part, elle voulait soustraire le grand Apôtre aux embûches des juifs; d'autre part, lui donner l'occasion d'annoncer l'Évangile sur un théâtre digne de son courage, de son éloquence et de son zèle.

V

Festus hésite un instant : avant de faire droit à l'appel du prisonnier, il consulte son conseil. On ne trouve en lui aucun crime qui, aux termes des lois romaines, demandant une prompte punition, retienne Paul sous la main du gouverneur. Celui-ci reparait dans la salle d'audience, et annonce à l'Apôtre que, sur sa demande, il est renvoyé à la juridiction immédiate de César. « Vous en avez appelé à César, lui dit-il ; vous comparaîtrez devant César. »

VI

Dans ce peu de paroles semble percer un certain mécontentement, occasionné par l'espèce de défiance que saint Paul avait témoigné de la justice de Festus. Quoi qu'il en soit, ce magistrat se trouva fort embarrassé de la résolution de son prisonnier.

Comment envoyer à Rome, pour être jugé par l'empereur, un accusé, sans l'accompagner d'un dossier? Ne sachant comment sortir de la difficulté, Festus consulte le roi, Hérode Agrippa le Jeune, qui se trouvait alors à Césarée, avec sa femme Bérénice. Juif d'origine, ce prince pouvait, mieux que Festus, savoir si saint Paul avait violé la loi

mosaïque. Avant de donner son avis, Agrippa voulut entendre le grand Apôtre. Festus le fait comparaître devant le roi.

VII

Le jour de l'audience arriva. Paul est amené chargé de ses chaînes. Sans s'y attendre, Festus, Agrippa, Bérénice, subissent le discours le plus capable d'éclairer leur esprit et de remuer leur conscience. Recueillons-nous pour écouter cette incomparable parole qui met au grand jour et le sublime courage de l'accusé et sa parfaite innocence.

La séance étant ouverte, Agrippa dit à Paul : « Il vous est permis de parler pour votre défense. » Aussitôt Paul, étendant la main, commence sa triomphante justification.

« Je m'estime heureux, roi Agrippa, de me défendre aujourd'hui devant vous des accusations des juifs, parce que vous êtes pleinement instruit de toutes choses, et des coutumes des juifs, et des questions qui se sont élevées parmi eux. C'est pourquoi je vous prie de m'écouter avec patience.

VIII

« Tous les juifs savent comment, dès ma jeunesse, j'ai vécu à Jérusalem, au milieu de ma nation. Ils savent, s'ils veulent rendre témoignage à la vérité, que j'ai vécu pharisien, selon la secte la plus approuvée de notre religion, et néanmoins je serais aujourd'hui en jugement, parce que j'espère en la promesse que Dieu a faite à nos pères : promesse qu'attendent nos douze tribus qui servent Dieu nuit et jour. C'est cette espérance, ô roi, dont les juifs me font un crime.

IX

« Vous paraît-il donc incroyable que Dieu ressuscite les morts ? Et moi, j'avais cru d'abord que je devais m'opposer avec force au nom de Jésus de Nazareth : et c'est ce que j'ai fait à Jérusalem. J'ai mis en prison plusieurs des saints, selon le pouvoir que j'en avais reçu des princes des prêtres ; et lorsqu'on les a fait mourir, j'y ai donné mon consentement. Et souvent, allant dans les synagogues, je les tourmentais; je les contraignais de blasphémer ; et, irrité de plus en plus contre eux, je les persécutais jusque dans les villes étrangères.

X

« Mais un jour que j'allais à Damas avec le pouvoir et la permission des princes des prêtres, en chemin, ô roi, à midi, je vis dans le ciel une lumière plus éclatante que le soleil, et qui m'enveloppa comme ceux qui m'accompagnaient. Et tous étant tombés par terre, j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : « Saul, Saul, pour-« quoi me persécutes-tu? Il t'est dur de regimber contre « l'aiguillon. » Alors je dis : « Qui êtes-vous, Seigneur? » Et le Seigneur répondit : « Je suis Jésus que tu persécutes. »

XI

« Lève-toi et tiens-toi debout; car je t'ai apparu afin de « t'établir le ministre et le témoin des choses que tu as vues, « et de celles que tu verras, lorsque je t'aurai apparu de « nouveau. Je te délivrerai des mains de ce peuple, et de « celles des gentils vers lesquels je t'envoie maintenant,

pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils passent des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu, et que par la foi qu'ils auront en moi, ils reçoivent la rémission de leurs péchés, et qu'ils aient part à l'héritage des saints.

XII

« Je ne résistai donc point, roi Agrippa, à cette vision céleste, et j'ai annoncé d'abord à ceux de Damas, de Jérusalem, et dans toute la Judée, et ensuite aux gentils qu'ils fissent pénitence, et se convertissent au Seigneur, faisant de dignes œuvres de pénitence. Voilà pourquoi les juifs, m'ayant saisi pendant que j'étais dans le temple, voulaient me tuer.

« Mais, aidé du secours de Dieu, j'ai rendu témoignage jusqu'à ce jour aux petits et aux grands, ne disant que ce que Moïse et les Prophètes ont prédit : Que le Christ souffrirait, qu'il serait le premier qui ressusciterait après sa mort, et qu'il annoncerait la lumière à ce peuple et aux gentils.

XIII

« Comme il parlait ainsi pour sa défense, Festus dit à haute voix : « Paul, vous êtes en délire, votre grand savoir « vous fait perdre le sens ». Et Paul : « Je ne suis pas dans le « délire, illustre Festus ; mais ce que je dis est plein de vé- « rité et de sens. Et le roi sait ces choses ; et j'en parle devant « lui avec d'autant plus d'assurance, que je crois qu'il n'en « ignore aucune : car rien de tout cela ne s'est passé en « secret. Roi Agrippa, croyez-vous aux Prophètes? Je sais « que vous y croyez ».

XIV

« Agrippa dit à Paul : « Peu s'en faut que vous ne me « persuadiez de me faire chrétien ».

« Et Paul, avec un redoublement d'éloquence : « Plût à « Dieu que non seulement il s'en fallût peu, mais encore « que vous et tous ceux qui m'écoutent devinssiez aujour- « d'hui tels que je suis, excepté ces chaînes »!

XV

« Alors le roi, le gouverneur et Bérénice, et ceux qui étaient assis avec eux, se levèrent; et s'étant retirés à l'écart, ils disaient entre eux : « Cet homme-là n'a rien fait qui mé- « rite la mort ou la prison ». Et Agrippa dit à Festus : « On « pourrait le renvoyer s'il n'en avait appelé à César. »

La réponse d'Agrippa ne fait qu'augmenter les perplexités de Festus. Enfin, il se décide à faire embarquer son prisonnier; mais l'histoire ne dit pas quel fut l'acte d'accusation qu'il formula contre lui.

XVI

Tels sont, en abrégé, les rapports de Festus avec saint Paul. Voyons maintenant qui était ce gouverneur, à qui la Providence avait ménagé l'insigne faveur d'entendre le plus éloquent prédicateur de la vérité?

Porcius Festus, dont le prénom ne nous est pas connu, appartenait à la maison ou *gens Porcia*. Originaire de Tusculum, aujourd'hui Frascati, cette ancienne famille vint de bonne heure s'établir à Rome. Le surnom de *Cato* qui veut dire *prudent, rusé*, fut donné à une de ses principales bran-

ches, dont les rameaux les plus connus sont les deux Catons, le Vieux et le Jeune : personnages fort peu estimables, pour qui, néanmoins, notre éducation classique nous inspire une si fausse et par là même si dangereuse admiration.

XVII

Le mot *Porcius* veut dire *porcher*. « Nous avons chez nous, dit Varron, beaucoup de noms empruntés au gros et au petit bétail. Au petit, nous devons Porcius, de *porc*; Ovinius, de *brebis*; Caprilius, de *chèvre*. Au gros, Equitius, de *cheval*; Taurus, de *taureau*. De là, en effet, viennent les dénominations de Annius Capra; Statilius Taurus, Pomponius Vitulus, ainsi que bien d'autres (1). »

XVIII

Varron attribue ces dénominations à ce que les ancêtres du peuple romain furent des prêtres. Personne ne songe à le contredire; on peut seulement demander pourquoi, entre tous les peuples, les Romains, en très grand nombre, se sont donné des noms de bêtes? Pourquoi un pareil usage a-t-il été inconnu chez les Juifs, les Égyptiens, les Babyloniens, les Grecs eux-mêmes, dont les premiers ancêtres furent bergers et possesseurs de troupeaux, non moins nombreux que ceux des Romains?

(1) Nomina multa habemus ab utroque pecore : a majore et a minore. A minore Porcius, Ovinius, Caprilius; sic a majore Equitius, Taurus, cognonima ad significari, quod dicuntur ut Annii Caprae, Statilii Tauri, Pomponii Vituli : sic a pecudibus alii Mulli. *De re rustica*, lib. II, c. 1; p. 170, in 8, edit. Panckoucke, 1843.

XIX

Rien ne se fait au hasard : tout a sa raison dans les mystérieux conseils de la Providence. D'après ce principe, nous sera-t-il permis de hasarder une conjecture, à laquelle donne lieu le nom de Porcius Festus? Dans les Prophéties de Daniel, l'empire romain est la Grande Bête, celle qui réunit les caractères de toutes les autres bêtes, la Bête proprement dite, la plus forte, la plus insatiable et la plus cruelle qui doive fouler, broyer, dévorer l'ancien monde. Cet empire est tel parce qu'il est pour ainsi dire l'incarnation de Satan, la Bête par excellence. Chaque Romain était un membre de cette Bête : tous réunis, ils étaient la Bête elle-même. Serait-il étonnant que leurs noms individuels eussent été, à leur insu, choisis pour marquer d'avance le caractère distinctif de leur nation et la terrible mission de leur empire?

En attendant la solution du problème revenons à la gens Porcia.

XX

Un membre de cette famille, Publius Porcius, jouant sur son nom patronymique, écrivit un poème en vers hexamètres intitulé, *Pugna porcorum* (*Combat des cochons*) et dont tous les vers commençaient par un P. Un autre, Porcius Lecca, figure parmi les complices de Catilina. Quant au surnom de *Festus*, donné au gouverneur de la Judée, il lui vint d'une circonstance dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

XXI

Comme nous l'apprend saint Luc, le premier acte officiel de Festus, dans sa province, fut le jugement de saint Paul.

Conformément aux lois romaines il voulut, avant de le prononcer, entendre la défense de l'accusé. Nous l'avons entendue : elle fut triomphante. Toutefois saint Paul maintenant la question dans la sphère religieuse où les juifs l'attaquaient, la raison du gouverneur perdit pied. Au milieu de l'audience, il interrompit l'apôtre et lui cria qu'il était fou : *Insanis Paule.* Pourquoi ? parce qu'il révélait le miracle de sa conversion et qu'il annonçait la Passion et la Résurrection de Notre-Seigneur.

XXII

Voilà où en étaient même les plus instruits, parmi les païens. Complètement abrutis, tout ce qui sortait du domaine des sens était pour eux folie et pure chimère ; ou, conservant un reste de conscience, ils avaient peur de la vérité, dont il fallait à tout prix écarter l'importun souvenir.

XXIII

Le jugement de saint Paul eut lieu l'année 58 de Notre-Seigneur et la seconde de l'empire de Néron. Débarrassé de cette affaire, Festus ne fut pas longtemps à en avoir d'autres sur les bras. La ville de Césarée était habitée par des Juifs et par des Syriens, jouissant des mêmes privilèges, et vivant sur le pied d'une entière égalité.

Jaloux des Juifs, les Syriens voulurent leur ôter le droit de bourgeoisie. Les premiers d'entre eux écrivirent à Bérylle, ancien professeur de Néron, le corrompirent par des présents, afin qu'il obtînt de l'empereur l'acquiescement à leur demande. Le succès ne se fit pas attendre.

XXIV

A peine le décret impérial fut connu, que les Juifs entrèrent en pleine révolte. Il se forma dans tout le pays des guérillas, qui finirent en bandes de brigands. Plus de sécurité dans les bourgs ni dans les campagnes pour les habitants, moins encore pour les voyageurs.

Déguisés en prosélytes ou en juifs pèlerins, les brigands se rendaient aux fêtes religieuses. Sous leur robe ils cachaient des poignards recourbés, comme le cimeterre des Persans, et, au milieu de la foule, égorgeaient impitoyablement ceux dont ils avaient à se plaindre, ou dont ils convoitaient les richesses. De ces poignards appelés siques, *sicæ*, par les Romains, leur vint le nom de sicaires. Aux meurtres particuliers se joignaient le pillage et l'incendie des maisons isolées et même des villages.

XXV

Ces troubles sanglants étaient fomentés par un magicien qui attirait les foules dans le désert, les berçait de vaines espérances et promettait de les rendre invulnérables.

Par un retour mérité de la justice divine, ces Juifs superbes, qui avaient refusé de croire la Vérité en personne, acceptaient toutes ces chimères et risquaient leur vie pour les soutenir; afin de faire cesser un état de choses, devenu intolérable, Festus envoya un corps d'armée, composée de cavalerie et d'infanterie; qui massacra l'imposteur et toute sa troupe.

(1) Joseph., *Antiquit.*, 20, 5.

XXVI

Cette affaire terminée, Festus se créa une difficulté moins sérieuse, il est vrai, mais qui ne contribua point à le rendre populaire. Son ami, Agrippa le Jeune, ainsi que nous l'avons rapporté dans sa *Biographie*, s'était mis en tête de construire un palais, en face du Temple. Les Juifs s'en indignèrent. Festus prit parti pour Agrippa. L'affaire fut portée à Rome et, à la prière de Poppée, décidée par Néron, en faveur des Juifs (1).

Ceci eut lieu l'an 59 de Notre-Seigneur. Le gouvernement de Festus ne fut signalé par aucun autre événement remarquable. Ce magistrat romain mourut en Judée, trois ans après, et laissa la province à Albinus, dont l'administration précipita la catastrophe de la nation juive.

XXVII

Saint Paul expose sans rougir les dogmes catholiques, et cela avec une éloquence surhumaine. Au milieu de son discours, il est interrompu par Festus qui lui crie : « Vous êtes fou ! » La race des Porcius Festus n'est pas éteinte : elle s'est même perfectionnée. On ne se contente plus d'accuser de folie les prédicateurs de l'Évangile ; on les signale au mépris et à la haine publique, en déclarant qu'ils sont les ennemis de la société. *Le cléricalisme : voilà l'ennemi!*

Après dix-huit siècles de christianisme, ce cri retentit au sein des nations baptisées. C'est l'appel à la destruction du

(1) Quae, dit Josèphe, fœmina utpote religiosa, ei Judaeorum in gratiam supplicaverat ; quae porro decem quidem vivos abire jussit ; Helciam vero et Ismaelum apud se tanquam obsides retinuit. *Ant. jud.*, lib. XX, 8. Nous citons ici ce texte, sur lequel nous aurons à revenir.

christianisme ; c'est la terreur de l'avenir, et un signe des temps. Soyons sur nos gardes !

Voir : Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 5 et 8 ; Tacite, *Annal.*, XIII ; Corn. a Lap. *in Act.* XXV et XXVI ; Baron., an. 58, n. 158 et 165 ; an. 59, n. 6 ; an. 63, n. 1 et 3 ; Euseb., *Hist.*, II, 23 ; Onomast. Rom. Litt. P. etc., etc.

HÉRODE AGRIPPA LE JEUNE

I

Au chapitre xxv, versets 13 et suivants, les *Actes des Apôtres* nous apprennent que Porcius Festus, gouverneur de la Judée, était revenu de Jérusalem à Césarée. « Quelques jours après, le roi Agrippa et Bérénice descendirent eux-mêmes à Césarée pour saluer Festus. Et comme ils demeurèrent plusieurs jours, Festus parla de Paul au roi...

II

« Or, Agrippa dit à Festus : « Je voudrais entendre cet « homme. — Vous l'entendrez demain, » répondit Festus. Le lendemain, donc, Agrippa et Bérénice vinrent en grande pompe ; ayant été introduits dans la salle des audiences avec les tribuns et les principaux de la ville, Paul fut amené par ordre de Festus.

« Agrippa dit à Paul : « Il vous est permis de parler pour « votre défense. »

Aussitôt Paul, étendant la main, commença, ainsi que nous avons vu dans la *Biographie* de Festus, sa triomphante justification.

(1) *Act.* xxv, 13, 22, 23 ; xxvi, 1, 27, 30, 33.

III

Voilà une audience de tribunal à laquelle chacun de nous voudrait avoir assisté. Elle est telle que le temps n'en diminuera jamais l'intérêt, attendu qu'elle se rattache aux plus grands événements de l'histoire. Afin de la reproduire, du moins en partie, nous avons fait connaître Festus, qui l'avait provoquée, et donné le discours de saint Paul. Il reste à faire connaître Agrippa et Bérénice, les deux principaux témoins de cette séance mémorable. Commençons par Agrippa.

IV

Hérode Agrippa l'Ancien avait laissé quatre enfants : un fils, Hérode Agrippa le Jeune, âgé de dix-sept ans ; trois filles, Bérénice, âgée de seize ans; Marianne, de dix, et Drusille, de six ans.

V

Le jeune Hérode Agrippa était à Rome lorsqu'il apprit la mort de son père. La première pensée de l'empereur Claude fut de l'envoyer en possession de l'héritage paternel. Mais, sur les représentations de ses conseillers, il jugea plus prudent de ne pas confier à un tout jeune homme, encore sans expérience, le gouvernement difficile de la Judée. Agrippa demeura donc à Rome.

En attendant, l'empereur envoya le proconsul Cuspius Fadus châtier les habitants de Césarée et de Samarie, qui avaient insulté à la mémoire d'Agrippa l'Ancien.

VI

Il avait ordre de faire passer, dans le Pont, les corps d'infanterie et de cavalerie composés de soldats césariens et samaritains, et de les remplacer par des troupes romaines. L'ordre ne fut pas exécuté. Ces soldats, mécontents et mutins, demeurèrent en Judée et devinrent les principaux instruments de la révolte qui alluma la guerre contre les Romains et amena la ruine de Jérusalem.

A Fadus succédèrent, dans l'espace de quelques années, en qualité de gouverneurs de la Judée, Tibère Alexandre, Cumanus, Félix et Festus.

VII

Cependant Néron avait remplacé Claude sur le trône des Césars. La première année de son règne, il augmenta de quelques villes et bourgades le royaume du jeune Agrippa. Les villes furent au nombre de quatre : Péréa et Julia dans l'Abylène; Tarichée et Tibériade dans la Galilée. Le reste de la Judée demeura sous l'administration de Félix, dont le frère Pallante ou Pallas, avait, par le mariage de Claude avec Agrippine, contribué à l'élévation de Néron.

VIII

A peine arrivé à Jérusalem, le jeune Agrippa voulut rivaliser de magnificence avec son aïeul, Hérode Ier. Ainsi il fit construire un superbe palais sur la hauteur, en face du Temple, Du triclinium ou salle à manger, on voyait ce qui se passait dans les parvis du Temple et dans le Temple même.

Indignés à la pensée que des regards profanes pouvaient

plonger sur les mystères sacrés, les Juifs élevèrent entre le Temple et le palais une haute muraille qui interceptait la vue. Agrippa et surtout son ami Festus en furent très irrités et donnèrent ordre de démolir le mur. Les Juifs en appelèrent à Néron.

IX

Avec la permission de Festus, ils envoyèrent à Rome douze députés : parmi eux était le grand prêtre Ismaël et le trésorier du temple, Helcias. A la prière de la trop fameuse Poppée, Néron fit droit à leur requête, mais il retint en otages Helcias et Ismaël (1). Ceci eut lieu l'an 59 de Notre-Seigneur, la troisième année de Néron.

X

Agrippa, ayant appris que Ismaël était retenu en ôtage, revêtit du souverain pontificat Joseph, fils de l'ancien grand prêtre Simon. Usant largement du droit qui lui avait été donné sur le Temple, il destitua en peu de temps quatre grands prêtres, et en créa six. Le peuple juif n'était plus qu'une ombre de lui-même : autorité civile et autorité religieuse, tout avait disparu.

Comme tous les rois d'alors, et même d'aujourd'hui, dans beaucoup de pays, Agrippa jouait à la liturgie, dont il se faisait l'arbitre. Ainsi, contrairement à la loi de Moïse, il permit aux simples lévites de porter la tunique blanche.

(1) Les entretiens de Poppée avec ces deux personnages, préparèrent peut-être la conversion, regardée comme probable, de cette femme. Josèphe l'appelle *pia fœmina*, sans doute à cause de son attrait pour les Juifs et pour leur religion; car pour ses mœurs elle n'était rien moins que pieuse. Nous parlerons de Poppée dans une autre *Biographie*.

XI

Fidèle aux Romains, à qui sa famille était redevable de tout, Agrippa prit deux fois les armes pour eux. La première fois contre les Parthes; la seconde, contre ses compatriotes, la douzième année de Néron, alors que commença la guerre lamentable qui finit par la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs.

Afin d'être juste, il faut reconnaître que cette guerre, divinement prédite, fut occasionnée, en grande partie, par l'abominable conduite de Cestius Florus, gouverneur romain des provinces juives annexées à l'empire.

XII

Grec d'origine, né à Clazomène, aujourd'hui Vourla, ville d'Ionie, près de Smyrme, cet homme dut son gouvernement à sa femme Cléopâtre, amie de Poppée. Il administra la Judée comme un loup administrerait un troupeau de moutons.

Son prédécesseur Albinus cachait ses iniquités; lui se faisait gloire de les commettre en public. Pas une cruauté, pas une impudicité, pas une hypocrisie qu'il se refusât.

C'était peu pour lui de s'enrichir par des exactions et des impôts personnels; il dépouillait les villes entières, réduisait les populations à l'indigence et autorisait le brigandage à la condition de partager le butin.

Telle fut sa rapacité qu'une grande partie du pays devint déserte et que les habitants émigrèrent dans les provinces voisines.

XIII

A l'occasion d'une émeute qu'il avait provoquée, il fit battre de verges, en présence de tout le peuple, les principaux d'entre les Juifs et en crucifier six cents, hommes, femmes et enfants. Cette exécution eut lieu vers les fêtes de Pâque de l'an 68 de Notre-Seigneur, la douzième de Néron : elle porta au comble l'exaspération des Juifs.

XIV

Ils se révoltèrent de toutes parts et obtinrent plusieurs succès signalés contre les Romains, jusqu'à ce que Florus quittât Jérusalem. En vain Agrippa voulut apaiser les esprits. Une guerre à outrance était désormais allumée. Elle se propagea dans toutes les villes de la Palestine et s'étendit même aux pays étrangers habités par des Juifs.

D'affreux carnages, précurseurs de plus grands encore, eurent lieu à Césarée, où vingt mille Juifs furent égorgés; à Scythopolis, treize mille; à Ascalon, deux mille; à Ptolémaïs, deux mille; à Alexandrie, cinquante mille.

XV

Ainsi, s'avançait à pas lents la vengeance divine sur le peuple déicide. Par une coïncidence de nom, qui n'a point échappé à Baronius, c'est par une *fleur* que commence et que se continue la sanglant ecatastrophe. Une *fleur* divine, Notre-Seigneur, *Flos de radice Jesse*. Comme l'appelle Isaïe, est envoyée du ciel pour apporter la paix aux Juifs et les sauver. Ils la méprisent.

De sa grande capitale, Satan envoie une fleur, *Florus*, qui

tourmente les juifs en toute manière et prépare leur extermination. Ils flagellent Notre-Seigneur et le mettent en croix, et leurs principaux citoyens subissent, aux yeux de tout le peuple, les mêmes supplices.

XVI

Cependant Néron s'était donné la mort. Vespasien, qui était en Syrie avec trois légions envoie à Rome, son fils Titus pour complimenter Galba, successeur de Néron, et demander ses ordres pour la guerre précédemment décidée contre les Juifs. Agrippa partit pour Rome avec Titus et en revint la même année. Le bruit courant que Vespasien serait fait empereur, il était empressé de se rendre auprès de lui. La guerre contre les Juifs avait commencé avec une grande ardeur et d'immenses préparatifs. Agrippa servit dans l'armée romaine et assista avec Titus au siège et à la ruine de Jérusalem.

XVII

Après la catastrophe, il revint à Rome avec sa sœur Bérénice. Il y mourut presque septuagénaire, après quarante et un ans de règne, la troisième année de l'empire de Trajan. En lui finit la race des Hérodes.

Avant de la quitter, rappelons ici, pour l'instruction de plusieurs, une réflexion de l'historien Josèphe. « Je veux, dit-il, parler en détail d'Hérode et de sa postérité. Cela importe beaucoup à l'histoire et c'est une grande preuve de l'existence de Dieu, et que ni la plus nombreuse postérité, ni la puissance, ni la richesse ne servent de rien, sans la piété envers Dieu (1). »

(1) *Ant.*, 18, 5.

En effet, dans l'espace de cent ans, toute la postérité d'Hérode, qui était certes fort nombreuse, disparut à peu près entièrement. Que le genre humain s'instruise à leur infortune!

XVIII

Un de nos commentateurs explique cette grande leçon. « Voyez, écrit-il en parlant d'Hérode Agrippa le Jeune, le mauvais génie des Hérodes et leur rôle de persécuteurs du christianisme, perpétué de génération en génération.

« Le premier se fait le juge et le bourreau des Innocents, décidé à l'être du Fils de Dieu, s'il avait pu le découvrir. Son fils, Hérode Antipas, est le moqueur de Notre-Seigneur et le meurtrier de saint Jean-Baptiste.

« Le petit-fils d'Hérode Ier, Hérode Agrippa l'Ancien, immole saint Jacques et fait mettre saint Pierre en prison, avec l'intention de le martyriser. Son arrière-petit-fils, Hérode Agrippa le Jeune, figure parmi les juges de saint Paul. »

XIX

En effet, c'est, comme nous l'avons vu, devant cet Agrippa que le grand Apôtre prononça sa défense contre les Juifs. Il fait honneur à ce prince de la connaissance qu'il avait de la religion juive ainsi que de sa croyance aux Prophètes.

C'était lui dire que, s'il était conséquent, il se ferait chrétien. Agrippa le comprit, puisqu'il répondit à saint Paul : « Encore un peu et vous me persuaderiez de me faire chrétien. » Mais entre le principe et la conséquence pratique, il y a un obstacle qui arrête tous les incrédules : une passion. Agrippa vivait dans

(1) *Cor. Act.*, 25, 13.

l'inceste avec sa sœur Bérénice, dont nous parlerons bientôt.

Cherchez parmi les incrédules, jeunes ou vieux, un homme dont la conscience soit pure de toute injustice, de toute impureté ou toute autre iniquité, et vous ne le trouverez pas. C'est toujours le cœur qui fait mal à la tête. *On n'est libre penseur que pour être libre faiseur.*

Voir : Joseph., *Ant. jud.*, xx, c. 5; Id. *De Bell. jud.* 11, 12; Baron., an. 53, n. 42; Joseph., *Antiq. jud.*, xx, 1, 4, 8, 9, 12; Id., xix, 7; Id., *De Bell. jud.*, 11, 13, 20, 21; Baron., an. 68, n. 40. Tacite, *Hist.*, I, 10; Joseph., *De Bell. jud.*, V, 6; Xiphil., *in Vespas;* Joseph., *Ant. jud.*, xviii, 5; Cor. a Lap., *in Act.*, xxv, 13, etc.

BÉRÉNICE

I

Dans la *Biographie* précédente, les *Actes des Apôtres* nous ont dit que le roi Agrippa et Bérénice descendirent à Césarée, pour saluer Festus (1). »

L histoire purement profane, mentionne plusieurs Bérénices.

La plus célèbre est Bérénice, fille de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, et épouse de Ptolémée Évergète. On dit que ce roi étant sur le point de faire la guerre à Séleucus, roi de Syrie, Bérénice, pour obtenir la victoire à son mari, voua sa chevelure à Vénus et la déposa dans le temple de cette déesse.

Le lendemain on ne la trouva plus, et un astronome assura qu'elle avait été enlevée au ciel et mise au nombre des constellations. Aujourd'hui encore elle occupe une place dans le langage astronomique, sous le nom de « chevelure de Bérénice », *coma Berenices*.

II

Ce nom, assez commun en Orient, est devenu vénérable

(1) *Act.*, xxv, 13.

parmi les chrétiens. Il leur rappelle la sainte femme, dont le voile essuya la face adorable du sauveur montant au Calvaire (1).

Dans la famille des Hérodes, il fut celui de deux femmes : la première fille d'Hérode Ier : la seconde, dont nous allons parler, fille d'Hérode Agrippa l'Ancien, et sœur d'Hérode Agrippa le Jeune.

III

Cette princesse, née l'an 28 de Notre-Seigneur, avait seize ans lorsque son frère, devenu roi des Juifs, la maria à son oncle Hérode, roi de Chalcide, petite province enclavée dans le proconsulat de Syrie, et voisine du mont Liban.

Après la mort assez prompte de son mari, elle s'attacha à son frère, avec qui la voix publique, chez les païens non moins que chez les juifs, l'accusa d'entretenir un commerce criminel.

IV

« Comme gage de son infamie, écrit Juvénal, elle reçut une bague en diamant, devenue célèbre, de son frère Agrippa, prince d'un pays où les rois solemnisent le sabbat pieds nus, et où une loi traditionnelle ordonne d'épargner les vieux porcs (2). »

(1) « Quinta (Berenice) fuit S. Veronica haud enim in Chron. S. Sixt. e ab aliis vocatur Berenice quae Xto eunti ad crucem sudarium dedit ad sudorem extergendum cui et vultum suum impressit quod Roma in Basilica S. Petri magna veneratione servatur et quot annis in Coene Domini ostenditure.

(2) *Deinde adamas notissimus, et Berenices*
In digito factus pactiosor : hunc dedit olim
Barbarus; incestae dedit hunc Agrippa Sorori :
Observant ubi festa mero pede Sabbatha reges
Et vetus indulget penibus clementia porcis. (Satyr, vi.)

L'historien Josèphe confirme ces mauvais bruits, et saint Chrysostome, *qui n'y va pas par quatre chemins*, l'appelle femme d'Agrippa, *uxorem Agrippae*.

V

Afin de mettre un terme à ces fâcheuses rumeurs, Bérénice persuada à Polémon, roi de Cilicie, de l'épouser. Séduit par l'appât des richesses, ce prince consentit, pour obtenir sa main, à se faire juif. Ce mariage dura peu. Le libertinage de Bérénice le rompit et Polémon retourna au paganisme.

VI

Sous le gouvernement de Festus, l'an 58 de Notre-Seigneur, nous retrouvons Bérénice avec Agrippa. Elle était assise, en grande toilette, à côté de lui, lorsque saint Paul plaida sa cause à Césarée, devant le magistrat romain.

Jamais le grand Apôtre n'avait été plus éloquent. Nous mettons au défi les classiques les plus intrépides de trouver dans les auteurs païens un discours qui remue aussi puissamment toutes les fibres de l'âme.

VII

S'adressant nommément à Agrippa, qu'il savait instruit de la religion juive et croyant aux prophéties, l'Apôtre le presse d'être conséquent avec lui-même et de l'imiter, lui, Paul, qui de juif fanatique était devenu Apôtre, terrassé par la puissance de la vérité et par l'éclat des miracles.

Le trait fut lancé avec tant de force qu'Agrippa lui dit, peut-être en se moquant : « Encore un peu, vous me persua-

derez de me faire chrétien. — C'est tout mon désir, » reprend l'Apôtre. Mais Agrippa craint la vérité. Il se lève avec le gouverneur et sa sœur, et s'en va.

VIII

Trois fois saint Paul obtint le même résultat de ses magnifiques discours. Devant le gouverneur Félix, il parle de chasteté et du Jugement. Et Félix effrayé l'arrête en disant : « C'est assez ! je t'appellerai quand il sera temps. »

Devant l'Aréopage, il prêche la résurrection des morts, et les vieux sophistes d'Athènes lui coupent la parole en disant : « Sur cela nous t'écouterons une autre fois. »

Devant Agrippa, il parle de la foi. Et Agrippa s'éloigne pour ne pas l'entendre.

Tous ces gens-là avaient un prédécesseur dans Pilate. La vérité en personne lui parle, et il demande d'un air indifférent et distrait : « Qu'est-ce que la vérité ? » Sans attendre la réponse, il s'en va.

En retournant la question de Pilate : *Quid est veritas?* Notre-Seigneur aurait pu lui répondre : « C'est l'homme qui est ici présent : *est vir qui adest.* » En fait d'anagrammes, connaissez-vous rien de plus frappant ?

IX

Dix ans après la célèbre séance dont nous venons de parler, Bérénice reparaît à Jérusalem. Elle avait quarante ans : c'était l'an 68 de Notre-Seigneur. Poussés à bout par la tyrannie de Florus, gouverneur de la Judée, les habitants de de Jérusalem s'étaient mis en pleine révolte. Le sang inondait les rues et les places.

Dociles aux ordres de l'impitoyable Florus, les soldats ro-

mains massacraient sans distinction les innocents et les coupables. A cette occasion, l'histoire rapporte une action de Bérénice qui lui fait honneur. Elle se trouvait à Jérusalem, où elle était venue pour accomplir un vœu. C'était la coutume chez les juifs, lorsqu'on avait fait un vœu dans l'intention d'obtenir une guérison ou quelque faveur signalée, de prier pendant trente jours, avant d'offrir les victimes ; de s'abstenir de vin et de se couper les cheveux.

X

L'émeute surprit Bérénice dans l'accomplissement des prescriptions d'usage, préparatoires à l'immolation des victimes. Pour ajouter à son attitude de suppliante, elle se présente nu-pieds au tribunal de Florus, et le conjure d'arrêter l'effusion du sang.

Ni les prières, ni les larmes de cette reine humiliée ne touchent l'âme du gouverneur. Sous les yeux mêmes de Bérénice, le carnage continue. Dans leur aveugle rage, les soldats vont jusqu'à méconnaître la princesse, qui peut à peine s'échapper de leurs mains et se réfugier au palais de son frère, où elle passe la nuit dans des inquiétudes mortelles.

XI

Tant de cruautés, de pillages et d'iniquités de tout genre amenèrent la guerre des Romains et des Juifs. Quand elle fut déclarée, Bérénice passa avec son frère du côté des Romains. Bientôt elle eut gagné les faveurs des généraux de Vespasien, Flavius et Titus : Flavius par de riches présents ; Titus, par sa beauté.

Après la prise de Jérusalem, Bérénice se retira à Rome avec son frère Agrippa. Elle continua d'y jouir des faveurs

de Titus. Il fut même question de son mariage avec ce prince, dont les mœurs étaient ce qu'étaient les mœurs de ses contemporains.

Cependant, sur le point de parvenir à l'empire, Titus, voyant que les Romains murmuraient de son amour pour une étrangère, renvoya malgré lui Bérénice.

Tombée du faîte des grandeurs, Bérénice mourut dans la misère, vers l'an 73 de Notre-Seigneur.

XII

Ce qu'étaient les mœurs publiques chez les nations païennes d'autrefois, notamment chez les Grecs et les Romains, l'admiration des collèges, elles le sont encore chez les peuples idolâtres d'aujourd'hui. Grâce aux Apôtres, à leurs travaux, à leurs souffrances, à leur sang, le monde païen sortit du cloaque infect dans lequel il pourrissait. Grâce à nos modernes apôtres, les nations modernes, plongées dans les honteuses ténèbres de l'idolâtrie, se régénèrent et du rang des bêtes s'élèvent au niveau de l'humanité régénérée.

Et en lisant les privations, les souffrances, les persécutions de nos missionnaires, il est des hommes qui demandent pourquoi ils se dévouent à tant de sacrifices? Malheureux! Et si saint Paul, saint Pierre et les autres Apôtres ne s'étaient pas sacrifiés pour sauver le monde, où en serions-nous encore?

Voir : Joseph., *Antiq. jud.*, XX, 3, 5; S. Chrysost., *in Act. App.*, xxv, 13; Cor. a Lapid., *Ibid.*, xxvi.; Joseph., *De Bell. jud.*, II, 15; Hegesip., II, 9; Baron., an. 58, n. 162; an. 68, n. 41; an. 73, n. 8; an. 58, n. 64. Tacit., *Hist.*, II, 81; Xiphil., *in Vespas.*; Sueton., *in Tit.*, c. 7; Noldius, *De vita Herodum : Berenice*, etc.

LES GRANDS PERSÉCUTEURS

DE

NOTRE-SEIGNEUR ET DES APOTRES

I

Lactance a fait un livre intitulé : *De la mort des persécuteurs*. On ne peut le lire sans être effrayé de l'inexorable précision avec laquelle s'accomplit l'oracle de nos Livres Saints. Très mauvaise est la mort des pécheurs : *Mors peccatorum pessima*. Parmi les pécheurs, les plus coupables sont les persécuteurs de la religion. Mourir d'une mort affreuse est une loi qui pèse invariablement sur eux. Ce n'est pas la moindre preuve de la divinité du christianisme ; car elle montre aux yeux des moins attentifs la vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle, de cette autre parole divine : On ne se moque pas de Dieu impunément, *Deus non irridetur*.

II

L'histoire de Lactance, confirmée de siècle en siècle jusqu'à nos jours, ne commence qu'à Néron : il importe de la faire remonter jusqu'au temps de Notre-Seigneur. D'ailleurs, elle ne parle que des Césars, persécuteurs de l'Occi-

dent; il est bon de faire connaître leurs précurseurs en Orient, combler cette lacune, et d'ajouter un anneau à la chaîne traditionnelle est le but des courtes mais éloquentes biographies qui vont nous occuper.

III

Afin de ne pas nous répéter, rappelons en deux mots ce que nous avons dit ailleurs. Hérode Ier, le massacreur des enfants de Bethléem, termine une vie de crimes par la mort d'un réprouvé. Ayant voulu se suicider, il expire dans ses souffrances atroces. Judas se pend; Hérode, le Tétrarque, dépouillé de son royaume, est exilé à Lyon et il meurt dans le mépris et la misère; Hérode Agrippa l'Ancien meurt mangé des vers; Pilate se suicide; Anne se suicide; Caïphe se suicide. Voilà pour l'Orient.

IV

En Occident: Néron se suicide; Domitien est assassiné; Valérien est écorché, Dioclétien, Galère, Maximien meurent de morts honteuses et cruelles. Combien dans la suite des siècles, et notamment dans l'histoire de la révolution française, on pourrait trouver de noms à ajouter au livre de Lactance! On ne se moque pas de Dieu impunément : cette parole est de tous les temps et de tous les lieux.

Il nous reste à parler d'un persécuteur plus coupable que tous les autres : le peuple juif.

V

Endoctriné par les pharisiens haineux et jaloux, ce peuple oublie les bienfaits et les miracles que, depuis trois ans,

Notre-Seigneur a semés dans ses villes et dans ses bourgades. Il a vu son doux Sauveur pleurer sur Jérusalem. Il l'a entendu disant : « Si tu connaissais, du moins en ce jour, ce que je voudrais faire pour ton bonheur ! Mais puisque tu me méconnais, tes ennemis viendront, ils t'environneront de tranchées, ils te prendront, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre ! »

Ce peuple obstiné n'a ni yeux pour voir, ni oreilles pour entendre. A l'heure venue, il se jette sur son libérateur, comme le tigre sur sa proie. Moins cruel, Pilate s'efforce d'arracher de leurs mains l'auguste victime. A cet acte de justice et de compassion, ce peuple pousse d'une voix unanime le cri déicide : « Qu'il soit crucifié et que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Devenu pour les juifs la plus épouvantable malédiction, ce vœu est entendu et voici la manière dont il a été exaucé.

VI

Vers la fin de l'année 70 et aux premiers jours de l'an 71, aux fêtes de Pâque, Titus, envoyé par son père Vespasien, vint mettre le siège devant Jérusalem. Son armée se composait d'environ soixante mille hommes, Jérusalem était occupée par trois factions qui, au lieu de se réunir pour la défense commune, se faisaient une guerre à mort. Elles se livraient de continuels combats et détruisirent par le feu des magasins de blé qui auraient pu suffire pendant plusieurs années à la nourriture de toute la population. Le pillage, le meurtre, tous les crimes n'étaient qu'un jeu.

VII

Touché de compassion, Titus, plusieurs fois, leur envoya offrir la paix ; mais ils ne voulurent entendre à rien. Alors

il poussa le siège avec vigueur. Pour couper toute communication avec le dehors, il entoura la ville, ainsi que l'avait prédit Notre-Seigneur, d'un mur de circonvallation flanqué de hautes tours. Précédemment déjà, la famine était extrême dans Jérusalem; alors elle devint horrible. Une multitude immense y était rassemblée, tant à cause des fêtes de Pâque que parce qu'elle ne trouvait plus à habiter dans les villes ruinées par l'armée romaine.

VIII

Ce qui restait de vivres fut bientôt consommé, et Jérusalem devint une véritable image de l'enfer. La guerre, la famine, la peste y régnaient à la fois. Entre parents mêmes il n'y avait plus de compassion. La femme arrachait le pain de la bouche de son mari, le fils à son père; et, ce qui est plus effroyable, la mère à son enfant, qui expirait entre ses bras. Le désespoir en poussa plusieurs à sortir en armes et à se jeter en frénétiques sur les Romains. Titus, soit par colère, soit pour inspirer aux assiégés plus d'épouvante et les porter à se rendre, commanda de mettre en croix tous ceux qu'on viendrait à prendre. On en suppliciait ainsi cinq cents par jour, quelquefois plus. Dans peu, le nombre des crucifiés fut si considérable, qu'il n'y avait plus de place pour les croix ni de croix pour le supplice.

IX

A la vue de cette forêt d'hommes pendus à des croix autour de la ville, les factions n'en devinrent que plus opiniâtres, et persuadèrent au peuple que tel était le sort de tous ceux qui se donnaient aux Romains. Néanmoins, plusieurs continuaient de fuir, uniquement pour se mettre en sûreté.

Or, il arriva que l'un d'eux fut remarqué, cherchant dans ses propres excréments l'or qu'il avait avalé pour s'en servir au besoin.

Cela suffit pour que les Arabes et les Syriens qui se trouvaient dans l'armée romaine, uniquement occupés à piller et à s'enrichir de la dépouille des Juifs, se mirent à éventrer tous ceux qui leur tombaient entre les mains. Dans une seule nuit, deux mille éprouvèrent de la sorte leur affreuse barbarie. Des Romains mêmes se rendirent coupables de cette atrocité.

X

Dans la ville, les vivants ne suffisant plus à ensevelir les morts, les places, les maisons et les rues étaient pleines de cadavres sans sépulture. Cependant, depuis le 14 avril, où avait commencé le siège, jusqu'au 1er juillet, c'est-à-dire en deux mois et demi, on avait enterré, aux frais de la ville, six cent mille pauvres, mais, fatigués de rendre ces devoirs de piété aux défunts, ils emplissaient de cadavres de vastes édifices, dont ils fermaient la porte; ou bien les jetaient du haut des murs dans des gouffres qui étaient proches et qui bientôt en furent comblés. Titus, faisant une ronde, vint à s'en apercevoir. Frissonnant de la puanteur qui s'exhalait de ces monceaux de cadavres, il gémit, et, les yeux élevés au ciel, le prit à témoin que ce n'était point à lui qu'il fallait imputer de pareilles horreurs.

XI

Les factions continuaient leur même train de vie (1). Ils entraient dans les maisons, non seulement pour piller les vivants, mais les morts, et, après les avoir dépouillés,

(1) C'étaient les communards de ce temps-là.

ils s'en allaient en riant. Rien ne semblait capable de toucher ces monstres. Il arriva cependant une chose qui leur fit horreur.

Une femme noble et riche, d'au delà du Jourdain, s'était réfugiée à Jérusalem, et s'y trouvait assiégée. Les séditieux lui prirent toutes ses richesses, et même ce qu'elle avait caché de vivres. Outrée de douleur, elle faisait son possible pour les obliger à la tuer; mais aucun ne lui fit cette grâce.

Enfin, n'en pouvant plus de faim et de désespoir, elle prend l'enfant qu'elle nourrissait, et, le regardant avec des yeux égarés, lui dit : « Malheureux enfant, à quoi te réserverai-je? A mourir de faim, à être esclave des Romains, ou à tomber entre les mains de ces factieux encore pires? Deviens plutôt ma nourriture, deviens une furie pour ces tyrans, deviens un récit à jamais funeste et le seul malheur qui puisse s'ajouter encore aux malheurs des Juifs! » Elle dit, égorge son enfant, le fait rôtir, en mange la moitié et cache le reste.

XII

Bientôt les sicaires accourent, attirés par l'odeur de ce mets exécrable; ils menacent la femme de la tuer si elle ne le leur montre. « Je vous ai réservé une bonne part », dit-elle et leur découvrit ce qui restait de son enfant. Ils furent saisis d'horreur, et, se regardant fixement, ils demeuraient stupéfaits. « C'est mon enfant, continua-t-elle, c'est moi qui ai fait ce que vous voyez. Mangez-en; car j'en ai mangé, moi. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Si vous repoussez la victime que je vous offre, eh bien! j'en ai mangé une moitié et je mangerai l'autre. »

XIII

Le bruit s'en était répandu dans la ville, chacun frisson-

nait comme s'il avait commis lui-même le crime, Titus, l'ayant appris, s'en excusait devant Dieu, protestant qu'il avait offert aux Juifs la paix avec l'oubli du passé. Mais la main de Dieu était sur ce peuple. Après des combats furieux, Titus s'approcha enfin du Temple. Dans le désir de conserver ce superbe monument, il essaya encore de persuader aux Juifs, qui s'y étaient fortifiés, de se rendre, mais inutilement. Alors il s'empara de la première enceinte du Temple, qui en avait trois. Après avoir longtemps mais vainement tenté d'ébranler les portes de la seconde, il fut obligé d'y mettre le feu, prenant toutes les précautions pour préserver des flammes la partie intérieure et la plus magnifique de ce vaste monument.

XIV

Mais un soldat, comme poussé, dit l'historien Josèphe, témoin oculaire, d'un mouvement surnaturel, prit un tison ardent, et monté sur les épaules d'un de ses camarades, le jeta par une fenêtre dans une chambre contiguë. Aussitôt il s'alluma un horrible incendie, auquel Titus ne put apporter remède. Il criait, il menaçait, il donnait des ordres, et de la voix et de la main, pour éteindre le feu; mais en vain. Les soldats, oubliant toutes les lois de la discipline, n'entendaient ni ses cris, ni ses ordres, ni ses menaces. En quelques heures, le superbe édifice devint un monceau de ruines.

XV

Avec le Temple périrent plus de six mille personnes qui s'y étaient réfugiées. Les factieux qui avaient pu s'échapper se retirèrent sur la partie la plus haute et la plus escarpée de la ville. Sommés une dernière fois de se rendre avec la vie

sauve, ils s'obstinèrent à se défendre. Ce fut alors que Titus abandonna la ville basse en pillage aux soldats et en proie aux flammes. A la vue de l'incendie, au lieu de revenir de leur obstination désespérée, les factieux en devinrent encore plus féroces, ne s'inquiétant plus de vivre après la ruine de la ville et du Temple. Mais bientôt, après un affreux carnage, ils furent forcés dans leurs derniers retranchements, et tout tomba au pouvoir du vainqueur.

XVI

Titus permit alors aux soldats de tuer, de saccager, de piller, d'assouvir leur avidité et leur fureur, après quoi il ordonna d'abattre, jusque dans ses fondements, le reste de la ville et du Temple ; ensuite il y fit passer la charrue. Ainsi fut littéralement accomplie la prédiction du Sauveur. On ne conserva que trois tours, Phasaïl, Hippique et Marianne, avec une partie de la muraille occidentale du Temple : l'une de ces tours, pour servir de logement à la garnison ; les deux autres pour apprendre à la postérité quelle ville et quelle forteresse la valeur des Romains avait emportées. « Tout le reste de la ville, dit Josèphe, fut rasé et aplani de façon qu'on avait peine à croire qu'elle eût jamais été habitée. »

XVII

Théâtre du déicide, Jérusalem et le Temple avaient reçu leur châtiment ; le peuple devait avoir le sien. D'après le témoignage de Josèphe, il périt, au siège de Jérusalem, onze cent mille juifs. Il n'y a pas dans l'histoire d'autre exemple d'une pareille catastrophe. On fit cent huit mille prisonniers, sur lesquels onze mille périrent de faim. Des quatre vingt-dix-sept mille survivants, ceux qui avaient moins de dix-sept

ans furent exposés en vente : quant à ceux qui étaient plus âgés, les uns, chargés de chaînes, furent envoyés en Égypte pour être employés aux travaux publics ; d'autres, distribués entre différentes provinces, pour combattre dans les spectacles, soit les uns contre les autres en guise de gladiateurs, soit contre les bêtes, qui, finalement, devaient les dévorer. Simon fils de Gioras et Jean de Giscale, chefs des séditieux avec sept cents autres, à la fleur de l'âge, furent réservé pour le triomphe de Titus.

XVIII

En attendant, ce prince, revenu à Césarée, y célébra, par des jeux publics, le jour anniversaire de la naissance de son frère Domitien. Dans ces jeux d'amphithéâtre plus de deux mille cinq cents Juifs perdirent misérablement la vie, en combattant les uns contre les autres ou contre les bêtes féroces. Il en périt un égal nombre et de la même manière à Béryte, où le même Titus célébra, avec plus de pompe encore, le jour anniversaire de l'avènement de son père à l'empire.

XIX

Les restes de ce misérable peuple se dispersèrent dans toutes les parties du monde, et partout le châtiment les a suivis. Sans patrie, sans rois, méprisés, honnis, conspués, ils ont, jusqu'à nos jours, présenté à tous les siècles le spectacle d'un cadavre immortel, suspendu au gibet de la justice divine, condamné non à mourir, mais à vivre. Jamais peuple n'a été traité comme ce peuple ; son châtiment est exceptionnel, comme le forfait dont il est coupable.

XX

Admirons cependant l'infinie bonté de Dieu et l'inviolable fidélité à ses promesses! Malgré ses innombrables crimes, couronnés par le déicide, ce peuple est toujours aimé du Dieu de ses pères. Il lui a promis qu'à la fin du temps, il reconnaîtrait son Messie, comme les frères de Joseph reconnurent leur frère qu'ils avaient persécuté.

Aujourd'hui même on voit s'accomplir, visiblement, cette promesse de la miséricorde. Pétrifié pendant dix-sept siècles, recevant les mépris de toutes les générations, le peuple juif aujourd'hui s'ébranle. Il entre en communications sociales avec les nations chrétiennes. Ses anciennes pratiques sont abandonnées, ses préjugés s'affaiblissent, il avoue que le Messie est venu. Un grand nombre cherchent la vérité et l'embrassent.

XXI

Chose imprévue et imprévoyable, un juif converti a acheté l'arcade du haut de laquelle Pilate montra Jésus au peuple, qui poussa le cri déicide : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants!* et au pied de cette même arcade, enfermée maintenant dans une belle église, des religieuses juives font entendre chaque jour ces paroles suppliantes : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

Adorons, admirons et attendons : Les temps approchent.

Voir : Josèphe, *Hist. de la Guerre des Juifs*, etc.

PUBLIUS

I

Au chapitre XXVIII des *Actes des Apôtres*, saint Luc nous donne les détails les plus intéressants sur l'arrivée de saint Paul dans l'île de Malte, où il aborda après avoir failli périr dans un terrible naufrage. « Nous étant sauvés, les uns à la nage, les autres flottant sur des planches et sur des débris du vaisseau, nous apprîmes que l'île était appelée Malte.

« Et les Barbares nous traitèrent avec une grande douceur; car, allumant du feu, ils nous réchauffèrent à cause de la pluie et du froid. » C'était au mois de février de l'an 58 de Notre-Seigneur, la seizième du séjour de saint Pierre à Rome, la deuxième du règne de Néron.

II

« Paul ayant amassé une certaine quantité de sarments, et les ayant mis au feu, une vipère, que la chaleur fit sortir, s'élança sur sa main. Quand les Barbares virent cette bête suspendue à sa main, ils se disaient les uns aux autres : « Cet homme est sans doute un meurtrier, puisqu'après « avoir échappé du naufrage, la vengeance ne permet pas « qu'il vive ».

« Et Paul ayant secoué la vipère dans le feu, il n'en souffrit aucun mal, et les Barbares s'imaginaient qu'il enflerait et qu'il tomberait mort tout à coup ; mais, après avoir attendu longtemps, voyant qu'il ne lui arrivait point de mal, ils changèrent de sentiment, et dirent que c'était un dieu.

III

« En ce lieu-là, le premier de l'île, Publius, avait des terres, et, nous recevant chez lui, il nous traita avec bonté durant trois jours. Or, il se rencontra que le père de Publius était au lit, malade de la fièvre et de la dyssenterie. Paul alla le voir, et, s'étant mis en prière, il lui imposa les mains et le guérit.

« Après ce miracle, tous les insulaires qui étaient malades s'approchaient de lui et recouvraient la santé. Aussi nous rendirent-ils de grands honneurs, et à notre départ ils nous donnèrent tout ce qui nous était nécessaire. »

IV

Que saint Paul n'ait rien souffert de la morsure de la vipère, il n'y a rien d'étonnant. C'est l'accomplissement de la promesse de Notre-Seigneur, faite à ceux qui croiront en lui : *Ils tueront les serpents, et le poison ne leur fera aucun mal.* Cette promesse continue de s'accomplir. On ne cite aucun de nos missionnaires qui soit mort de la morsure d'un serpent.

Nous tenons du préfet apostolique de la Guyane, peuplée de dangereux reptiles, que ni prêtre ni religieuse n'ont jamais été mordus par les serpents.

V

« Quelle précaution prenez-vous, lui disais-je ? — Aucune.

— Du moins vous devez avoir de grandes et fortes bottes, parce qu'en marchant dans les grandes herbes, vous pourriez, sans vous en apercevoir, mettre le pied sur quelque reptile venimeux et trouver la mort. — Nous ne mettons que la chaussure ordinaire. Si nous agissions autrement, nous scandaliserions les indigènes. Chez eux il est reçu que le missionnaire n'a rien à craindre des serpents. »

VI

Non seulement saint Paul ne souffrit rien de la morsure de la vipère, mais Dieu a voulu qu'en mémoire de ce miracle, toutes les vipères et tous les serpents de l'île de Malte perdissent à jamais leur venin. Le fait existe depuis dix-huit siècles. Avant saint Paul, Malte, comme tous les pays chauds, renfermait des vipères dont la morsure était mortelle; on le voit, au témoignage et à l'étonnement des Barbares.

« Dieu a voulu, dit Baronius, que saint Luc écrivît avec tant d'exactitude ce qui concerne cette vipère et la conduite des Barbares, afin de rendre de plus en plus incontestable le privilège obtenu par saint Paul à l'île de Malte; et qu'on n'attribuât point aux propriétés naturelles du pays ce qui, depuis le passage de l'Apôtre, a été divinement accordé à cette île : Savoir que, depuis ce moment, tous les serpents qui l'habitent sont sans venin, et nul ne souffre de leurs morsures. Si cela tenait à une cause naturelle, pourquoi les habitants étaient-ils si assurés de la prompte mort de saint Paul (1) ? »

VII

L'assurance des Maltais était fondée. Dans leur île, comme

(1) An. 58, n. 172.

en Afrique, aux Indes et dans les autres contrées méridionales, le venin de la vipère est tel qu'il tue presque sur-le-champ. Un des plus célèbres médecins de l'antiquité, Gallien, cite à ce sujet l'exemple de Cléopâtre.

VIII

Il dit : « Cléopâtre se fit une profonde blessure au bras en se mordant. Ensuite elle se fit apporter, dans un petit vase, le venin d'un aspic, qu'elle avait conservé, et le fit couler dans sa plaie. Bientôt le poison se répandit dans le corps, et, quelques instants après, à l'insu de ses gardes, elle mourut doucement.

« En effet, ces serpents tuent avec une rapidité presque foudroyante, comme je l'ai souvent expérimenté à Alexandrie.

« Lorsqu'un homme est condamné à ce genre de mort, et qu'ils veulent le tuer sans longue souffrance et sans délai, ils lui approchent des aspics de la poitrine; ils le font un peu promener et il tombe mort (1). »

IX

Le cadre étant dessiné, venons au portrait. Publius, qui reçut saint Paul avec tant d'humanité, était Romain, comme son nom l'indique. Gouverneur de Malte, au nom des Romains, il avait acquis dans l'île de grandes propriétés. Il fallait, dit saint Chrysostome, qu'il fût très riche pour donner pendant trois jours l'hospitalité à deux cent soixante-seize naufragés.

La tradition dit que le palais qu'il habitait, au centre de la ville, est devenu la basilique de Saint-Paul. Quant à ces pro-

(1) *De Theriaca*, epist. ad Pisonem, c. VIII.

priétés elles sont sur le bord de la mer, au lieu même où abordèrent les naufragés, non loin d'un village appelé Nazar.

X

Pendant le séjour de trois mois qu'il fit à Malte, saint Paul ne demeura pas inactif. Il convertit les habitants et Publius lui-même. Digne de son maître par sa ferveur, Publius fut ordonné évêque de Malte par saint Paul lui-même.

Comme il arrivait presque toujours, à cette époque primitive, Publius alla évangéliser d'autres contrées. Il devint évêque d'Athènes, où il succéda immédiatement à saint Denys l'Aréopagite, qui, après avoir été évêque d'Athènes, devint le premier apôtre et le premier évêque de Paris. Publius eut le bonheur de finir sa belle carrière par un glorieux martyre.

« Le vingt et unième jour de janvier, dit le *Martyrologe romain*, à Athènes, naissance de saint Publius, évêque, qui, après saint Denys l'Aréopagite, gouverna noblement l'Église d'Athènes, et, illustre par ses vertus non moins que par sa doctrine, reçut pour Jésus-Christ la glorieuse couronne du martyre. »

XI

Telle est la mort de la plupart de nos pères, les chrétiens des premiers siècles. Si cette fin heureuse et glorieuse ne nous est pas réservée, souvenons-nous que nous devons être les martyrs de la paix en sacrifiant tout, plutôt que de perdre notre âme.

Voir : Cor. a Lap. *in Act. App.* XXVIII, 5, 6, 7 ; Bar. an. 58, n. 173 ; an. 98, n. 23 ; an. 125, n. 113 ; Martyrol. Adonis et Usnardi ; Euseb. *Hist.* lib. IV, c. 22, etc., etc.

PUDENS

I

Pudens, dont saint Paul envoie les salutations à Timothée, est un des personnages les plus vénérables et les plus intéressants de la primitive Église.

Dans toute l'Europe, on a soin de faire connaître à la jeunesse lettrée les fondateurs de la Rome païenne : pourquoi l'éducation est-elle muette sur les fondateurs de la Rome chrétienne ? Est-ce que la grande cité, métropole de la foi et de la vertu, la mère des nations baptisées et la nôtre, ne mérite pas mieux notre étude que la cité, reine de l'erreur, scandale du monde, et tyran impitoyable des nations païennes ?

II

Autant qu'il est en nous, nos efforts, en écrivant ces *Biographies évangéliques*, tendent à faire disparaître cette choquante anomalie. Plus que jamais il est nécessaire que les chrétiens du XIXe siècle remontent à leur origine et se retrempent dans la foi victorieuse de leurs premiers pères.

III

Sur une des sept collines de Rome appelée le Viminal, voisine de l'*Esquilin*, se trouvait le quartier des patriciens, *Vicus Patricius*. Il dut son nom aux patriciens, consignés dans ce quartier par Servius Tullius, qui voulait les empêcher de former de nouvelles trames contre la royauté.

Non loin de là était le lubrique théâtre de Flore et un temple de Diane. Le licencieux poète Properce avait ici son habitation : elle ne pouvait être mieux placée.

IV

Comme la volupté engendre toujours la bassesse d'âme, on éleva plus tard, dans le voisinage, un arc en travertin, d'un travail médiocre, dédié à Gallien, et qui portait cette inscription, où respire l'adulation, poussée jusqu'à l'idolâtrie : A GALLIUS, PRINCE INVINCIBLE, DONT LA VALEUR INVAINCUE N'EST SURPASSÉE QUE PAR LA PIÉTÉ, MARCUS AURÉLIUS TRÈS DÉVOUÉ A SA DIVINITÉ ET A SA MAJESTÉ (1).

V

A tous ces monuments profanes, à tous ces hommes de triste mémoire ont succédé des monuments et des personnages qui tiennent une glorieuse place dans l'histoire de l'Église naissante. Arrivé à Rome l'an 42 de Notre-Seigneur, avec l'incroyable prétention de planter la croix au sommet

(1) GALLIENO-INVICTISSIMO-PRINCIPI
CVJVS-INVICTA-VIRTVS-SOLA-PIETATE-SVPERATA-EST
M. AVRELIVS-DEDICATISSIMVS-NVMINI
MAJESTATIQVE-EJVS.

du Capitole, le chef des pêcheurs galiléens descendit d'abord au delà du Tibre, dans le quartier des juifs.

VI

La présence de ce nouveau prédicateur ne fut pas longtemps ignorée. La curiosité lui attira bientôt de nombreux auditeurs. Parmi eux se trouvait un sénateur, nommé Pudens, dont le palais était situé sur le mont Esquilin.

Saint Pierre le convertit, ainsi que sa femme Priscille, ses deux fils Novat et Timothée, et ses deux filles, Praxède et Pudentienne, avec leurs serviteurs. La maison de ces fervents néophytes fut désormais la demeure de l'Apôtre.

VII

Ce que le Cénacle fut à Jérusalem, la maison de Pudens le devint à Rome. Saint Pierre y célébra les augustes Mystères, y présida les synodes, ou assemblées des fidèles, y donna l'Onction sacrée à saint Lin et à saint Clet, ses coadjuteurs et successeurs, et leur mission aux nombreux apôtres de l'Occident.

Saint Paul lui-même fréquenta plus tard l'habitation de Pudens, et Dieu seul sait tout ce que les deux grands fondateurs du christianisme ont dit et fait dans ce lieu vénérable.

VIII

La maison sénatoriale, vénérable à tant de titres, fut dès le IIe siècle changée en église par le Pape saint Paul Ier. Célèbre dans l'histoire sous le titre du Pasteur, cette église est dédiée à sainte Pudentienne, fille du sénateur Pudens (1).

(1) Nous en avons donné la description dans *les Trois Rome*, au 14 décembre.

La maison du pieux sénateur n'est pas la seule qui, dans ces premiers jours du christianisme à Rome, ait été changée en église. Outre celles dont les Épîtres de saint Paul nous ont déjà révélé l'existence, nous voyons la grande dame romaine, Euprepia, donner à son palais la même destination.

IX

Le nombre de ces églises domestiques s'accrut rapidement, à mesure que l'Évangile faisait de nouvelles conquêtes. Ainsi, sous le Pape saint Évariste, cinquième successeur de saint Pierre, on en comptant quarante-six, dirigées par autant de prêtres.

X

Ces lieux de prières, vénérables à tant de titres, étaient plutôt des oratoires que de véritables églises. Bientôt le christianisme put se montrer au grand jour. Un historien païen, Lampride, rapporte le fait suivant, arrivé sous le règne de l'empereur Alexandre :

« Les chrétiens choisirent, pour bâtir une église, un lieu appartenant à la ville, et situé au delà du Tibre. Les cabaretiers du voisinage firent opposition. L'affaire fut portée à l'empereur qui donna le rescrit suivant : « Il vaut mieux que Dieu soit honoré d'une manière quelconque, en ce lieu, que de le donner à des cabaretiers (1). »

XI

Devenue l'église actuelle de Sainte-Pudentienne, la maison du sénateur Pudens rappelle au voyageur deux grands

(1) Melius esse ut quomodocumque illic Deus colatur, quam popinariis dedatur. Lamp. *In Alex.*

souvenirs : la générosité des premiers chrétiens, et la violence de persécution de Néron. Ainsi, à l'entrée de cette église, on lit l'inscription suivante : « Dans cette sainte et très antique église, dédiée par le Pape saint Pie sous le titre du saint Pasteur, autrefois maison de saint Pudens, sénateur, et demeure des saints Apôtres, reposent les corps de trois mille Bienheureux martyrs, que les saintes vierges du Christ, Pudentienne et Praxède, ensevelissaient de leurs propres mains (1). »

XII

Non loin de l'église de Sainte-Pudentienne est l'église, non moins vénérable, dédiée à sa sœur, sainte Praxède. Ce nouveau sanctuaire, dépendance de la maison de Pudens, est bâti sur les thermes de son fils Novat. On sait que les maisons des riches Romains étaient ordinairement accompagnées de bains et de jardins, ce qui occupait un grand espace.

XIII

Au bas de cette église est une longue table de marbre, protégée par une grille de fer, et portant cette inscription simple, mais sublime : *Sur ce marbre dormait la sainte vierge Praxède*. Je n'ai pas de peine à le croire : la mortification est mère de la charité.

Vers le milieu de la nef s'ouvre, entouré d'une grille, le puits vénérable où la sainte accomplissait le même devoir

(1) In hac sancta antiquissima Ecclesia, Titulo S. Pastoris a S. Pio Papa dedicata, olim domo S. Pudentis senatoris, et hospitio sanctorum apostolorum ; tria millia Beatorum Martyrum corpora requiescunt, quae sanctae Christi virgines Pudentiana et Praxedis suis manibus sepeliebant.

que sa sœur dans la maison de leur père. Une belle statue de marbre représente la jeune vierge à genoux, sur l'orifice du puits, pressant entre ses mains une éponge pleine de sang.

XIV

Le Dieu infiniment bon qui a dit : « J'étais étranger et vous m'avez reçu, » ne pouvait manquer de récompenser magnifiquement la généreuse famille de Pudens, et Pudens lui-même. Tous ses membres jouissent dans le ciel du fruit de leur héroïque charité. « A Rome, dit le *Martyrologe romain*, au 19 mai, naissance de saint Pudens, sénateur, qui, revêtu par les Apôtres de la robe du baptême, la porta sans souillures jusqu'à ce qu'il reçût la couronne de vie. »

Voir : Bar., an. 44, n. 61; an. 59, n. 18.; an. 57, n. 100; Cor. a Lap. *in* II, *ad Timoth.* IV, 21; *les Trois Rome*, t. I, etc., etc.

PHŒBÉ

I

Dans le XVIe et dernier chapitre de l'Épître aux Romains, le cœur de saint Paul se révèle tout entier. En attendant le bonheur, après lequel il soupire depuis longtemps, de voir ses chers chrétiens de Rome, il leur envoie ses salutations les plus affectueuses. Non seulement il les salue en son nom, mais au nom de leurs frères, les chrétiens d'Asie.

II

Nous voyons ici une preuve de plus que, malgré les distances qui les séparaient, nos frères ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. Cette tendre union était un spectacle si nouveau, qu'au rapport de Tertullien, les païens étonnés s'écriaient : Voyez les chrétiens comme ils s'aiment et comme ils sont toujours prêts à mourir les uns pour les autres : *Vide ut inviceum se diligant et ut pro alterutro mori sint parati.*

III

Nommons d'abord les actives et courageuses chrétiennes que saint Paul recommande, et veut qu'on salue de sa part.

« Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est au service de l'Église, à Cenchrée, afin que vous la receviez dans le Seigneur, d'une manière digne des saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous; car elle en a secouru plusieurs, et moi en particulier. »

IV

La tradition nous apprend, et saint Paul semble l'insinuer, que c'est Phœbé qui fut chargée de porter à Rome la lettre de saint Paul. Femme admirable que rien n'arrête, et qui, malgré les fatigues et les dangers, passe de l'Orient à l'Occident pour seconder le grand Apôtre, saint Paul l'appelle notre sœur. Tels étaient les noms de famille, de frères et de sœurs que se donnaient les premiers chrétiens.

V

Avant son voyage de Rome, Phœbé donnait ses soins aux fidèles de Cenchrée. Comme nous l'avons dit ailleurs, Cenchrée était un des deux ports de Corinthe, une sorte de faubourg, ce qui prouve que, dès les premiers jours, l'Évangile avait fait des conquêtes, non seulement dans les villes, mais dans les bourgs.

VI

Saint Paul dit que Phœbé était au service de l'Église. Cela signifie, comme l'entendent les interprètes, que Phœbé était une diaconesse. Donnons quelques détails peu connus sur ces héroïques et charitables chrétiennes des premiers âges.

VII

Le second Adam, descendu du ciel pour sauver le genre humain tout entier, voulut, comme le premier Adam, avoir un aide dans l'œuvre de la Rédemption. Pour cela il choisit sa divine Mère, la très sainte Vierge ; de plus, il permit à de saintes femmes de lui rendre, ainsi qu'aux Apôtres, les soins dont ils avaient besoin. De cette manière, la femme participa d'une manière active à l'œuvre de sa régénération.

Sur cet exemple, nous voyons les Apôtres accepter, pour le service des fidèles, des femmes recommandables qui deviennent leurs coopératrices. On leur donna le nom de diaconesse, qui veut dire servante.

VIII

N'était pas diaconesse qui voulait. Pour remplir les saintes et souvent difficiles obligations attachées à ce titre, certaines conditions étaient à remplir. Il fallait être veuve, ne s'être point remariée, et avoir au moins soixante ans. Il fallait de plus, comme le demande saint Paul dans sa première lettre à Timothée, qu'on pût rendre témoignage de ses bonnes œuvres ; si elle a bien élevé ses enfants; si elle a exercé l'hospitalité; lavé les pieds des saints; secouru les affligés; si elle s'est appliquée à toute bonne œuvre (1).

IX

Les diaconesses étaient laïques, et n'étaient consacrées par

(1) Comme il était d'usage de ne porter que de simples sandales, il était aussi d'usage d'offrir aux hôtes de laver leurs pieds, et souvent celui qui les recevait se chargeait de ce soin. Et cette charité avait pour principe l'exemple et la recommandation du Sauveur lui-même.

aucune ordination ; mais elles avaient trois fonctions principales.

La première était de présider aux portes des églises par lesquelles entraient les femmes. De même que dans l'église, les femmes occupaient des places séparées des hommes, elles y entraient par des portes séparées. C'est pour cela que le grand martyr saint Ignace d'Antioche appelle les diaconesses les gardiennes des vestibules, *vestibulorum custodes*.

X

La seconde fonction regardait les temps de persécution. Comme il n'eût pas été sans péril, à cause des soupçons des païens, d'envoyer un diacre auprès des femmes chrétiennes, on envoyait une diaconesse pour leur porter les conseils, les exhortations, les ordres de l'évêque ou du pasteur ; pour fortifier les fidèles dans la foi et les consoler dans la persécution, la pauvreté, les souffrances qui en étaient la suite.

XI

La troisième fonction était de présider au baptême des femmes, qui s'administrait alors par immersion, de leur faire les onctions, de manière que tout se passât avec la plus parfaite modestie. A la confirmation elle essuyaient aussi le front des confirmées, et à la mort des femmes elles ensevelissaient leurs corps.

XII

Par ses vertus, et surtout par sa charité, la bonne et courageuse Phœbé a mérité d'être placée au nombre des saints. Il paraîtrait qu'après son voyage de Rome, elle revint

mourir à Corinthe. En effet, le *Martyrologe romain* s'exprime en ces termes : « Le troisième jour de septembre, à Corinthe, naissance de sainte Phœbé dont le bienheureux Apôtre Paul fait mention dans son Épître aux Romains. »

XIII

Au lieu de végéter et de se dégrader dans le luxe, la mollesse et la vanité, que tant de femmes d'aujourd'hui prennent donc exemple sur leurs mères d'autrefois. Leur dignité de femmes, leur honneur de chrétiennes le demandent, et les immenses besoins de l'Église du XIXe siècle leur en font un impérieux devoir.

XIV

Saint Paul continue ses tendres recommandations : « Saluez, dit-il, Prisque et Aquila qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ, qui ont exposé leur tête pour me sauver la vie. Je ne suis pas seul à leur rendre grâces, mais encore toutes les Églises des gentils le font avec moi : saluez aussi l'Église qui est dans leur maison. »

XV

Dans la *Biographie* de Prisque et d'Aquila nous les avons vus en Orient, expulsés de Rome, comme tous les juifs, par ordre de l'empereur Claude, donnant l'hospitalité à saint Paul, devenu le compagnon de leur travail; puis exposant eux-mêmes leur vie pour le sauver des fureurs de l'émeute soit à Éphèse, soit à Corinthe (1).

(1) Voir : les *Martyrol.* de Bède, d'Usuard, de Rome au 3 septembre ; S. Epiph., *Haer.*, 49 ; S. Clément, *Constit.*, lib. III, c. 15 ; Bar., an. 58, n. 55, etc.

Après la mort de Claude, son décret d'exil étant tombé en désuétude, Prisque et Aquila revinrent à Rome où ils se trouvaient l'an 58 de Notre-Seigneur, date de l'Épître de saint Paul.

XVI

Inséparables amis de saint Paul, et infatigables ouvriers de l'Évangile, Prisque et Aquila retournèrent en Orient. Ils étaient à Éphèse, lorsque, l'an 59, époque à laquelle l'Apôtre écrivit sa seconde lettre à Timothée, en le priant de venir au plus tôt le rejoindre à Rome, et de saluer de sa part Prisque et Aquila : *Saluta Priscam et Aquila.*

La tradition affirme qu'ils vinrent eux-mêmes à Rome, et que saint Paul, connaissant leur zèle, les envoya prêcher en Espagne. Aquila devint évêque d'Héraclée, à l'extrémité de la péninsule Ibérique. C'est là que leurs glorieux travaux leur méritèrent la couronne du martyre.

XVII

L'Oraire de l'Église grecque s'exprime ainsi : « Au treizième jour de février, naissance des saints martyrs Aquila et Priscille (1). Ces deux époux, instruits de la vérité par l'Apôtre saint Paul, et par lui baptisés, l'accompagnèrent partout, et souffrirent avec lui beaucoup d'incommodités et de fatigues pour la foi. Après la mort de l'Apôtre, ne cessant pas de prêcher Jésus-Christ, ils furent saisis par les païens, cruellement tourmentés et enfin honorés de la palme du martyre. »

Saints martyrs, obtenez-vous votre courage, votre zèle et

(1) Nom souvent pris à la place de Prisca.

votre amour pour Notre-Seigneur, aujourd'hui si cruellement outragé.

XVIII

« Saluez mon cher Épinète, qui a été les prémices des chrétiens de l'Asie. » Plusieurs de nos hagiographes, entre autres Dorothée, et le Bollandiste de l'Orient, Simon Métaphraste, rapportent qu'Épinète accompagna saint Pierre en Espagne, qui l'établit évêque de Sirmium. Il travailla avec ardeur à étendre le règne de Dieu ; mais l'histoire ne dit pas s'il mourut martyr ou de mort naturelle.

XIX

C'est ici le lieu de dire un mot des voyages de saint Pierre et du soin qu'il avait de *semer* des évêques partout où il passait. Écoutons Métaphraste : « Saint Pierre ne fit pas un long séjour à Rome. Après avoir baptisé un grand nombre de personnes, constitué l'Église et donné à saint Lin la consécration épiscopale, il alla à Terracine, à laquelle il donna pour évêque Épaphrodite.

« De là, il passa en Espagne et vint à Sirmium où il laissa pour évêque Épinète. Traversant la mer il aborda à Carthage, dont il établit évêque, Crescent. Puis il passa en Égypte et constitua Rufus évêque de Thèbes, et Marc l'Évangéliste évêque d'Alexandrie.

« De là il monta à Jérusalem, averti par une révélation de la mort de la sainte Vierge, Mère de Dieu.

XX

« Redescendu en Égypte, il regagna Rome en repassant

par l'Afrique. Parti de Rome il vint à Milan. Après y avoir établi des évêques et des prêtres, il passa en Angleterre, il y resta longtemps, et convertit beaucoup de peuplades innomées.

XXI

« Alors un ange lui apparut, qui lui dit : « Pierre, le moment « de votre mort approche ; retournez à Rome ; vous y serez « crucifié et puis vous recevrez votre récompense. » Après avoir rendu grâces à Dieu de cette vision, il resta encore quelques jours en Angleterre, éclaira des lumières de la foi beaucoup d'infidèles, établit des évêques, des prêtres et des diacres, et rentra à Rome la douzième année du règne de Néron (1). »

XXII

La première vertu des chrétiens et des chrétiennes d'aujourd'hui doit être le zèle. La guerre du mal contre le bien est à outrance. Ne serait-ce pas une honte et un crime, si nous montrions moins d'ardeur à soutenir le règne de Notre-Seigneur, que les méchants n'en mettent à le détruire? N'est-ce pas aujourd'hui le cas de dire, comme aux premiers siècles : « Dans le temps où nous sommes, tout chrétien est

(1) Venit in Britanniam ; quo in loco cum longo tempore fuisset moratus, et multas gentes non nominatas attraxisset ad fidem Christi, angelicam aspexit visionem, quae dicebat : Petre, instat tempus tuae resolutionis et oportet te ire Romam : in qua cum mortem per crucem, sustinueris, recipies mercedem justitiæ. Cum ergo propterea Deum glorificasset et egisset gratias, et apud Britannos mansisset dies aliquot, el Verbo gratiæ multos illuminasset, et ecclesias constituisset, episcoposque et praesbyteros et diaconos ordinasset, duodecimo anno Caesaris Neronis rursus Romam revertitur. *Apud* Surium. *Vit. SS.*, *Vit. SS. Petri et Pauli*. c. 10, p. 667. ed. in-fol.

soldat : *In his omnis homo miles*. Soldat par la parole, par la prière, par l'aumône, par l'exemple sérieux et soutenu des vertus de nos pères dans la foi.

Voir : Baron. an. 47, n. 4; an. 51, n. 1 et suiv.; *Annot. ad Martyrol.* jul.; Dorothée, *in Synopsi*. Bivar. *in Chron. L. dext.*, an. 90 et 95, etc.

PHILÉMON ET ONÉSIME

I

Même au point de vue littéraire, l'Épître de saint Paul à Philémon a toujours passé pour un chef-d'œuvre. S'il est vrai, comme on dit, que c'est le cœur qui rend éloquent, *pectus est quod disertos facit*, comment cette lettre, où se révèle tout entier le cœur du grand Apôtre, ne serait-elle pas un chef-d'œuvre? Plus on la lit, plus on l'admire. Saint Paul l'écrivit de Rome, pendant son premier emprisonnement, l'an 60 de Notre-Seigneur, la quatrième année du règne de Néron, ce prince étant consul pour la troisième fois avec Valerius Messala.

II

Plusieurs fois il a été question, dans nos *Biographies*, de la première prison de saint Paul à Rome. Elle existe encore; la voici telle que nous l'avons vue. Nous supposons que le lecteur ne sera pas fâché de la connaître.

Nous venions de visiter l'église de Saint-Marcel au Corso, si riche de touchants et sublimes souvenirs. Nous n'eûmes que la rue à traverser pour nous trouver à l'église de Sainte-Marie *in Via Lata*, bâtie sur la prison même de saint Paul : c'était le 5 janvier 1842.